

BULLETIN INTÉRIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

# DOCUMENTS & DÉBATS



N° 94  
Juin 2017

***DOCUMENTS & DÉBATS***  
**est un bulletin intérieur de l'APF.**  
**Sa diffusion est réservée même par voie de citation.**  
**Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.**

*DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à : Adriana Helft avec Yvette Dorey, Caroline Giros Israël, François Hartmann, Catherine Rodière Rein.

## SOMMAIRE

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF

#### - 3 février 2017

Rapport moral du Président : <i>Jacques André</i> .....	6
Rapport du Trésorier : <i>Monique Selz</i> .....	15
Rapport du Secrétaire du Comité de formation : <i>Évelyne Sechaud</i> .....	18
Rapport sur l'Association psychanalytique de France : <i>Patrick Merot</i> .....	23

### JOURNÉE DES MEMBRES

#### - samedi 5 novembre 2016

À propos de l'analyse à distance : <i>Leopoldo Bleger</i> .....	28
L'analyse à distance : <i>Gilberte Gensel</i> .....	45

### RÉUNION DES ANALYSTES EN FORMATION

#### - 15 octobre 2016

Compte rendu de la réunion : <i>Maurice Borgel</i> .....	54
--	----

### LES ANALYSTES DE L'APF À LYON JOURNÉE DE LYON

#### - samedi 18 mars 2017

##### *Les figures de la douleur*

Douleurs, une conquête... : <i>Fafia Djardem</i> .....	58
Guernica intime : <i>Élisabeth Cialdella</i> .....	66
La vengeance : une douleur déplacée : <i>Jean-Yves Tamet</i> .....	74

## RENCONTRE AVEC EDMUNDO GÓMEZ MANGO

- samedi 1<sup>er</sup> octobre 2016

Pour introduire : Le souffle de l'inattendu <i>Fafia Djardem</i> .....	84
À propos de Freud et Dostoïevski : <i>Loïc Brancart</i> .....	87
Langues, poésie et traduction : <i>François Royer</i> .....	93
Réflexion et invitation au voyage autour de vos textes : <i>Françoise Dejour</i> .....	98
Commentaires d'Edmundo Gómez Mango : <i>Edmundo Gómez Mango</i> .....	102

## L'APF INVITE À LYON : MICHEL GRIBINSKI

- mercredi 23 novembre 2016

Entrer dans la technique analytique par ses embarras.....	114
---	-----

## JOURNÉE DE NANTES

- samedi 25 mars 2017

### ***Aimer ou détruire***

Introduction : <i>Brigitte Eoche-Duval</i> .....	124
Les visages : <i>Jacques André</i> .....	125
Lou Andreas-Salomé/Sigmund Freud. Dialogue sur l'objet amoureux : <i>Olivia Todisco</i> .....	129
Le savoir du bonheur : <i>Jean-Michel Hirt</i> .....	137
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF .....	141

*Assemblée générale de l'APF*  
*3 février 2017*

# *Rapport moral*

*Jacques André*

Ce rapport moral clôt le mandat de deux ans de l'actuel Conseil. Prendre la responsabilité de la présidence de notre Association ne va pas sans une part d'inquiétude, notamment devant l'ampleur de la tâche et la constance de l'attention requise par l'exercice. L'expérience prouve, s'il était nécessaire, l'importance de la collaboration de tous et d'abord de ceux qui partagent les responsabilités. Pendant ces deux ans Bernard de La Gorce, Jean-Philippe Dubois, Philippe Valon, Monique Selz, Jean-Michel Lévy et Maurice Borgel, chargé du Comité de l'enseignement, ont assuré avec générosité et compétence, chacun à son poste, leur contribution à la vie de l'institution et l'ont fait bénéficier de leur réflexion.

La présence et la vigilance de Sylvia Mamane ont été les auxiliaires indispensables du bon fonctionnement de notre Institution. Cette année a été l'occasion pour le Conseil de solliciter pour elle la médaille du travail afin de récompenser ses 20 ans de bons et loyaux services, ainsi que de lui verser la prime correspondante.

## **1. La vie de l'Institution**

Pierre Ferrari, membre sociétaire de notre Association, est décédé au mois d'août dernier. Les hommages de Henri Asséo, Eduardo Vera Ocampo, Nicole Oury, Bernard Golse et l'entretien avec Jean-Yves Tamet et Michel Villand ont figuré sur le site avant d'intégrer *Documents & Débats*. Pierre Ferrari a d'abord été un pédopsychiatre et un psychanalyste d'enfants, mais c'était aussi un psychanalyste tout court, sa présence aux travaux de l'APF était devenue plus constante ces dernières années. Les colloques de Monaco, le *Journal de la psychanalyse de l'enfant* sont fortement associés à son nom. Il a dirigé un *Traité européen de la psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent* (2012), il laissera le souvenir d'un clinicien et d'un théoricien éloigné de tous les dogmatismes. Sa curiosité pour la naissance de la pensée lui avait fait prendre avec Henri Asséo l'initiative d'un ARCC sur le thème : *Psychanalyse et moyens de connaissance*. Sans se confondre avec celle de l'autisme, cette question n'en n'est cependant pas indépendante. On doit à Pierre Ferrari un *Que Sais-Je ?* sur l'autisme.

L'autisme justement, sa prise en charge psychothérapeutique a fait l'objet ces derniers mois, comme chacun sait, d'un conflit politique inédit. Les attaques contre la psychanalyse ont l'âge de la psychanalyse, mais c'est la première fois, me semble-t-il, qu'une tentative est menée en France pour en interdire l'usage par voie législative ; certes, en liaison avec une population particulière, les enfants autistes, mais dont le nombre démultiplié et imaginaire (600.000), donnait à penser que c'est tout le registre des psychoses de l'enfant qui pouvait être concerné. La proposition Fasquelle a échoué, et le débat parlementaire a permis d'entendre la défense remarquable par quelques députés de l'action de la psychanalyse dans le champ concerné, en même temps que l'indigence de la pensée des contempteurs. On reste quand même saisi par l'irresponsabilité d'un certain nombre de députés co-signant une proposition de loi sans y avoir réfléchi un instant, quitte à se repentir une fois prise la mesure du débat. Ce moment de trouble a redonné vie au groupe de contact. L'APF, via Monique Selz, y a participé. Didier Houzel et Bernard Golse, notamment, se sont montré très actifs dans la réponse argumentée. Certes l'APF, en tant que telle, n'a pas de position institutionnelle à définir sur le sujet, il reste que nous ne pouvons ignorer qu'au-delà de cette attaque partielle, c'est la psychanalyse qui est visée.

Après l'autisme, l'université... Le combat des comportementalistes et autres cognitivistes contre la présence de la psychanalyse dans l'enseignement de la psychologie ne date pas d'hier. La dernière attaque lancée est

néanmoins particulièrement redoutable, elle tend, à travers les critères de qualification des enseignants, à exclure les revues qui publient les écrits d'inspiration psychanalytique. Si l'enseignement de « quelque chose de la psychanalyse » devait disparaître de l'université, nous en serions rapidement « informés ». Nul doute qu'une telle atteinte à la transmission ne manquerait pas d'avoir un effet sur la présence culturelle de la psychanalyse, et à moyen terme sur l'expérience pratique. Là encore, le fait que l'APF n'ait pas vocation à exprimer un point de vue institutionnel ne doit pas priver chacun de nous de prendre la mesure du péril et de s'associer, s'il le souhaite, aux pétitions qui circulent.

Notre Association est aujourd'hui composée de 105 membres : 34 membres titulaires, 47 membres sociétaires, 2 membres d'honneur, 23 membres honoraires. Brigitte Eoche-Duval est devenue membre titulaire, Pascale Totain est devenue membre sociétaire. 44 analystes ont homologué leur cursus, les derniers en date étant François Hartmann, Miguel de Azambuja, Jean-Louis Fouassier, Carlotta Settel, Dominique Billot, Serge Franco, Karinne Guéniche, Dominique Robredo Muga et Catherine Rodière Rein. On constate un raccourcissement du temps, fort bien venu entre la validation du deuxième contrôle et la demande d'homologation.

Faute de quorum à deux voix près, le Collège des Titulaires du 23 janvier dernier n'a pu procéder aux deux élections prévues. Ce dysfonctionnement est regrettable, d'abord pour les candidats et leurs rapporteurs, mais aussi pour les collègues de province qui se sont déplacés nombreux un soir de semaine en pure perte. Le prochain Conseil aura sans doute à se pencher sur cette question, celle de trouver l'assurance nécessaire qu'une réunion convoquée puisse effectivement remplir son rôle.

Cette année 2016 a aussi été l'occasion de quelques démissions, celle d'un membre, Annie Roux, qui a rejoint la SPP. Un membre de la SPP a inversement souhaité nous rejoindre, notre Conseil l'en a découragé. Ces mouvements, dans un sens comme dans l'autre, sont inséparables d'une déception, d'une non-élection à un moment du parcours institutionnel.

Les autres démissions concernent deux homologués, Christian Flavigny et Jean-Marie Grandjean et 5 analystes en formation (Jean-Claude Guillaume, Anne-Marie Dubois, Céline Causse Combal, Yves Matisson, Aurélien Guérard). Le motif est parfois le départ à la retraite. Un analyste en formation d'une province lointaine, récemment admis, s'est aperçu à l'heure de la cotisation, que la formation dépassait ses moyens financiers actuels. J'ai à chaque fois proposé au démissionnaire un entretien. Avec succès dans un cas, une analyste est revenue sur sa décision après notre échange. Mais il est aussi arrivé que ma lettre reste sans réponse.

146 analystes sont en formation. Les analystes ayant homologué leur cursus apparaissent aujourd'hui, identifiés comme tels, sur la partie « Asso » de notre site *Web*. Pouvons-nous faire plus ? Le Conseil a souhaité poser la question à notre Assemblée générale. Le site est devenu un instrument non négligeable pour les futurs patients à la recherche d'un analyste de confiance. Les demandes aujourd'hui ne sont pas rares à transiter par cette voie. Les homologués n'y apparaissent pas, perdant par la même occasion une source de demandes dont ils pourraient légitimement bénéficier. Pourrait-on envisager une entrée supplémentaire à côté du signet « membres », « analystes homologués » par exemple, sur la page publique du site ? La question est ouverte.

### **L'institut de formation**

Sur les 146 analystes en formation, 62 suivent un contrôle, également répartis entre premier et second contrôle, 31 dans chaque cas. 5 contrôleurs ont entre 5 et 7 supervisions, 5 en ont 3, 5 autres en ont 2, 8 en ont 1, 11 autres n'en ont pas. La relative constance de ces chiffres d'une année sur l'autre ne doit pas nous priver de nous interroger. Sensiblement moins de la moitié de nos analystes en formation sont en supervision, alors que celle-ci constitue la pièce maîtresse de notre dispositif de formation. Cette situation globale recouvre bien des distinctions, notamment afin de distinguer ceux qui ont validé leurs deux contrôles mais n'ont pas encore homologué, ceux qui sont entre deux supervisions, et ceux qui n'ont toujours rien entrepris (ils sont 41), et

parmi ces derniers, ceux qui se sont engagés dans une supervision, disons provisoire, au gré de leur pratique actuelle, et ceux qui n'ont effectué aucune démarche de ce type.

Reste la difficulté principale, dénicher l'oiseau rare, ce patient qui d'abord accepte de venir s'allonger trois fois par semaine et qui, ensuite, consent à rester en analyse plus de deux ans. Un nombre non négligeable de demandes de validation se formule aujourd'hui alors que le patient est parti et que le transfert ne se conjugue plus au présent. Nous ne disposons pas du simple pouvoir de remédier à cette situation, et je ne vais pas faire l'inventaire de ce qui rend intempestif aujourd'hui plus qu'hier l'engagement d'une cure-type. Reste la réflexion analytique que l'on peut mener avec nos analystes en formation sur cette difficulté. Lorsque je suis entré à l'APF, une des premières phrases entendues avait été énoncée par Roger Dorey : à quelles conditions un patient peut-il devenir un patient de supervision, se demandait-il. Réponse : qu'il soit susceptible de développer une névrose de transfert. Dirions-nous les choses avec la même tranquillité aujourd'hui, quelle réponse chacun d'entre nous formulerait à cette question ? Parmi les écueils qui conduisent aux interruptions précoces de la cure, il y a ces situations analytiques, sinon de non-transfert, ce qui ne veut pas dire grand chose, mais où la ténuité du transfert et de sa dynamique rendent l'exercice particulièrement incertain et fragile. De quelle façon nouvelle peut-on réfléchir à la question de l'indication sans se laisser arrêter par les seules distinctions psychopathologiques (névrosé, limite, narcissique...) ? Les responsables des Mardis autour de la pratique soulignent deux tendances probablement indissociables chez les analystes en formation : une attention au matériel manifeste et actuel oublieuse de l'inconscient et un inflexionnement psychothérapique du mode d'intervention de l'analyste. D'autres ont pu faire des constats approchant. Comment distinguer les parts respectives du patient et du praticien dans cette question, qui sont les patients de nos analystes en formation, comment réfléchir à nouveau à la question de l'indication d'analyse, *quid* du maniement du transfert ? Ce ne sont que quelques questions parmi d'autres possibles.

La journée de l'Institut de formation du 7 janvier dernier avait pour thème : *À quoi s'intéresse le psychanalyste dans une supervision ?*. Les 2 exposés de Michel Gribinski et Catherine Chabert ont permis une discussion fructueuse. Il n'est pas si simple de s'emparer de cette question, la clinique de la supervision, alors que son intérêt est évident, sans doute d'autant plus aujourd'hui où la dynamique de la névrose de transfert n'est plus ce « long fleuve tranquille » (qu'elle n'a jamais été...) Lors de la dernière Assemblée générale, avait été évoquée la possibilité que se constitue un groupe de superviseurs pour y réfléchir. L'initiative est au point mort, faute d'un initiateur et sans doute d'une précision des conditions de possibilité. Les supervisions évoquées devraient nécessairement être terminées, validées ou pas, pour ne pas interférer avec le processus de validation en cours. Sans doute serait-il aussi préférable de ne pas doubler la présence à ce groupe de travail avec celle au Comité de formation. Je reste pour ma part convaincu de la nécessité de cette réflexion, quelque forme qu'elle prenne, notamment pour rester au contact des évolutions de la pratique clinique de nos analystes en formation.

Parmi les questions collatérales surgies lors de la discussion du 7 janvier, figurait le retour lancinant du nombre des séances. Nul doute que nos analystes en formation pousseraient pour la plupart un soupir de soulagement si on leur disait que maintenant c'est « 2 ou 3 ». Ce qui n'est évidemment pas une raison pour aller dans ce sens. Le Collège des Titulaires n'est sûrement pas d'un avis homogène sur ce point, il reste que le chiffre 3 apparaît comme une constante à laquelle une large majorité d'entre nous, moi compris, est attachée. Est-ce simplement, à travers ce chiffre, une façon de garder à la psychanalyse son caractère intempestif et dérangeant ? L'argument est un peu court et nous ne devrions pas éviter une discussion sur le fond qui convoque nécessairement les conditions du transfert, de la régression, des résistances, etc. L'obstacle constitué par les résistances de l'analyste en formation est aussi classiquement que légitimement évoqué. Reste à se demander si nous ne contribuons pas nous-mêmes à cette résistance en n'interrogeant pas davantage les éléments historiques et analytiques qui soutiennent ce chiffre 3. Moins il est étayé, plus il apparaît comme simplement dogmatique, voire arbitraire. Ce n'est pas parce qu'aucune réflexion analytique ne sera susceptible d'aboutir à l'évidence de ce chiffre aux dépens de tout autre qu'il faut se dispenser d'en nourrir l'argumentation.

À noter enfin que nous avons introduit une légère modification de l'article 11 du Règlement intérieur concernant la composition du Comité de formation. Pas de changement quant au nombre des membres ni au principe d'alternance des 2 listes, mais la nouvelle rédaction accorde la priorité au principe d'une composition réunissant 6 membres de la liste 1 et 3 membres de la liste 2.

### Les publications de l'APF

Sans qu'il soit nécessaire de revenir longuement sur la situation éditoriale difficile de la psychanalyse en France, chacun de nous est conscient de la nécessité d'une politique attentive de notre Institution à la question des publications. La communication analytique est structurellement inscrite dans notre pratique et la disparition de nos revues apparentées a créé un vide difficile à effacer. Bon an mal an *L'Annuel de l'APF* remplit aussi bien que possible la mission qui est la sienne, celle de permettre la publicité de textes émanant de nos membres et analystes en formation. Des évolutions depuis la parution du premier volume de 2007 ont déjà eu lieu, et notamment l'appel à souscription qui vient de remplir son rôle pour la deuxième année successive. À noter que le volume qui vient de paraître connaît un début de diffusion encourageant.

L'année qui vient de s'écouler a donné lieu à un travail de réflexion sur l'évolution envisageable. D'abord à partir d'un groupe réunissant les responsables successifs du Comité de publication de *L'Annuel* et quelques-uns des membres ayant une expérience éditoriale, ensuite au cours d'une réunion convoquée à cet effet le samedi 10 décembre dernier. Le tout a permis de préciser des propositions qui ont été faites aux responsables des PUF. Le 24 janvier dernier, Patrick Merot, Leopoldo Bleger et moi-même avons rencontré Monique Labrune et Paul Garapon et il est ressorti la proposition suivante appelée à voir le jour en 2018, si notre Assemblée générale en confirme le projet.

L'ex-*Annuel* sera désormais doté d'un titre permanent, chapeautant chaque parution : *Le présent de la psychanalyse*. Nos éditeurs ont été sensibles à l'inédit de cet intitulé et à sa part de provocation, et l'on trouve préférable à l'autre titre possible : *Le temps de la psychanalyse*. Cette publication périodique paraîtra deux fois l'an, janvier et septembre. Le travail de maquette s'effectuera dans les mois qui viennent. Si la mission de publier les textes APF demeure centrale, on ne doit pas exclure la publication de textes extérieurs à notre Institution. Il est trop contradictoire de clore cette publication sur nous-mêmes et de demander à un public plus large d'acheter l'ouvrage en question.

Il ne faudrait surtout pas sous-estimer le défi que représente une telle entreprise, ainsi reconfigurée. Sans une sorte de soutien militant de notre part, la réussite n'est guère possible. Difficulté non-négligeable : le prix. Parce qu'il est d'abord indexé sur le tirage, et secondairement sur le nombre de pages, il ne pourra guère varier. Conséquence immédiate, la souscription devrait tourner autour de 48 euros pour l'année, lorsque les choses seront mises en place. Nous devons également nous montrer très attentifs à la présence de l'ouvrage sur la table des libraires lors des colloques et Journées de psychanalyse, qui constituent pour nous la première source de diffusion.

Point essentiel : la préparation de cette publication bi-annuelle. Elle suppose un infléchissement du Comité de publication en Comité de rédaction. Le lourd travail actuel de relecture et souvent de réécriture des textes doit nécessairement évoluer. Nous devons accorder au futur comité une liberté de sélection plus grande, tout n'est pas publiable, l'état du manuscrit remis, la lisibilité sont des critères impératifs. Il faut rappeler que l'APF, avec le site et avec *Documents & Débats*, dispose de deux autres possibilités pour la publication.

2018 est l'horizon souhaitable pour cette transformation, il faut cependant se garder de toute précipitation et laisser au Comité de rédaction et à son responsable, aujourd'hui Patrick Merot, la liberté de décider du moment opportun.

### **Documents & Débats**

Le n°93 est paru en décembre dernier. Il a fait l'objet d'un envoi électronique, il est également consultable sur le site, comme la totalité de la collection. Cette modification des conditions de diffusion ne supprime pas l'édition papier, simplement celle-ci se fera à partir de l'année à venir à la demande, ainsi qu'il en avait été convenu lors de notre dernière Assemblée générale, moyennant une participation de 10 euros par numéro. Une soixantaine d'analystes ont déjà indiqué souhaiter recevoir à chaque fois l'édition papier.

### **Le site Web**

Grâce au travail de notre *Webmaster*, Fabrice Perrinel, et à la continuité assurée par Jocelyne Malosto depuis plusieurs années, notre site répond aujourd'hui à ce que l'on peut attendre d'un tel outil. Le propre d'un tel lieu est d'être rapidement évolutif. Nous avons procédé à un remaniement sensible du texte de présentation de l'APF, dans le sens d'une plus grande clarté des différentes rubriques, et d'une plus grande lisibilité, avec l'idée qu'il était préférable de commencer par définir les options fondamentales qui aujourd'hui nous rassemblent et font notre originalité dans le champ de la psychanalyse, pour n'en retracer l'histoire que dans un second temps. Les conditions d'admission à notre Institut de formation sont bien souvent le motif de consultation publique, les indications à ce sujet sont aujourd'hui rapidement accessibles.

Le site est aussi devenu un lieu de publication, on y trouve notamment les textes de la rencontre lyonnaise avec Edmundo Gómez Mango d'octobre dernier. Ceux de l'échange autour de la technique lors de la soirée lyonnaise de novembre dernier, proposés par Michel Gribinski et André Beetschen, devraient rapidement les rejoindre. Le tout sera ultérieurement repris dans *Documents & Débats*.

Afin de faciliter les relations entre ceux, membres ou analystes en formation, qui souhaiteraient voir figurer un de leurs écrits sur le site, il est désormais possible de s'adresser à Anne Robert Pariset qui a accepté d'être ce relais.

### **La journée des membres**

Si c'est à cet endroit que je l'évoque, c'est que son thème : *L'analyse à distance*, concerne l'impact des nouvelles technologies, telles que Skype, sur le développement de la psychanalyse. Leopoldo Bleger a brossé un tableau à la fois historique et actuel de la question, et notamment de l'écho qu'elle reçoit au sein de l'IPA et de la FEP. Gilberte Gensel a témoigné d'une expérience pratique conduite par Skype avec un patient taïwanais.

La discussion a été vive et non-consensuelle. Entre ceux qui estiment qu'il n'y a rien à débattre et ceux qui y voient au contraire l'occasion d'un approfondissement nécessaire, l'écart est sensible.

Internet est un rouleau compresseur qui n'a aucune chance de laisser à l'abri la pratique de la psychanalyse telle que nous l'avons héritée de Freud. On peut être aujourd'hui membre du *board* de l'IPA et reconnaître ne plus pratiquer que par Skype. On peut aussi, comme Christopher Bollas, se lamenter sur l'œuvre de dépersonnalisation à quoi conduisent les nouvelles technologies de communication... et décider de ne plus pratiquer que par Skype. Les distances intercontinentales ont un temps fourni l'argument décisif en faveur de la pratique à distance, aujourd'hui les embouteillages font l'affaire. Le paiement par virement bancaire complète le dispositif.

Qu'une pratique psychothérapique se développe par téléphone ou par Skype n'est évidemment pas l'objet du possible débat. Et Gilberte Gensel nous en a proposé un exemple tout à fait intéressant. La question est plutôt où commence, où finit la psychanalyse ? Nul doute qu'à travers le monde de l'IPA un certain nombre de pratiques à distance, surtout de supervisions mais aussi de cures, sont validées au titre du cursus de telle ou telle société. L'APF n'en est pas là. Notre position sur l'exigence du *in praesentia* peut-elle s'en tenir à une

position de principe, fondée sur ce que psychanalyse veut dire ? Ou devons-nous profiter de la circonstance pour renouveler notre défense et illustration ? La journée a clairement fait entendre cette discordance.

## **L'activité scientifique**

### ***Les débats du samedi***

Corinne Ehrenberg et Claire Tremoulet en février, Isée Bernateau et Hélène Hinze en mai ont clos le cycle consacré à *La destructivité dans la cure*. Fanny Dargent et Paule Bobillon en octobre, Karinne Guéniche et Bernadette Ferrero Madignier en décembre ont inauguré celui consacré au thème de *L'événement*. Demain Maria Marcellin et Serge Franco, en mai Solange Carton et Monique Selz continueront et achèveront d'en déployer la thématique.

Le souhait du Comité scientifique a été à chaque fois d'associer pour les 2 conférences un membre et un analyste en formation. Cela n'a pas toujours été possible, la conférence reste un exercice éventuellement impressionnant et il n'est jamais simple de réunir le nombre d'intervenants nécessaire. On a cependant pu constater, au fil de ces samedis, une liberté de parole plutôt à la hausse, au-delà des intervenants les plus familiers, notamment parmi les analystes en formation.

### ***Les entretiens***

*Retour sur l'angoisse* constituait le thème des entretiens de juin 2016. Josef Ludin, Françoise Neau et Leopoldo Bleger en ont été les intervenants. La discussion a été dirigée par Catherine Chabert. Chacun conserve en mémoire la vivacité de nos échanges.

Il revenait au présent Conseil de programmer les entretiens du mois de juin à venir. Le thème retenu est *Le meurtre de la mère*. Nous verrons bien qui tue qui ? Jean-Louis Baldacci, Lucile Durrmeyer et Patrick Merot en seront les conférenciers, Laurence Kahn dirigera la discussion.

Il n'est pas simple de trouver pour la soirée printanière de juin un lieu convivial. La péniche, c'était quand même mieux que la cave de l'année précédente, sans être véritablement satisfaisante.

### ***Lyon, Nantes***

Il semble que les activités ouvertes à Lyon aient trouvé le bon rythme de croisière avec la soirée de novembre, *L'APF invite*, et la demi-journée de Montchat en mars. La soirée de novembre dernier animée par Michel Gribinski sur le thème : *Entrer dans la technique psychanalytique par ses embarras*, discuté par André Beetschen, a donné lieu à un échange intéressant et apprécié du public. De même pour la journée de Montchat de mars dernier autour du thème : *Du bon usage de l'affect*, avec les interventions d'Isabelle Pays, d'Hélène Do Ich et de Kostas Nassikas. La prochaine journée du 18 mars aura pour thème : *Figures de la douleur*, Elisabeth Cialdella, Fafia Djardem et Jean-Yves Tamet en seront les conférenciers.

Pour la première fois, les analystes de Nantes organiseront une demi-journée ouverte le samedi 25 mars à laquelle participeront Olivia Todisco, Jean-Michel Hirt et moi-même sur le thème *Aimer ou détruire*. Ils devraient être suivis par ceux de Bordeaux en 2018.

Paris, Lyon, Nantes, Bordeaux... Notre souci constant reste de trouver le bon équilibre dans l'ouverture, entre le ni trop et le ni trop peu. Sans que l'on puisse simplement aligner cette question sur celle, difficile, de la publication, elles ne sont cependant pas indépendantes. Comment être présent, sur quel mode, avec quelle fréquence ? Autant de questions qui n'appellent pas de réponses définitives.

### **Les journées ouvertes**

Notre Conseil pendant ces deux ans a eu la charge d'organiser 4 journées ouvertes : *La domination est-elle masculine ?*, *La liberté en psychanalyse*, *La folie de la norme* et *L'enfant de la psychanalyse*. Le succès public et scientifique de ces journées est évidemment une satisfaction. C'est en même temps une invitation à ne jamais relâcher notre attention sur ce que nous attendons d'une activité « scientifique ». Nous sommes les héritiers d'une tradition qu'il nous importe de transmettre, mais il nous paraît décisif que cette transmission se fasse au présent, celui de la psychanalyse aujourd'hui, prise dans un monde qui ne nous est guère favorable, avec lequel la confrontation est nécessaire. Est-il besoin de préciser que cette conflictualité n'épargne pas la vie de la pratique.

La journée annuelle de septembre a été consacrée à *La folie de la norme*. Journée interdisciplinaire, aux côtés de Claude Barazer et Christophe Dejours, sont intervenus le sociologue Alain Ehrenberg et la juriste Mireille Delmas-Marty. L'intervention de celle-ci n'a pas été sans rappeler celle d'Irène Théry l'année précédente. Faire intervenir une juriste dans notre cercle n'était pas gagné d'avance, cela a été un vif plaisir de l'entendre portée à la fois par la conviction et la qualité de l'argumentation.

La journée de janvier, *L'enfant de la psychanalyse*, a réuni Michel Gribinski, Dominique Suchet, Bernard Golse et leurs discutants, Jean-Claude Rolland, Edmundo Gómez Mango et Kostas Nassikas. Les très bons échos qui ont suivi, la qualité des discussions avec la salle nous permettent d'être satisfaits du succès de cette journée.

La salle de la rue Lapparent pour la journée de septembre, celle des salons de l'Aveyron pour la journée annuelle de janvier semblent bien ajustées à nos besoins.

### **L'enseignement**

Celui-ci fait l'objet d'une réflexion suivie depuis maintenant plusieurs années, le dossier réuni dans l'*Annuel* 2012 étant un marqueur de cette attention. Une réunion à l'initiative du Comité de l'enseignement appelant les membres à réfléchir et discuter de cette question de l'enseignement a eu le samedi 21 mai au matin. Un compte-rendu co-signé par Maurice Borgel et moi-même en rend compte et figure sur le site. Je me contenterai de rappeler le succès de cette réunion, nous étions nombreux, preuve s'il était besoin de l'intérêt collectif pour cette question. Qu'appelons-nous enseigner, comment concevons-nous le geste de la transmission ? Cette réunion a tenté de remonter à partir de l'expérience des différents séminaires et des conceptions de chacun.

Quelques remarques. La liberté que nous laissons aux analystes en formation de s'orienter comme ils le souhaitent entre les différentes activités, cette liberté est parfois perçue avec perplexité. Que faire, où aller... C'est une des fonctions du groupe d'accueil que de présenter aux nouveaux venus l'Institution et son fonctionnement. Sauf que la fréquentation de celui-ci est devenue très incertaine. Sans doute serait-il souhaitable d'en redéfinir plus précisément la mission, alors même que la nécessité de cet accueil semble s'imposer de la même façon.

Une attention particulière a été portée par le Comité de l'enseignement au séminaire des « Lectures de Freud ». Celui-ci a toujours eu du mal à trouver sa bonne formule, et la participation a parfois été très décevante. L'actuelle formule a en tout cas connu un vif succès pour ses 3 premières manifestations. Un thème tient lieu de fil rouge à l'ensemble de l'année : cette fois *Le fantasme*. Les textes de Freud sont associés à des propositions de lecture d'un auteur post-freudien, éventuellement contemporain. Enfin un membre du Comité est présent à chaque fois, avec pour tâche de veiller autant que possible à la continuité de la réflexion. François Hartmann a particulièrement bien rempli ce rôle depuis octobre dernier.

Il revient à ce Conseil d'avoir ajouté aux séminaires proposés par l'Institut de formation celui sur l'engagement du traitement. Son succès est indéniable, cette question mobilise particulièrement nos analystes en formation.

Je rappelle que le membre chargé de l'enseignement est appelé à changer tous les deux ans. Il est aussi souhaitable que le renouvellement concerne aussi les analystes en formation inscrits.

Quelques mots sur les ARCC. L'intérêt pour cette forme de travail collectif qui associe des analystes de l'APF et des extérieurs, psychanalystes ou non, ne se dément pas. L'ARCC qui avait été proposé par Pierre Ferrari va s'éteindre avec lui. Restent 5 ateliers en activité. À noter que 3 d'entre eux comportent une référence à la question religieuse : *Sur la croyance* (Patrick Merot), *L'avenir de « l'homme Moïse » : l'épreuve du renoncement pulsionnel* (Jean-Michel Hirt) et *L'analyse à l'épreuve du biblique* (Monique Selz). *La fabrique de la langue* (Kostas Nssikas) et *L'interprétation et sa spécificité en psychanalyse* (Brigitte Eoche-Duval et Jean-H. Guégan) complètent les thèmes abordés.

## 2. Les relations avec les autres sociétés

### Avec la SPP

Les activités ouvertes de la SPP sont particulièrement nombreuses, des membres de notre Association y sont fréquemment conviés. Laurence Kahn a été invitée à discuter avec Stefano Bolognini sur le thème de l'empathie, une soirée a été consacrée à Jean-Claude Rolland, les deux mêmes, Laurence Kahn et Jean-Claude Rolland ont été associés à une journée consacrée à Jean-Luc Donnet. Catherine Chabert et moi-même sommes intervenus au colloque *La vie psychique à tout prix*. Et Philippe Valon à un colloque de la Revue sur le rire. Notre réciprocité est nécessairement plus modeste, Jean-Louis Baldacci sera des nôtres lors des prochains entretiens.

Le CPLF est bien entendu le carrefour principal de notre collaboration. Celle-ci est de très bonne facture, notamment tous les deux ans, lorsque le congrès est organisé en France. Ce sera le cas en 2017, sur le thème de *L'Interprétation*. Brigitte Eoche-Duval en sera le rapporteur côté APF. Philippe Valon discutera le rapport d'Emmanuelle Chervet. L'APF est fortement impliquée dans la préparation scientifique du congrès, nombre d'entre nous participeront aux tables rondes et autres ateliers. Pas moins de 28 analystes de l'APF auront été associés à la préparation et à la réalisation de ce congrès.

Dans une moindre mesure cela a aussi été le cas du congrès de Bruxelles en 2016. Pour 2019, le thème retenu est *La bisexualité*. Jean-Michel Lévy sera notre rapporteur.

### Madrid et les Belges

Une certaine tradition de travail associe l'APF à la Société de Madrid et à la Société belge. Une rencontre avec nos collègues espagnols a eu lieu en septembre, Nicole Oury y a fait une présentation. Et le 11 mars prochain, une rencontre avec la Société belge est organisée aux Bernardins, Martine Baur y fera une présentation pour l'APF.

### IPA

En l'absence de congrès en 2016, le chapitre se réduit à peu de chose. Le prochain congrès aura lieu en juillet à Buenos Aires. Le thème : *Intimité*.

### FEP

Depuis un certain nombre d'années maintenant, l'APF est fortement associée à la vie de la FEP, sur le plan de l'organisation comme celui de l'activité scientifique. Pascale Michon Raffaitin est actuellement membre du Comité scientifique.

Le congrès de Berlin de mars 2016 était consacré au thème de l'autorité. Plusieurs d'entre nous y sont intervenus : Michael Parsons, Laurence Kahn, Philippe Valon. Cela a aussi été l'occasion d'un changement de présidence, Jorge Canestri a succédé à Serge Frisch, en même temps que Leopoldo Bleger a cessé d'en être le Secrétaire général.

L'acquisition récente de la maison de la FEP à Bruxelles permet un développement de l'activité scientifique qui ne se limite plus au seul congrès annuel. Un symposium sur *Les homosexualités, la pratique ces sociétés psychanalytiques en Europe et l'expérience des psychanalystes dans leur expérience quotidienne* s'y tiendra les 4 et 5 mars prochain. Évelyne Sechaud y fera une conférence, Pascale Totain animera un groupe de discussion clinique.

Le prochain congrès aura lieu à La Haye du 7 au 9 avril prochain sur le thème : *Le propre et l'étranger*. Interviendront Laurence Kahn, Dominique Suchet, Athanassios Alexandridis, Yvette Dorey, Philippe Valon, Houria Abdelouaed.

# ***Rapport de trésorerie au 31 décembre 2016***

***Monique Selz***

Chers Collègues,

Si j'ai dû vous annoncer l'année dernière un important déficit, je suis très satisfaite cette année de vous annoncer la bonne nouvelle : le bilan est positif avec un résultat de **12 532 €**.

## **D'un point de vue global**

Le budget prévisionnel pour 2016 prévoyait un total de **287 550 €** pour les charges. Le réel de cette année s'est élevé à **281 388 €**. Donc des charges qui se sont révélées inférieures à celles prévues de **6 162 €**

Par ailleurs, le total des produits réalisés s'élève à **293 523 €**, soit un surplus de **5 973 €**. D'où il résulte donc ce bénéfice de **12 532 €**.

## **Comment se sont réparties les charges pour l'année 2016 ?**

1) Les frais de personnel sont conformes aux prévisions. La nette majoration est due la prime exceptionnelle de **3 872 €**, donnée à Madame Mamane à l'occasion de l'obtention de la médaille du travail.

2) Les frais de consommations de bureau sont plus élevés que ceux de 2015, notamment en raison des deux journées ouvertes de l'année 2016 (janvier et septembre).

3) Les services extérieurs comprennent :

– Les frais de location de salles. Le réel est équivalent au budget prévisionnel avec deux remarques à faire : Pour la journée de septembre 2015, la location de la BNF avait coûté **9 400 €**.

Pour la journée de septembre 2016, la location de l'ASIEM nous a coûté **3 800 €**. Donc moins de la moitié du coût de la BNF, en sachant qu'à la suite des travaux réalisés à la BNF, la location a augmenté de 2 000 €. Certes la salle de l'ASIEM est moins prestigieuse que celle de la BNF, mais la différence des coûts est telle que si nous voulions retourner à la BNF, il nous faudrait augmenter considérablement le prix d'entrée, ce qui n'est guère envisageable.

– Les frais d'accueil en 2016 ont été nettement supérieurs à ceux de 2015, essentiellement du fait des deux journées ouvertes de 2016.

4) Le poste suivant porte sur les frais pour les autres services extérieurs

Sur ce point, je peux faire trois remarques :

- Les frais d'impression pour affiches et dépliants sont bien sûr plus importants que l'année précédente encore une fois en raison des deux journées ouvertes de 2016.

- Par contre, les frais de publication de *Documents & Débats* et de la plaquette de l'enseignement ont considérablement diminué. En effet, nous avons changé d'imprimeur, et la différence est saisissante :

*Documents & Débats* : de **11 582 €** en 2015, nous sommes passés à **2 582 €** en 2016, en sachant aussi que le nombre d'exemplaires imprimés papier a bien diminué.

La plaquette avait coûté **2 878 €** en 2015 et **1 375 €** en 2016.

Le nouvel imprimeur présente aussi l'avantage d'être beaucoup plus compétent, semble-t-il.

– Enfin, les frais pour missions et déplacements ont très nettement régressé, ce qui est une très bonne chose. En effet, il apparaît que les demandes de remboursement pour déplacements ou hébergements se sont beaucoup mieux régulées. Ainsi, ce poste qui s'élevait à **37 000 €** en 2015, s'élève cette année à **21 467 €**, soit une réduction de plus de **15 000 €**. Certes le congrès de Boston avait coûté cher à l'Association, mais je constate surtout que tout le monde a été nettement plus vigilant pour respecter les consignes et faire ainsi de vraies économies sur ce poste.

5) Les cotisations pour la FEP sont stables, et celles de l'IPA sont encore une fois en augmentation de **2 000 €** pour cette année.

6) La dotation aux amortissements et provisions est en petite diminution, ce qui est logique, car nous n'avons pas fait d'investissement notable cette année.

7) Enfin le dernier poste, celui des pertes sur redevances est en diminution d'environ **1 500 €**.

Le total des charges est passé de **279 868 €** en 2015 à **281 388 €** en 2016, soit une augmentation très modeste de 1 520 € sur l'année. C'est très modeste, compte tenu du fait que beaucoup de prix ont augmenté (notamment la location des salles, les frais d'accueil...) Mais le changement d'imprimeur et le respect des consignes pour les déplacements ont permis une véritable amélioration de nos dépenses.

Au total donc, une réduction de **6162 €** par rapport au budget prévisionnel.

#### **Je passe maintenant aux produits réalisés en 2016 :**

On constate une nette augmentation en 2016 puisqu'ils sont passés de **248 065 €** en 2015 à **292 860 €** en 2016.

Sur ce point, il faut remarquer que le total des cotisations des membres et des redevances des membres honoraires est globalement stable.

La participation à l'Institut de formation est aussi plutôt stable, même si l'on doit constater la démission de 6 analystes en formation. Or, ces démissions s'annoncent après au moins deux rappels pour non paiement. Elles ont toutes été annoncées entre septembre et décembre, soit en toute fin d'année civile, alors qu'on peut supposer, au moins pour certains, qu'ils ont pu participer aux activités pendant toute l'année avant d'annoncer leur démission.

Par ailleurs, nombreux sont ceux, membres ou analystes en formation, qui ne s'acquittent du paiement de ce qu'ils doivent qu'à la fin de l'année civile. Ceci complique la gestion financière, car, vous vous en doutez, les factures que l'Association doit régler surviennent tout au long de l'année et non pas seulement en fin d'année. Mais l'augmentation des produits tient essentiellement aux bénéfices réalisés lors de nos différentes manifestations.

Concernant les diverses manifestations de 2016 :

- la journée de janvier a été bénéficiaire de 6 346 €
- les entretiens de juin ont été à l'équilibre : un léger déficit de 450 €
- la journée de septembre a été bénéficiaire de 5 419 €
- la journée de Lyon a été bénéficiaire de 823 €

Enfin, il semble que la vente de l'*Annuel* a bien progressé et la souscription proposée en même temps que l'appel de cotisation est manifestement une bonne méthode de diffusion.

*Monique Selz*

---

---

**Quelles conclusions tirer de ce bilan et quelles perspectives pour le budget 2017 ?**

Pas de projet de grosses dépenses à venir pour l'année 2017. J'ai néanmoins prévu un budget prévisionnel en légère augmentation. C'est la raison pour laquelle je propose une augmentation réduite de la participation de chacun de la façon suivante :

Porter :

- la cotisation des membres à 1 135 €
- la participation à l'Institut de formation à 570 €
- la redevance des membres honoraires à 125 €

Par ailleurs, concernant le projet de la publication de ce qui sera désormais appelé *Le présent de la psychanalyse* on envisage de maintenir, pour l'instant, lors de l'appel de cotisation, la possibilité de la souscription pour un numéro à 24 €, en sachant que la situation est susceptible d'être évolutive dans le courant de l'année.

Enfin concernant le siège de l'APF place Dauphine, nous continuons de provisionner une somme qui nous permettra d'envisager un déménagement futur.

J'espère qu'ainsi la nouvelle équipe qui va prendre les affaires en mains disposera d'une bonne trésorerie, atout important pour la bonne marche de l'Association.

Je vous remercie.

# *Rapport du Secrétaire du comité de formation*

*Évelyne Sechaud*

Chers collègues,

Je vais vous présenter le rapport d'activité du Comité de formation pour l'année écoulée de février 2016 à ce jour. C'est le second rapport que je suis amenée à rédiger, et aussi le dernier puisque mes fonctions de Secrétaire du comité de formation se terminent ce soir, avec la fin de mon mandat de 3 ans au sein de ce Comité.

Cette année a été dans la continuité de la précédente, poursuivant une réflexion approfondie sur notre mode de formation, nos conceptions de l'analyse, à travers la clinique que nous proposent les admissions et les validations de supervisions.

Quelques mots sur le tableau d'ensemble de l'institut de formation avant de détailler le travail fait par le comité de formation cette année.

## **1 - Situation de l'Institut de formation**

Le nombre total d'analystes en formation reste stable : 189 à ce jour.

La durée du cursus est toujours longue, et s'étale le plus souvent sur une période de 15 à 20 ans. Si nous regardons la tranche des admis entre 1984 et 1993, nous voyons que 52 % ont homologué leur cursus ; mais parmi ceux de la tranche 1994-2003, ils ne sont que 36 % à avoir terminé leur cursus. Ces chiffres sont cependant en légère augmentation par rapport à l'année dernière et pourraient révéler une tendance à l'accélération (toute relative et encore très faible de la durée du cursus).

L'effectif le plus important est constitué d'analystes entrés en formation au cours des trois décennies 1984-1993, 1994-2003, 2004-2013 et enfin depuis 2014. Les plus actifs engagés dans des contrôles sont ceux admis dans la tranche 2004-2013 et depuis 2014. Le contingent de ceux qui n'ont rien entrepris reste important, 21,7 % sur les 189 qui constituent l'ensemble de l'effectif de l'Institut de formation. Si nous affinons un peu ces données, nous constatons que, entre 1984 et 2013, soit une période de 30 ans, ceux qui, à ce jour, n'ont rien commencé représentent 15 % des admis. Ceci laisse à penser que le fait d'avoir été admis leur suffit et vaut pour un titre « d'analystes de l'APF » !... Les derniers admis depuis 2014, au nombre de 28 sont 19 à ne pas avoir commencé un premier contrôle. Cela indique d'une part, qu'ils attendent d'être admis à l'Institut de formation de l'APF pour proposer une analyse à 3 séances à un patient et d'autre part, qu'ils ont évidemment de très grandes difficultés à trouver des patients à 3 séances par semaine. Je soulignais déjà l'année dernière combien ce phénomène relève certes de la situation culturelle, sociale et économique actuelle, mais aussi des résistances des analystes à proposer le cadre d'une véritable analyse à trois séances : effet d'une résistance à l'analyse, d'une crise de croyance en l'analyse. Les superviseurs ont, à mon sens, un rôle important à jouer pour ressusciter chez les jeunes analystes la passion de l'analyse qui animait les générations précédentes !

*Évelyne Sechaud*

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions		Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat
			En cours	Validés	Refusés ajournés	En cours	Validés	Refusés ajournés		
Admis entre 1964 et 1973	2					1		1		
Admis entre 1974 et 1983	6			2	1		1	2		
Admis entre 1984 et 1993	25	4		1	1	1	4	14	2	
Admis entre 1994 et 2003	58	9		10	2	10	2	1	23	
Admis entre 2004 et 2013	70	9	21	11	4	19		2	5	
Admis depuis 2014	28	19	8	1						
<b>Totaux</b>	<b>189</b>	<b>41</b>	<b>29</b>	<b>25</b>	<b>8</b>	<b>30</b>	<b>3</b>	<b>8</b>	<b>45</b>	<b>2</b>

Chaque analyste n'apparaît qu'une seule fois en fonction du statut qu'il occupe avant l'Assemblée générale (les attentes de passage de validation, les demandes d'homologations ou les celles de sociétariat ne sont pas prises en compte). Cependant 2 analystes en formation, depuis la dernière Assemblée générale ont à la fois pour l'un été refusé et pour l'autre ajourné dans la présentation de leur validation de second contrôle et repris un contrôle ils sont donc inscrits dans deux catégories.

23 analystes titulaires sur 34 assurent des supervisions. Parmi ceux-ci, 1 analyste assure 7 supervisions ; 2 analystes 6 ; 2 analystes 5 ; 5 analystes 3 ; 5 analystes 2 ; 8 analystes 1 ; et 11 n'ont pas de supervisions. Ce dernier groupe est constitué soit de collègues récemment élus, soit de collègues qui se retirent progressivement et enfin 2 titulaires résident à l'étranger. La tendance déjà perçue ces dernières années se confirme d'une plus large répartition des contrôles parmi les titulaires.

1 analyste	7 contrôles
2 analystes	6 contrôles
2 analystes	5 contrôles
5 analystes	3 contrôles
5 analystes	2 contrôles
8 analystes	1 contrôle
11 analystes	0 contrôle

## **2 – Le travail du Comité de formation**

Le Comité de formation s'est réuni 10 fois. Le travail s'est maintenu à un rythme intense, avec des discussions approfondies qui mettent au travail nos conceptions de l'analyse et de la formation.

La composition du Comité de formation est restée cette année identique à celle de l'année précédente, du fait de l'entrée de 7 collègues en 2015. Cette année, 3 sont sortants, Leo Bleger et moi-même qui sommes au terme de notre mandat de 3 ans ; auxquels s'ajoute André Beetschen qui a demandé à sortir au bout de 2 ans d'exercice.

Suivons le déroulement du cursus :

– D'abord les admissions

**TABLEAU DES DEMANDES D'ADMISSION À L'INSTITUT DE FORMATION**

	2016/2017	2015/2016	2014/2015
Demandes par téléphone	9 (au 9/1/17)	14	11
Demandes par courrier	27 (au 30/01/17)	24	39
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	20	15	17
Candidatures examinées par le CF	14	11	25
Candidats refusés	9	11	7
Candidats admis	5	8	14

Les demandes de renseignements par téléphone sont en baisse, ce qui est sans doute l'effet de la consultation du site et de sa qualité d'information. Les demandes par courrier restent à peu près égales à celles de l'année dernière. Les demandes ayant abouti à l'envoi de la liste des membres du C.F. sont en hausse sans doute du fait que les demandes sont mieux ciblées. Les candidatures examinées cette année par le Comité de formation sont de 15 (contre 11 l'année dernière). Parmi ceux-ci, 5 ont été admis et 9 ont été refusés. Les candidats admis restent relativement jeunes, entre 35 et 45 ans en moyenne. Ils se répartissent en 1 homme, médecin, venant d'un divan SPP et 4 femmes, 1 médecin et 3 psychologues. Elles sont issues de 2 divans APF, 2 divans SPP (l'une a repris une analyse à l'APF) et 1 divan du IV<sup>ème</sup> Groupe. Les filiations APF se maintiennent, partagées avec les filiations SPP. Il n'y a plus de candidats venant de divans strictement lacaniens. La féminisation continue, plus importante cette année que l'année dernière.

Les 9 candidats refusés comprennent 1 homme et 8 femmes. Ils se répartissent de la façon suivante : 1 homme, écrivain et d'un divan inconnu, 8 femmes, 2 médecins et 6 psychologues, 3 venant d'un divan APF, 2 d'un divan SPP et 3 de divans IV<sup>e</sup> Groupe ou SPRF. Pour les candidats refusés, nous avons poursuivi la politique générale de leur proposer un entretien avec l'une des personnes rencontrées. Cette offre a été acceptée par 7 candidats et a donné lieu à des entretiens le plus souvent fort intéressants.

– Les validations de supervision

Elles constituent une part essentielle du travail du Comité de formation et elles remettent à chaque fois sur le chantier la question de la nature de la supervision, ce qui s'y joue entre le patient, l'analyste et le superviseur et ce qui peut en être transmis au cours de la séance de validation. Cette année, la journée de l'Institut de

formation s'est tenue le 7 janvier 2017 précisément sur le thème : *À quoi s'intéresse le contrôleur ?* avec deux exposés, l'un de Michel Gribinski, l'autre de Catherine Chabert.

Lors des séances de validation, nous avons continué à pratiquer le déroulement adopté l'année dernière à savoir l'écoute du contrôleur aussitôt après l'écoute du supervisé, afin de garder à cette écoute une unité plus proche du processus de supervision. Dans la plupart des cas, l'écoute du contrôleur a donné lieu à un échange entre les membres de la commission et le superviseur. Les décisions prises ensuite par le Comité de formation ont toujours été communiquées au superviseur par le Secrétaire du Comité de formation.

Nous avons continué lors de ces séances de validation à porter notre attention sur le mode de fonctionnement du candidat en séance de commission, mettant l'accent sur la présentation certes, mais aussi sur les possibilités associatives, les lapsus, la sensibilité analytique aux questions posées, c'est-à-dire finalement en quoi le candidat rend compte analytiquement du travail avec son patient et son superviseur. Transferts et contre-transferts sont actualisés. Cette écoute se trouve ainsi décalée par rapport aux références psycho-pathologiques, aux résultats psychothérapeutiques, aux changements de vie du patient, même si ces éléments ont leur importance.

Nous avons aussi été confrontés à certaines caractéristiques de l'évolution de la pratique actuelle, portant sur des aspects différents. Je mentionne rapidement la fréquence des candidats se déclarant ouvertement homosexuels. Cela ne choque plus personne, ce qui est tant mieux, alors même que le sujet était tabou il y a quelques décennies ! Par contre, peuvent être très préoccupants les changements de cadre de la pratique analytique : diminution du nombre de séances par semaine pour les cures supervisées ou encore adoption de « nouvelles modalités technologiques », téléphone ou Skype. L'étude à peine engagée de l'utilisation de ces modifications du cadre analytique, me paraît très importante pour l'avenir de la psychanalyse. À cet égard, nous ne pouvons qu'être extrêmement intéressés par la création d'un groupe de réflexion sur l'analyse à distance, sous l'impulsion de Leo Bleger avec Gilberte Gensel et quelques collègues confrontés à ces questions.

L'année dernière nous avons proposé la création d'un groupe de travail de clinique de la supervision qui constituerait une modalité d'échange inter-analytique entre superviseurs. Personne n'a été preneur de cette proposition ! Personnellement, je le regrette. De tels groupes existent dans d'autres Sociétés, par exemple en Suède, ou encore à la FEP. J'ose penser cependant que cette idée fera son chemin et pourra être reprise ultérieurement.

Au cours de cette année 12 demandes de validations ont été examinées ; 8 premiers contrôles, dont 6 validés, et 2 refusés ; 4 seconds contrôles dont 2 validés, un refusé et un ajourné. Les décisions de refus ont toujours été accompagnées d'une proposition de revoir un des membres de la commission de validation, proposition dont les candidats se sont chaque fois saisis.

– Homologation des cursus :

9 cursus ont été homologués. La tendance constatée l'année dernière se poursuit. Les analystes demandent l'homologation de leur cursus dans la foulée de la validation du second contrôle qui, dès lors, a tendance à signifier la fin de la formation.

#### VALIDATIONS DE PREMIERS CONTRÔLES

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2016/2017	6	2	
2015/2016	7		
2014/2015	6	1	

**VALIDATIONS DE SECONDS CONTRÔLES**

Demandes de Validation	Contrôles validés	Contrôles refusés	Ajournés
2016/2017	2	1	1
2015/2016	8	2	2
2014/2015	1	3	1

**HOMOLOGATIONS DE CURSUS**

Demandes d'homologations	Cursus validés	Demandes non examinées par le CT
2016/2017	9	
2015/2016	4	3
2014/2015	3	3

Il me reste à remercier chaleureusement Madame Mamane pour son aide efficace dans toutes les étapes du travail du Comité de formation.

Je veux dire aussi le plaisir que j'ai eu à travailler avec mes collègues du Comité de formation, ceux que je connais depuis longtemps et avec lesquels j'ai vieilli, ceux plus récents pour moi que j'ai découverts et appris à apprécier. Au-delà de nos différences, ou divergences sur tel ou tel aspect, je retiens le respect mutuel, l'estime réciproque, l'ambiance chaleureuse et amicale de ce petit groupe caractérisé par notre attachement commun à l'analyse et à l'APF. Je les remercie aussi de la confiance qu'ils m'ont faite en me confiant la tâche de Secrétaire de ce Comité de formation.

# ***Rapport 2016-2017 du Comité de publication***

***Patrick Merot***

Je présente là le deuxième rapport de ma présidence du Comité de publication. C'est en même temps le premier qui ait été assuré entièrement par le nouveau Comité, après la fin de la petite période de transition

Le nouveau Comité est constitué des huit membres suivants : Laurence Apfelbaum, Dominique Blin, Sophie Bouchet, Solange Carton, Catherine Chabert, Jean-H. Guégan, Patrick Merot, Françoise Neau.

Dominique Blin a accepté de prendre les fonctions de Secrétaire de rédaction qui étaient restées un moment sans titulaire. Je la remercie particulièrement car un certain nombre de tâches n'auraient pas été menés à bien sans sa vigilance et son investissement dans cette fonction. Je remercie aussi tous les membres dont la qualité du travail fait justifie la plus grande reconnaissance.

Depuis le dernier rapport, le Comité précédent s'est tout d'abord consacré à la réalisation du livre de 2017 qui a repris les textes issus des entretiens sur *La liberté en psychanalyse*, certains textes de la journée à la BNF sur *La domination est-elle masculine ?*, et un dossier dont le point de départ avait été la journée de l'Institut de formation sur *La question de l'homosexualité dans les processus de formation*, mais ici largement élargie et complétée.

Le travail se faisant toujours avec l'auteur sous la responsabilité de deux membres du Comité.

Nous avons pu mener à bien notre projet qui était de construire un livre véritablement homogène, en l'occurrence sous le titre *La Liberté en psychanalyse*, le sous-titre *Liberté, égalité, sexualité*. Il a reçu un bon accueil.

Dans le même temps nous avons réalisé, pour une parution simultanée au livre papier, le supplément numérique sur *Les ressources ambiguës de l'humour*, titre des Entretiens de juin 2015. Annoncé l'an dernier, le modèle qui avait été pris comme référence était celui d'un hors série monothématique, une première éditoriale dont j'aurai à reparler.

La préparation de la publication 2018 est lancée depuis la rentrée 2016, avec le recueil des premiers textes disponibles, leur correction et une première ébauche de construction de l'unité du livre puisque nous poursuivons bien sûr la volonté éditoriale de produire des livres qui aient une forte cohérence interne.

Enfin, dans la perspective du congrès de l'IPA de Buenos Aires, Gustavo Jaras, analyste argentin, récemment élu comme Secrétaire scientifique de sa société, a mis en route la préparation d'un livre qui présentera un florilège de textes issus de l'*Annuel*. Une équipe de traduction bénévole est au travail en Argentine et un petit groupe de relecture a été mis en place ici, avec actuellement Luis Moix, Eduardo Vera Ocampo qui en assure la coordination, Felipe Votadoro, Sophie Bouchet assure le lien avec le Comité. Il est probable que la gageure d'une publication en juillet ne soit pas tenue, mais le projet qui a une vraie envergure sera poursuivi.

## **La diffusion :**

### **Chiffres de vente du livre papier**

Le tirage actuel de chaque livre est autour de 500 exemplaires, ils sera sans doute revu à la hausse, mais les derniers chiffres de tirage ne nous ont pas été communiqués par les PUF.

*Le langage malgré tout* 2014 s'est vendu à 340 exemplaires ;

*La conviction*, 2015 s'est vendu, à 300 exemplaires ;

*Guy Rosolato. Passeur critique de Lacan*, 2016, a été diffusé à 450 exemplaires, le chiffre de vente est de 377 ; il avait bénéficié de la souscription APF, à plus de 200 exemplaires. Il semble même qu'il ait été épuisé et, à notre demande, les chiffres de tirage ont été revu à la hausse.

Le livre sur *La liberté en psychanalyse* a été acheté, cette année encore en souscription, de nouveau à plus de 200 exemplaires et lors de la journée ouverte, il en a été vendu 40 exemplaires par les bons soins de madame Mamane qui avait demandé, à juste titre que cette vente soit sortie de la table du libraire et réservée à l'APF. Le chiffres des ventes totales fourni par les PUF est de 459.

### Les chiffres de consultation sur CAIRN info

Les chiffres fournis par CAIRN ne sont plus maintenant un sujet d'étonnement, mais ils restent un sujet de réflexion : à savoir le contraste entre l'importance du nombre des consultations qui continue d'augmenter, ce qui signe l'installation de la publication dans les références recherchées par les lecteurs. La consultation des résumés a augmenté de 25 %, celle des articles en ligne de 12 % (les consultations à partir des abonnements institutionnels ont baissé), et la faiblesse de la vente des articles en ligne est toujours extraordinairement importante. On voit là le reflet du développement de nouvelles pratiques de lectures. Je rappelle les ordres de grandeur : la consultation de résumés (25 000) et d'articles libres (17 000) se compte en dizaine de mille, celle par abonnement en milliers (1 100), et les achats, quelques dizaines (16).

Selon toute probabilité, ce constat permet d'anticiper sur les résultats que nous pouvons attendre de la vente des articles du supplément numérique qui ne m'apparaît pas, en l'état actuel, comme une véritable extension de la diffusion des travaux de l'APF.

Je réponds enfin par avance aux question qui viennent naturellement à propos du site CAIRN :

- Il faudrait que l'achat de l'exemplaire papier donne droit à un accès numérique du supplément : malheureusement, la chose est techniquement impossible car elle passerait nécessairement par un code individuel.
- Il serait souhaitable d'avoir une vente groupée du supplément et une vente groupée de *L'Annuel* en ligne, et de son supplément. Une telle possibilité serait utile pour le lecteur français mais plus encore pour le lecteur étranger si l'on pense par exemple aux pays d'Amérique latine très intéressés par la psychanalyse française. La question a été plusieurs fois posée aux PUF qui renvoie sur CAIRN. Mais nous maintenons la demande.

### Consultations 2016 sur CAIRN.info – synthèse

<u>Synthèse</u>	
Résumés d'articles	25 423
Articles en texte intégral	18 513
dont :	
Articles en accès libre	17 372
Articles en accès conditionnel	1 141
dont :	
Ventes en "pay per view"	16

## à comparer à l'année précédente

<u>Synthèse</u>	
Résumés d'articles	20 610
Articles en texte intégral	16 915
dont :	
Articles en accès libre	15 511
Articles en accès conditionnel	1 404
dont :	
Ventes en "pay per view"	29

On ne peut plus clairement illustrer les effets d'une nouvelle relation des lecteurs aux textes qui est celle d'une gratuité complète.

## La situation actuelle et les perspectives

Nous avons poursuivi le travail tout en sachant que par ailleurs se poursuivait une réflexion initiée par le Conseil sur les publications de l'APF, en apportant à cette réflexion notre propre expérience, mais sans avoir, évidemment, une quelconque priorité sur les orientations voulues par le Conseil et que l'Assemblée générale aura à voter.

Je ne rappellerai pas ce que je disais l'an dernier et qui a été brièvement évoqué dans le rapport d'activité du Conseil sur le contexte qui a amené cette réflexion<sup>1</sup>.

Il est clair que sur la base de ce constat nous avons été très favorable aux propositions issues du travail mené avec le Conseil qui vous ont été présentées par Jacques André à qui revient d'avoir mené à bien cette négociation. Je ne reprends pas le détail de ces propositions que je soutiens évidemment. Nous pouvons nous féliciter de pouvoir ainsi engager des projets de développement dans un contexte éditorial extrêmement morose.

Il reste que nous nous trouvons de ce fait, de nouveau dans une situation nouvelle, dynamique, mais mobile et que la perspective de deux publications par an est aussi un pari : le pari que le dynamisme que cela représente, loin de diminuer les ventes puisse les doper, dans un contexte où les publications papier sont souvent remplacées par le tout numérique. C'est aussi un changement de cap éditorial qui nécessitera de redéfinir les modalités de travail du Comité de publication et de le renforcer.

## Conclusion

Toutes ces remarques indiquent suffisamment quelle est ma conclusion : ce rapport d'activité du Comité de publication se trouve être aussi un rapport prospectif. Il se résume en trois mots : du travail, du travail et

1. Je rappelle ce que je disais l'an dernier, poursuivant la réflexion de Laurence Kahn, mon prédécesseur : « La disparition des deux revues dans lesquelles nombre d'analyses de l'APF publiaient a créé une situation nouvelle pour *L'Annuel*. Nous nous trouvons devant un volume de textes à publier important. Les conférences scientifiques des Samedis débats, des Entretiens, de la Journée ouverte qui n'a lieu que tous les deux ans mais qui, exceptionnellement aura lieu deux années de suite, et des journées de septembre, fournissent un nombre de textes de grande qualité qui n'ont pas les perspectives de diffusion attendues. »

*Patrick Merot*

---

---

encore du travail, pour répondre aux questions pratiques qui se poseront dès qu'auront été décidées les orientations que notre association souhaite donner à son support de publication. Le premier temps de ce travail sera de constituer un groupe qui aura pour tâche de donner une suite concrètes aux propositions qui sont sur la table. Certaines nous concernent exclusivement, d'autres sont à arrêter avec les PUF.

*Journées des membres*  
*Samedi 5 novembre 2016*

# *À propos de l'analyse à distance*

*Leopoldo Bleger*<sup>1</sup>

Dans un *e-mail* assez inhabituel envoyé à tous les membres et candidats par le Président de l'IPA le 29 janvier 2016, Stefano Bolognini a voulu couper court aux rumeurs selon lesquelles certains instituts de formation ou sociétés de l'IPA « acceptent des candidats dont l'analyse personnelle faisant partie de leur formation pour devenir psychanalystes, s'effectuerait entièrement, ou presque, par le biais des technologies à distance, telles que Skype, ou autre système connexe »<sup>2</sup>.

Stefano Bolognini ajoute : « Je souhaite souligner que je suis complètement prêt à prendre en considération des changements en ce qui concerne la formation, mais l'API ne peut en dernier ressort accepter des modifications que si elles ont été approuvées par le biais d'un vote officiel du Conseil ».

Il faut lire le *mail* attentivement : c'est l'analyse *entièrement menée* à distance qui est en cause.

Suivant la charte de la politique de l'IPA sur l'analyse à distance dans la formation, il est recommandé que l'analyse « dans la pièce » [*in the room*] soit aussi longue que possible. Elle énumère un certain nombre de « conditions » dont celle d'un minimum d'un an d'analyse « dans la pièce » avant de continuer par Skype ou téléphone avec une alternance des deux modalités<sup>3</sup>.

La charte sur la politique de l'IPA commence en indiquant que l'analyse didactique à distance ne peut être reconnue que dans des « circonstances exceptionnelles », notamment lorsqu'il s'agit de créer un premier groupe d'analystes dans une région où l'IPA n'a pas de membres ou d'instituts de formation. La charte précise les organismes internes qu'il faut consulter, ou dont il faut l'approbation et fait un certain nombre de recommandations.

On peut supposer que les circonstances lors desquelles l'analyse à distance sera autorisée seront de moins en moins exceptionnelles. On sait bien que les exceptions d'aujourd'hui deviendront les normes de demain.

Cette lettre laisse entendre qu'une bonne partie des enjeux de l'analyse à distance n'est plus de l'ordre du débat mais un état de fait<sup>4</sup>. Davantage encore si l'on tient compte du fait que l'IPA ne se considère concernée statutairement que par les questions de formation. Autrement dit, elle laisse chaque analyste libre de ses choix, concernant sa pratique<sup>5</sup>.

La reconnaissance d'un état de fait ne va pas sans un aveu de faiblesse : l'incapacité de pouvoir et de vouloir orienter la politique scientifique de la psychanalyse.

Or, la question se pose autrement pour des instituts comme le nôtre, pour lequel l'analyse « didactique » n'existe pas<sup>6</sup>.

---

1. Je remercie le Conseil et son Président, Jacques André, de m'avoir proposé de travailler sur un thème que je connaissais à peine et pour lequel je n'ai aucune expérience.

2. *E-mail* du Président de l'API du 29 janvier 2016.

3. « IPA Policy on Remote Analysis in Training ». La dernière version de cette charte a été approuvée en décembre 2014 et revue en 2016. Voir aussi les « Recommandations ».

4. Les discussions au sein du *Board* de l'IPA qui ont abouti à la rédaction de cette charte ont été très vives et, comme souvent, le résultat a tout d'une formation de compromis. Ces informations m'ont été transmises par Nicolas de Coulon, l'un des sept représentants européens au *Board* de l'IPA.

5. Cet « état de fait » n'est pas sans rappeler la décision de Daniel Widlöcher, lors de sa présidence de l'IPA, concernant les trois modèles : il ne faisait que prendre acte en reconnaissant officiellement ce qui se faisait déjà en pratique.

6. Ou plutôt, est en soi un problème, ce que le débat actuel confirme.

Depuis deux ans, on a l'impression d'une sorte d'accélération de la question de l'analyse à distance<sup>7</sup>.

Le 16 juillet 2014 les membres de l'IPA ont reçu une invitation à participer à une recherche sur l'analyse à distance financée par des fonds de l'IPA prévus à cet effet. Dirigée par Analy Werbin, elle comprend surtout des collègues de deux sociétés associées à la démarche : l'*Asociación Psicoanalítica Argentina* et la *Sociedad Psicoanalítica de Madrid*. Les premiers « résultats » de l'enquête, qui est autant quantitative que qualitative, sont disponibles sur le site de l'IPA. Bien plus de la moitié de ceux qui ont répondu ont déjà utilisé un moyen technologique pour l'analyse à distance (62,2 %).

Puis le 14 avril 2015 un *e-mail* de Janine Wanlass nous a invités à participer à une autre recherche sur le même sujet, également subventionnée par l'IPA. Janine Wanlass se présente comme la directrice de l'« Institut international de psychothérapie »<sup>8</sup>. Jill Savege Scharff, une des collègues qui a le plus travaillé sur la question de l'analyse à distance, fait partie de cette équipe. Les résultats de cette deuxième enquête ne sont pas encore disponibles<sup>9</sup>.

Dans la *Newsletter* de l'IPA d'octobre 2015, Stefano Bolognini a tenu à préciser que si « l'API finance des groupes de recherche indépendants pour effectuer des travaux de recherche... l'API elle-même n'est pas responsable des contenus ou conséquences de ces travaux ».

Lors du congrès de l'IPA à Boston en juillet 2015, qui avait pour thème *Le monde en mutation. La forme et l'usage des outils psychanalytiques aujourd'hui*, il y a eu beaucoup des panels et des groupes de travail sur l'analyse à distance. L'un des textes des séances plénières concernait l'utilisation des ordinateurs dans le monde actuel (celui d'Alessandra Lemma). Ce texte fut d'ailleurs choisi pour être l'objet d'une discussion par internet d'un groupe en espagnol où la question de l'analyse à distance est rapidement venue sur le tapis.

En septembre 2015, l'IPA a organisé un débat en ligne sur la communication, dirigé par Eleana Mylona de la SPP avec trois intervenants : Laurence Apfelbaum (APF), Jack Novick (APsaA, Société Freudienne Contemporaine) et Ruggero Lévy (Société de Porto Allegre), la question de l'analyse à distance faisant partie de la discussion.

Lors de la réunion des présidents européens au sein de la FEP avec les autorités de l'IPA, le 16 mars 2016, la question est encore mise à la discussion, tout comme lors de la réunion des Directeurs d'Instituts<sup>10</sup>.

En fait, la question de l'analyse à distance a commencé, du moins aux Etats-Unis, il y a déjà une bonne vingtaine d'années avec les analyses par téléphone. Lors d'un panel de l'APsaA publié en 2007, il y a presque dix ans, les commentaires montrent bien que la pratique est déjà à l'époque très répandue. C'est Sharon Zalusky, une collègue de Los Angeles, qui en est devenu la figure la plus visible.

À la lecture des textes, on a le sentiment que la pratique par téléphone était à ce moment-là déjà très répandue mais qu'on n'osait pas trop en parler ouvertement. Et puis Skype est arrivé et plus encore la question des analyses didactiques.

---

7. John Churcher a écrit un texte qui retrace une bonne partie de la chronologie récente sur la question de l'analyse à distance. « "Remote Analysis" : the elephant outside the room », publié dans *The Bulletin of the British Psychoanalytical Society*, vol. 52, n° 4, May 2016 (pp. 29-33). Accessible en ligne.

8. Site *web* : <http://www.ipisl.org/about-ipi-main/>. Fondé par David et Jill Scharff en 1995.

9. Les participants de la première équipe ont tenu à indiquer qu'ils ne sont nullement associés à cette deuxième recherche dont ils critiquent deux critères qui figurent dans leur enquête : le genre (« masculin, féminin, autre ») et celui qui demande si la personne qui répond s'identifie à l'un des « groupes » suivants, le mot « groupe » voulant éviter celui de race (un des choix possibles est d'ailleurs « multiracial »).

10. Compte rendu de Philippe Valon qui a représenté l'APF lors de cette réunion.

En 2003 l'IPA avait organisé un débat sur l'analyse par téléphone, mettant en discussion un texte de Sharon Zalusky qui reprenait en partie un texte de 1998 avec du matériel clinique de deux cures commencées à son cabinet et continuées par téléphone<sup>11</sup>. Le débat de 2003 n'a rien perdu de son intérêt.

Depuis le début des années 2000 il existe un organisme à but non lucratif, la CAPA (*The China America Psychoanalytic Alliance*) censé répondre aux demandes en santé mentale et la formation de psychanalystes et de psychothérapeutes en Chine. La première analyse par internet dans ce cadre a eu lieu en 2006. La formation à la « thérapie psychanalytique » dure deux ans et elle a lieu avec des analystes de trois régions<sup>12</sup>. Le site de CAPA indique que la formation a lieu via Skype, présentée comme un système sûr qui garantit la confidentialité.

La question de l'analyse à distance est devenue une affaire très présente et discutée au niveau de l'IPA et dans deux des trois régions (Amérique du nord et Amérique latine) où cette pratique est devenue courante, ; elle semble moins pratiquée en Europe occidentale. Mais il est difficile de connaître son extension : une réprobation, parfois seulement implicite, et un sentiment de transgression retiennent des collègues de faire part de leur expérience.

Les distances géographiques sont nettement moins importantes en Europe qu'en Amérique du nord et surtout en Amérique latine. Une riche voie ferrée et de fréquentes liaisons aériennes nous mettraient à l'abri de l'analyse « à distance » (il suffit de comparer les distances à vol d'oiseau entre New York et Los Angeles – 4 000 km – et surtout entre Buenos Aires et Mexico – 8 000 km –, avec celle entre Madrid et Vienne – 1 800 km –).

En quoi cela nous concerne-t-il en tant qu'analystes, en quoi cela concerne-t-il notre Association ? Nous avons déjà suffisamment à penser et à travailler sur les questions de la formation telle que nous la pratiquons à l'APF, questions toujours sur le métier.

Ce qui est en train de se passer au niveau de l'IPA avec la question de la formation des analystes par Skype ou par téléphone remet en tension notre relation avec les instances internationales. Une fois encore : l'IPA, pour quoi faire ? L'APF, société intégrante de l'IPA : à quoi bon ?<sup>13</sup> Le débat à l'APF a commencé dès avant sa fondation. Qu'on le veuille ou pas, il est impossible de démêler le geste de la fondation des liens avec les instances internationales. Les fondateurs de l'APF ont rompu les liens avec Lacan en s'intégrant à l'IPA (et la démarche n'a pas été simple), ils ont activement participé à la fondation de la Fédération européenne dès 1966.

Pourquoi entretenir des liens d'ordre institutionnel avec d'autres sociétés de psychanalyse, pourquoi chercher à se regrouper sur le plan mondial ?<sup>14</sup>

Il faudrait reprendre une partie de l'argumentation de Freud dans *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, écrit quatre ans à peine après la fondation de l'IPA, fondation qu'il a appelée de ses vœux<sup>15</sup>. Reprendre aussi le texte de Sándor Ferenczi écrit en 1910 à l'occasion de la création de l'IPA. Et surtout revenir aux textes de *Documents & Débats* sur cette question. Curieuse absence – si présente – de l'APF sur le plan international !

---

11. Zalusky S., Argentieri S., Amati Mehler J., Rodriguez de la Sierra L., Brainsky S., Yamín Habib L.E., Sachs D.M., Kramer Richards, A. (2003), *Telephone analysis : seven practitioners give their views*. International Psychoanalysis, *The News Magazine of the IPA*. Feature pullout, vol. 12 (1), 13-32.

12. Gillian Isaacs Russell, *Screen relations. The Limits of Computer-mediated Psychoanalysis and Psychotherapy*, Karnac, London, 2015, p. 55. Cités par Russell : Fishkin & Fishkin, 2011 et un texte du *New Yorker* avec une histoire de CAPA : Osno, 2011, « Meet Dr Freud : does psychoanalysis have a future in an authoritarian state ? » 10 January, 54-63.

13. Voir le numéro 23 de *Documents & Débats*, 1987, entièrement dédié à la question.

14. Je dis des liens d'ordre institutionnel puisque les liens personnels ou professionnels entre analystes de l'APF et des collègues à l'étranger sont une constante de son histoire.

15. Freud écrit son livre parce qu'il y a « péril en la demeure », remarque J.-B. Pontalis dans sa préface : « Pour la première fois, la psychanalyse est menacée du dedans ». Qu'aurait écrit Freud au vu de toutes les menaces « du dedans » depuis lors ? Il faudrait citer en entier les deux derniers paragraphes de la préface de Pontalis qui commentent l'épigramme du livre de Freud, « Fluctuat nec mergitur » pour indiquer que de nos jours (c'était en 1991) ce serait plutôt « que vogue la galère » (pp. XXII-XXIII). Mais, le pessimisme n'est pas bon conseiller.

Les enjeux sont donc autant ceux de la question en elle-même de l'analyse à distance, que ceux de notre relation à l'IPA. Les deux questions sont entremêlées. Il s'agit aussi bien d'un état des lieux de la psychanalyse que d'une politique de la psychanalyse.

L'argumentation détaillée, les échanges et le débat peuvent infléchir la voie sur laquelle nombre de collègues se sont lancés. Beaucoup ne font que suivre les quelques analystes qui se sont engagés, eux oui, à fond, sur l'analyse par Skype ou par téléphone. Il faut débattre tout en évitant une condamnation morale, fut-elle parée d'éthique. Ma proposition peut sembler bien naïve, je le sais. Comment je ne puis-je pas croire qu'un analyste pourrait changer son point de vue théorique et pratique ? Ce serait ignorer mon propre parcours.

Débattre est aussi une manière de rendre compte des interrogations que la question de la formation a suscitée à l'APF, question toujours sur le tapis, tenir compte des enjeux disons internes de la question, de ses contraintes et des ses exigences.

Il y a une tension, le mot est faible, entre la nécessité de tenir fermement les enjeux proprement analytiques – si exigeants – et la fragilité de la pratique de la psychanalyse. La force de la chose inconsciente et la fragilité des conditions de la pratique vont toujours ensemble. On peut tenir fermement ce double volet tout en interrogeant notre temps.

Peu à peu la bibliographie sur la question de l'analyse à distance prend de l'ampleur<sup>16</sup>. Aussi confus et trompeurs que soient les arguments, on ne peut pas les balayer d'un simple revers de la main. Il s'agit de démêler le fouillis des niveaux mais surtout d'entendre l'entre-lignes des propos : les craintes, les conceptions sous-jacentes, les enjeux de pouvoir ou de simple survie économique. Par exemple : comment rester insensibles au nouveau et grand marché qui s'ouvre, presque sans limites ? Il y va, non seulement des questions financières mais aussi de ne pas laisser libre cours aux innombrables thérapies et surtout à un lacanisme triomphant qui ne s'embarrasse pas des questions éthiques quant au dispositif analytique.

Les arguments avancés sont souvent de niveaux très hétérogènes, parfois très prévisibles. Par exemple : nous vivons une période de profonds changements anthropologiques, sociologiques, etc, il est temps que la psychanalyse prenne acte de ces changements et s'interroge sur sa pratique. S'il existe une sorte de « vision idéale » de la psychanalyse, la pratique se doit de s'adapter<sup>17</sup>. Est-ce le maître-mot, s'adapter ?

Inévitablement, une autre raison se glisse sous l'argumentation concernant l'analyse à distance. Sous sa forme la plus directe, elle se présente comme la nécessité d'un *aggiornamento* de la psychanalyse, *aggiornamento* dont les arguments ont curieusement peu changé au fil des décennies. Rien de bien nouveau.

Variante de la question : la « réalité » de la situation de la psychanalyse dans le monde actuel. Les enjeux politiques sont au premier plan. Un nouveau territoire s'est ouvert avec la (très relative) libéralisation de la Chine, une nouvelle frontière. Les attentes et les demandes sont importantes et ceux prêts à y répondre sont aussi nombreux. Des étudiants et des professionnels souhaitent se former pour répondre aux nécessités de plus en plus importantes de la santé mentale en Chine. L'offre s'étoffe peu à peu avec les nombreux courants de la psychothérapie et de la psychanalyse notamment à partir des États-Unis. Nous avons déjà évoqué l'un de ses organismes, *CAPA*. Il s'agit non seulement, comme le signale Gillian Russell dans son livre, d'une « *land rush* », d'une ruée vers les nouvelles terres de la technologie, mais aussi d'une ruée vers des territoires à conquérir, un nouveau *Far West*<sup>18</sup>.

Entre-temps, l'analyse par téléphone a pris son essor, notamment aux États-Unis, la première forme de l'analyse à distance.

---

16. Voir la bibliographie préparée pour la journée des membres. Un nouveau volume de *Psychoanalysis online*, le troisième de la série, est déjà prêt pour l'impression. Il réunit des auteurs de courants assez différents y compris de collègues très critiques.

17. Résumé par G. Jarast du panel sur le « LAP debate » au Congrès Argentin de Psychanalyse, 2016, p. 2.

18. Le mot vient sous la plume de S. Turkle pour décrire le monde de l'informatique.

Dans un premier temps, j'ai cru que c'était la rencontre du mouvement de l'analyse par téléphone avec l'expansion de la psychanalyse en Chine qui serait à l'origine de la situation actuelle. En fait, il faut nuancer cette affirmation. L'information disponible sur la situation en Chine dessine un panorama assez contrasté<sup>19</sup>.

Il faut s'attarder sur la question de l'analyse par téléphone.

Auparavant, quelques brèves remarques sur la révolution numérique. Est-ce qu'elle représente un changement dans les enjeux proprement analytiques ? Une partie importante de l'argumentation sur les changements relève plutôt de l'imagination et du *wishfull thinking*. Elle énonce les souhaits et les attentes de leurs promoteurs bien plus que les enjeux des avancées technologiques, par ailleurs incontestables, de ces dernières décennies.

Le temps de l'impact des changements culturels et sociaux sur le plan psychique est un temps long. Les effets des grandes catastrophes du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple, ne constituent pas en eux-mêmes une figure psychique ou psychopathologique univoque. Vouloir faire par exemple une typologie psychique des rescapés des camps ou de leurs enfants est une entreprise hasardeuse dès qu'il est question d'aller au delà d'une description phénoménologique.

Il y a là, pour le moins, une confusion entre les conditions et les enjeux disons sociologiques, de la révolution numérique et ceux anthropologiques, plus encore par rapport aux possibles changements que cela introduit dans la réalité psychique.

La voie d'accès de la vie psychique n'est pas une voie directe : le modèle de l'appareil psychique est construit sur l'hypothèse de la nécessité de « traiter » les stimuli du monde externe et de les construire ou reconstruire selon la logique interne de l'appareil : la perception la plus élémentaire est déjà une représentation. À l'encontre de l'impression d'une saisie immédiate de la réalité, le modèle de la psychanalyse postule à un accès détourné ou indirect. Et c'est précisément parce que la psychanalyse postule à un tel modèle qu'elle peut aussi proposer une modalité très précise de traitement, la cure psychanalytique.

L'analyse par téléphone donc.

Dans un texte publié en 1998 dans la revue de l'Association Américaine, Sharon Zalusky, une collègue de Los Angeles, raconte en détail les deux premières analyses qu'elle a été amenée à conduire par téléphone après une période d'analyse dans le dispositif habituel<sup>20</sup>. À l'époque déjà, elle pouvait affirmer que l'utilisation du téléphone par les analystes était assez fréquente mais rarement une analyse *entièrement* par téléphone.

Le premier cas présenté par Sharon Zalusky, sur lequel il faut s'attarder, est celui d'une femme dans la quarantaine, fille de divorcés qui gardait le contact avec l'un ou l'autre de ses parents par téléphone.

Après quelque temps d'analyse et, il faut le souligner, grâce à cette analyse, la patiente « réussit » à obtenir la possibilité de faire des études mais en s'éloignant géographiquement. L'analyste n'avait à l'époque aucune expérience d'analyse par téléphone : c'est la patiente qui la sollicite en ce sens. La figure transférentielle en arrière-plan est celle d'une *baby-sitter* fantomatique qui s'est occupée d'elle enfant.

---

19. Bref rappel historique : « sensibilisation » depuis 1982 par un groupe sino-allemand sous la direction d'Alf Gerlach. Depuis 2010, un analyste allemand, Hermann Schultz, réside six mois par an à Shanghai pour analyser des futurs candidats.

Depuis 2002 il existe un groupe norvégien sous la responsabilité de Sverre Varvin pour la formation de psychothérapeutes. Et bien sûr la présence d'une analyste allemande à Beijing pendant quelques années (2007 à 2010), Irmgard Dettbarn, qui a conduit des analyses « didactiques ».

Les collègues des deux groupes, allemand et norvégien, sont regroupés dans un « Centre allié chinois » de l'IPA.

D'un autre côté, une autre analyste de l'IPA, Elisa Snyder, a créé avec d'autres analystes aussi membres de l'IPA, CAPA en 2006, avec 280 analystes. La formation à la psychothérapie a lieu entièrement par Skype à différence de deux programmes allemands et norvégiens qui ont lieu « en présence ». Alain Gibault le signale bien : ce double cadre, IPA et CAPA, risque de poser un problème et de créer un conflit entre les collègues formés dans des systèmes différents. Alain Gibault, « La psychanalyse en Chine et les enjeux de l'analyse à distance », *RFP* 2011/4, 1023-1033, p. 1029. Informations à nuancer avec quelques chapitres du livre *Psychoanalysis in China*, Karnac, 2014.

20. « Telephone analysis : out of sight, but not out of mind » 1998, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 46 : 1221-42.

Selon Sharon Zalusky, les séances par téléphone se déroulent sans difficulté, en partie du fait de la sensibilité de sa patiente et de son profond attachement à son analyste.

Or rapidement, l'analyste se rend compte de la difficulté dans laquelle se trouve cette cure : elle avait lieu au rythme de deux séances par téléphone par semaine et bien que la patiente demandait plus de contact, elle ne demandait pas plus de séances.

Sharon Zalusky s'interroge : ses collègues pourraient-ils penser que c'était elle, l'analyste, qui encourageait la patiente à rester attachée d'une manière dépendante et régressive ? La patiente elle-même évoque cette possibilité en ajoutant qu'elle espère que l'analyste a autant besoin d'elle qu'elle a besoin de son analyste.

L'analyste évoque la possibilité de l'adresser à un collègue de la région où elle habite mais la patiente met en avant toutes les pertes qu'elle a subies tout au long de sa vie. De son côté, l'analyste se sent coupable de ne pas lui proposer une analyse « complète » [full].

Et puis, une fois que l'analyste a pu surmonter son contre-transfert, elle peut revenir sur le nombre de séances : sa patiente avait peur que sa famille interprète son attachement à son analyste comme un signe de déloyauté à leur égard.

Voici comment Sharon Zalusky décrit la situation avec sa patiente : « Il est devenu plus clair que toutes les deux nous étions impliquées dans un agir [enactment] transférentiel-contre-transférentiel assez élaboré. En raison de ma culpabilité non analysée, j'étais en train de faire collusion [colluding] avec elle concernant son déni de ses propres besoins. J'étais comme ses propres parents qui ne voulaient pas voir à quel point leur divorce (absence) lui avait causé de la douleur et même une désorganisation [...] En parlant avec elle deux fois par semaine au lieu de quatre, j'étais aussi en train d'agir à nouveau [reenacting] l'expérience de sa mère qui s'éloignait d'elle émotionnellement toujours davantage ». Elle se demande même parfois si elles ne sont pas dans une « folie à deux » afin de nier leur perte [our loss] ou si elles ne sont pas en train de agir un trauma infantile précoce.

C'est bien la difficulté de l'analyse par téléphone, nous dit Sharon Zalusky : comme analystes nous nous demandons souvent si nous sommes en train d'analyser de manière appropriée le matériel ou si nous sommes en train de faire collusion avec le patient pour éviter d'analyser ce qu'il faudrait analyser. D'ailleurs, elle remarque très bien que les questions théoriques qui se posent concernant l'analyse par téléphone d'une certaine manière condensent et concentrent [focus] certains problèmes de la psychanalyse comme le cadre, la séparation, la perte, la disponibilité et les nécessités autant du patient que de l'analyste, ainsi que les déviations du cadre.

C'est à l'occasion d'un voyage de la patiente à Los Angeles, où réside et travaille son analyste, qu'un autre aspect de la situation se dévoile. La patiente ne souhaite pas particulièrement « voir » son analyste à son cabinet. En fait, la patiente était déjà venue une fois la voir et elle s'était sentie étrangère [alien]. Dans la fantaisie de la patiente, elle et son analyste étaient extrêmement proches au téléphone mais en la voyant réellement elle a le sentiment que son analyste est une personne différente de celle qui est avec elle au téléphone. Paradoxalement, lui dit la patiente, il y a au téléphone une intimité physique. Lors de séances « en présence » elle se sent psychiquement secouée pendant plusieurs minutes jusqu'à pouvoir s'y adapter. Le reste de la séance elle sent ce qui lui manque [what she is missing] et le désir que cela lui provoque [longing]. D'ailleurs la nuit après cette séance la patiente rêve qu'elle a une relation sexuelle avec une femme. « Les composantes érotiques, écrit l'analyste, ont été analysées de même que la sexualisation de sa faim de contact ».

Il faut bien aussi s'enquérir du cadre [setting], écrit Sharon Zalusky : où est-ce que la patiente conduit l'analyse [where does she conduct the analysis], dans quelle pièce de la maison et sous quelles conditions ?<sup>21</sup> La patiente fantasme-t-elle sur le lieu où se trouve son analyste pendant la séance et ce qu'elle y fait ? Sa patiente a parfois rêvé qu'elles étaient toutes les deux au lit ensemble. Il y a donc clairement une composante érotique

---

21. Est-ce que cette phrase dévoile un autre aspect à peine caché de la situation : qui conduit la cure ?

dans le fait de parler au téléphone. Comme si elles se parlaient dans le noir, une sorte de conversation d'oreiller [*pillow talk*]. À un autre moment, alors que l'analyste est restée silencieuse, sa patiente imagine qu'elle est en train de feuilleter un catalogue de *Victoria's Secret*.

En un sens, l'analyse par téléphone, plutôt que diluer le transfert, semble le concentrer<sup>22</sup>.

Quels aspects de cette cure relèvent-ils de l'analyse par téléphone ? Quels sont ceux qui relèvent de l'analyse, disons, elle-même, de la conduite de la cure ? La chose est indécidable, on ne peut pas séparer ces deux aspects. C'est bien la position de l'analyste qui détermine pour une large partie la manière dont la cure se déroule.

Dans cette cure de cette femme, l'analyste est tout particulièrement sensible aux « besoins » de la patiente en fonction de ce qu'elle suppose des situations traumatiques infantiles. La cure vise clairement à aider la patiente à surmonter un fonctionnement par ces dernières, à permettre à la patiente de faire une nouvelle expérience. L'analyste se doit de ne pas se laisser entraîner à la répétition à laquelle le transfert de la patiente l'induit et à l'interpréter<sup>23</sup>.

Si la patiente perçoit quelque chose, comme par exemple de la tristesse dans la voix de son analyste, celle-ci essaie de lui dire de la manière la plus délicate possible [*to the best of my ability*] si c'est le cas ou non. La patiente apprend que bien qu'en dehors de la vue de son analyste, elle n'est pourtant pas en dehors de sa pensée [*out of my mind*], bref, que son analyste pense à elle. C'est bien le titre du texte de Sharon Zalusky : « *Out of sight but not out of mind* »<sup>24</sup>.

Est-ce que ce sont les circonstances qui poussent l'analyste à s'engager dans une analyse « à distance » ou est-ce une certaine conception de l'analyse qui ne peut, tôt ou tard, que mener sur cette voie ? Probablement un peu des deux. En rédigeant mon intervention, je me suis demandé quelle serait ma réaction à une demande semblable, qui plus est si j'avais peu ou pas de patients.

Pour se forger une idée du débat, il faudrait parcourir en détail les arguments d'un certain nombre d'auteurs. Ce serait long et probablement fastidieux. Essayons d'en retenir quelques-uns.

En 2003, le psychanalyste nord-américain Mark Leffert publie un texte faisant état de vingt ans d'expérience d'analyse par téléphone<sup>25</sup>. Pour lui, c'est un changement de société qui a favorisé l'analyse par téléphone, la place que le téléphone a pris depuis une vingtaine d'années.

C'est vers la fin des années 80 qu'il la propose pour la première fois à un patient qui était en analyse avec lui et qui avait l'opportunité d'une année sabbatique dans ses fonctions de professeur. Sentiment de Leffert a alors le sentiment de faire quelque chose d'interdit, d'autant plus qu'à l'époque, les déviations de standards techniques étaient très critiquées. L'APsaA (*American Psychoanalytical Association*), bien qu'étant un organisme régional, exerçait (et exerce encore mais dans une moindre mesure) un contrôle très strict selon une certaine orthodoxie.

---

22. L'analyste qui s'embarque dans une modification du cadre s'engage personnellement plus encore que lors d'une analyse avec le dispositif habituel, un engagement dont les aspects inconscients risquent de passer totalement inaperçus. Pour l'instant, la plupart des analystes qui travaillent « à distance » ont été formés et ont travaillés plus ou moins longtemps de la manière habituelle. La question de la transgression est donc un enjeu majeur de la situation.

23. Sharon Zalusky s'inscrit dans la lignée de l'inter-subjectivisme d'Owen Renik à ses débuts (nous sommes en 1998 et un des premiers textes de Renik date de 1993. Renik, O. (1993). « Analytic Interaction : Conceptualizing Technique in Light of the Analyst's Irreducible Subjectivity », *Psychoanal Q.*, 62 :553-571. Consultable en ligne : [https://manhattanpsychoanalysis.com/wp-content/uploads/readings/KATZ\\_Difficult\\_/Renik\\_Analytic\\_Interaction.pdf](https://manhattanpsychoanalysis.com/wp-content/uploads/readings/KATZ_Difficult_/Renik_Analytic_Interaction.pdf)

Voir aussi Brusset B. « Au cœur des divergences : la scientificité, la relation d'objet et l'intersubjectivité », *Sur les controverses américaines dans la psychanalyse*, « Monographie de RFP », 2000, 85-118. Disponible en ligne.

24. En français l'équivalent de l'expression anglaise que S. Zalusky détourne, est « loin des yeux, loin du cœur », en espagnol : « ojos que non ven, corazón que no siente ».

25. Leffert, M. (2003), « Analysis and Psychotherapy by Telephone : Twenty years of Clinical Experience ». *Journal of the American Psychoanalytic Association*, n° 51 : (1) 101-130.

De son point de vue l'analyse en présence et par téléphone ont plus de similitudes que de différences. Pour lui, rapidement le téléphone devient « transparent d'un point de vue opérationnel » [*operationally transparent*]. Une de ses patientes se demande si elle apprécie les séances par téléphone parce qu'elles sont sûres [*safe*].

Loin de constituer un « détour », le changement du cabinet vers le téléphone a ouvert, écrit Mark Leffert, une ligne d'investigation analytique<sup>26</sup>.

Bien entendu, avec le temps, sa manière de travailler au téléphone a peu à peu affecté sa manière d'écouter et de penser avec les patients dans son bureau : son travail aurait été amélioré.

Alors que dans l'analyse par téléphone on met l'accent sur le non-visuel, il est bon de rappeler que c'était justement le cas pour une des fonctions du divan.

Si les analyses avec patients et analystes « aveugles » sont possibles et réussissent, c'est certainement parce que les participants se sont adaptés à l'absence ou à la réduction du visuel. Le même type de processus adaptatif a lieu lorsqu'on utilise le téléphone. Ainsi on pourrait supposer que supprimer le « visuel » en utilisant le téléphone permettrait un processus super-analytique, plus pur, plus intensément verbal dans lequel les participants, par nécessité, doivent tout mettre dans les expressions verbales. Après tout n'est-ce pas la finalité de n'importe quelle analyse ?

L'analyse par téléphone serait une modification dans le sens où elle propose une redéfinition de la situation analytique tout en se servant du corpus de la théorie et de la technique analytique courante pour évaluer sa validité et son efficacité. « Dans un sens, l'analyse par téléphone est plus que ce qu'on présente parfois, mais moins que ce dont elle est accusée ». Les contraintes et les demandes de la vie moderne, la mobilité de plus en plus importante et la portée de l'évolution de la technologie font que la psychanalyse doit s'adapter d'une manière informée et réfléchie ou risque de stagner<sup>27</sup>. Et de conclure : « Au point présent il paraît clair que l'analyse par téléphone est parmi nous [*is with us*], en dehors de la controverse qui l'entoure »<sup>28</sup>.

Les textes qui racontent comment un analyste plus ou moins classique et réticent à la psychanalyse à distance, a fait sa première expérience sur l'incitation du patient et se rend compte qu'il n'y a pas de différences majeures deviendra probablement un genre de la littérature analytique de notre temps.

Lors d'un panel de l'Association américaine sur l'analyse par téléphone dont le compte-rendu a été publié en 2007<sup>29</sup>, Charles Hanly raconte son expérience d'une analyse poursuivie par téléphone après un an passé sur le divan. Face à la demande de sa patiente de continuer par téléphone, il se montrait réticent : la patiente était narcissiquement vulnérable et souffrait d'attaques de panique. Charles Hanly se demandait ce que deviendrait la fonction « soutenante » ou « contenante » [*holding*] du transfert ainsi que la stimulation affective liée à la proximité. Ses craintes se sont avérées infondées. À la surprise de l'analyste, la patiente déploie un transfert érotique « utilisable » en imaginant son analyste plus jeune, en lien avec la distance qu'elle sentait avec son père. Elle se sent rassurée par le son de la voix de son analyste au téléphone qui permet de faire apparaître de la rivalité avec la mère. Le fait que Charles Hanly ait accepté sa proposition a permis, au travers de l'analyse du transfert paternel, une des-idéalisation de cette figure. À son avis, le téléphone ne compromet pas le processus d'association libre, du transfert, de la compréhension et de la maturation instinctuelle. Hanly s'attendait à que les séances « en présence » prévues par leur accord, soient d'une grande importance. Rien de tel, hormis le

---

26. *Ibid.*, p. 121.

27. *Ibid.*, p. 130.

28. La manière dont beaucoup de collègues nord-américains se font la caisse de résonance de la politique néo-libérale de disponibilité, mobilité et engagement corps et âmes dans le travail est déconcertante. Ceci peut sonner comme la vieille critique de l'adaptation de la psychanalyse à l'« *American way of life* ». Et en partie ça l'est. L'infiltration idéologique de la pratique analytique n'est pourtant pas l'apanage de ces collègues. Le mot « idéologie » peut également sonner comme une vieille lune. Et pourtant on n'échappe pas à cette infiltration, plutôt, à une idéologisation : la manière dont les conditions économiques et sociales infiltreront la manière de penser, et la difficulté pour pouvoir cerner de quelle manière ces réalités infiltreront notre écoute et notre théorisation.

29. Bassen C. R. (2007), « Telephone Analysis », *Journal of the American Psychoanalytic Association* 55 : (3), 1033-1041.

fait que ces séances permirent à la patiente de constater que son analyste était bien plus âgé qu'il ne l'était dans son imagination.

À y réfléchir cela paraît logique : la voix dans l'oreille, un climat d'incitation aux confidences, comme de longues conversations entre amoureux, la distance se fait sentir encore plus fortement et avec elle la nostalgie désirante. La question ne serait donc pas tant ce que l'analyse à distance « enlève » à la situation analytique traditionnelle mais ce qu'elle produit configuration avec ses propres effets.

Lors de ce même panel, Sharon Zalusky le rappelle : « c'est bien une autre dyade qui se forme lors d'une analyse par téléphone avec un nouveau processus puisque l'analyste en fantaisie et le patient en fantaisie ne sont jamais les mêmes que ceux qui se sont rencontrés dans la salle de consultations ». Loin de se diluer, le transfert semble s'intensifier. Sharon Zalusky suggère que des rencontres en personne aient lieu de temps à autre pour éviter « des distorsions transférentielles ». Ainsi cette patiente qui lui dira, en présence, qu'elle lui semble très différente, et qu'elle n'est pas l'analyste avec qui elle est au téléphone, elle est bien plus âgée.

Par son commentaire sur la nécessité qu'analyste et patient se voient personnellement de temps en temps pour éviter des « distorsions transférentielles », Sharon Zalusky nous mène sur une piste : la conception du transfert avec laquelle l'analyste travaille. En l'occurrence le transfert comme lien émotionnel.

Lorsque Charles Hanly évoque la nécessaire « dés-idéalisation » du transfert ou d'un transfert « utilisable », il s'agit d'une conception analogue : patient et analyste devraient pouvoir avoir une relation émotionnelle aussi libre et réaliste que possible, avec le moins de distorsions possibles.

Quels sont les aspects de la position de l'analyste qui lui rendent plus faciles ou plus difficiles, voire impossibles, l'analyse à distance ? Si l'on pense qu'il s'agit de rendre conscientes les nécessités du patient et de mettre en évidence la manière dont son entourage infantile (l'environnement) a failli, il s'agira de faire tout ce qui est possible pour que la cure puisse avoir lieu et se poursuivre. Que la cure se poursuive, devient non seulement une possibilité, mais bien plutôt une obligation, comme le dit Sharon Zalusky lors du débat de 2003 : ça peut être utile pour certains patients et ne pas continuer la cure par téléphone peut même constituer un agir de l'analyste.

Si, d'un autre point de vue, l'on pense que les ruses de l'inconscient, autant du côté du patient que de celui de l'analyste, peuvent se servir des conditions de la cure elle-même et les détourner, on sera bien moins enclins à croire qu'on peut identifier les besoins du patient.

À la lecture de la plupart des textes de collègues nord-américains j'ai cru percevoir l'importance d'une conception de la cure qui a eu son heure de gloire aux États-Unis, celle de l'alliance thérapeutique que Richard Sterba avait proposée dans un texte des années 30<sup>30</sup>. Dans le combat contre les forces inconscientes de la répétition et du refoulement, l'analyste doit pouvoir compter sur une alliance avec les parties conscientes du moi du patient qui souhaitent le changement.

L'analyste se met en position de savoir ce qui convient ou pas à son patient. C'est bien le risque des courants analytiques qui envisagent la régression comme une sorte d'accès immédiat au monde infantile du patient et qui finissent par considérer le patient comme un bébé en détresse.

Lors du débat de 2003 sur l'analyse par téléphone à partir d'un texte présenté par Sharon Zalusky, Luís E. Yamin Habib, un collègue colombien, remarquait que vouloir gagner du temps et s'adapter au rythme de la vie moderne est une attitude paternaliste qui viole la neutralité analytique<sup>31</sup>. Le modèle de l'analyse par téléphone vise à protéger les aires infantiles du patient, autrement dit, à empêcher leur mise en jeu transférentielle et leur interprétation.

---

30. Sterba R., « The fate of the ego in the analytic therapy », *IJPA*, 1934, 15 : 117-126. Publié à l'origine dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* en 1928.

31. L. E. Yamin Habib, « Physical presence – a sine qua non of analysis ? ».

La dissociation du verbal et du non-verbal accentue le côté information sur le côté éprouvé de la séance. Cet instrument en tant que tiers peut constituer un refuge pour les aires les plus confuses du patient et de la situation elle-même, qui risquent ainsi d'échapper à l'analyse. L'analyse par téléphone, conclut Luis E. Yamin Habib, n'a pas l'authenticité, l'impartialité et la neutralité de la psychanalyse traditionnelle.

Dans le matériel présenté par Sharon Zalusky, il relève le souci de l'analyste de « sauver l'analyse » et l'attitude de support envers le patient : c'est un *acting* de l'analyste.

Il s'agit de l'utilisation d'un instrument qui favorise le « dialogue » et promeut un accord inconscient qui tend à préserver le *statut quo*. Dans les exemples présentés, il s'agit à chaque fois de préserver la relation en laissant de côté les raisons et les enjeux inconscients de la « menace » d'interruption. Ainsi l'accord conscient d'un des patients de Sharon Zalusky de poursuivre l'analyse par téléphone, ne dit rien des enjeux inconscients. « La méthode est la même : faire alliance avec une des tendances du patient et produire un effet qui est plus directif qu'analytique »<sup>32</sup>.

Il s'agit d'un *acting* de l'analyste qui rappelle les efforts de beaucoup de psychanalystes tout au long de l'histoire du mouvement analytique pour favoriser ou accélérer le processus. Je pense surtout à la technique active que Ferenczi a explorée pendant plusieurs années, à partir de 1919, exploration que Freud a suivie très attentivement, comme en témoigne leur correspondance.

Quels sont les arguments de collègues qui travaillent et prônent l'analyse à distance, par téléphone ou Skype ? D'abord le fait que la psychanalyse doit s'adapter à la réalité sociale que pose (ou impose) l'économie globale en utilisant les possibilités technologiques, tenir compte des nécessités exceptionnelles des individus qui vivent dans des zones rurales ou dans des régions éloignées, par exemple en Chine ou en Europe de l'est, ainsi que tous ceux qui doivent beaucoup voyager pour leur travail ou les jeunes qui ont grandi dans un monde technologique. Il existe donc la possibilité de poursuivre un travail analytique en profondeur avec tous ceux qui vivent loin de villes où des psychanalystes travaillent.

Pour certains collègues l'analyse à distance est similaire à l'analyse traditionnelle en utilisant l'attention flottante et l'association libre, travaillant par conséquent avec l'inconscient et ses rejetons, le refoulement de la sexualité infantile, en analysant les rêves et le transfert. La différence se trouve dans l'espace et le temps du cadre mais les deux modalités se ressemblent par le fait qu'elles nécessitent un cadre circonscrit. Sans la présence libidinale du corps, le téléphone privilégie la sémiologie de la voix. Mais au XXI<sup>e</sup> siècle nous assistons à un changement personnel et social de la vie psychique qui transcende les spécificités culturelles et qui appelle un changement de la culture psychanalytique internationale approprié à cette nouvelle réalité.

Les exemples cliniques montrent très bien la viabilité autant de l'analyse par téléphone que par Skype, à condition de maintenir un cadre flexible mais ferme. Le transfert et le contre-transfert se déroulent de la manière habituelle, peut-être même d'une manière plus vive. L'absence de vision dans l'analyse par téléphone est compensée par d'autres canaux sensoriels ce que la recherche sur les neurones miroirs démontre. La psychanalyse est avant tout la rencontre avec une autre psyché ouverte à l'écoute dans n'importe quelle *setting*<sup>33</sup>.

Depuis 2013, Jill Savege Scharff, une analyste de Washington, a publié deux gros volumes avec une vingtaine des textes sur l'analyse à distance, un troisième est prêt à être imprimé. Dans la quatrième de couverture du premier volume, Christopher Bollas assimile les objections qu'on fait à l'analyse à distance à celles que l'on formule à la pratique analytique depuis toujours<sup>34</sup>.

---

32. *Ibid.*, p. 27.

33. Je résume une partie des arguments du panel sur l'analyse par téléphone au Congrès de l'IPA à Chicago en 2009. « Telephone Analysis », Panel, modérateur C. Hanly, rapporteur J. Savege Scharff, *IJPA*, 2010, 91, 989-992, page 991.

34. Savege Scharff, J (Editor) (2013), *Psychoanalysis Online - Mental health, Teletherapy and Training*, London, Karnac.

« Il est temps que les thérapeutes psychanalystes s'adaptent à la mobilité accrue de l'économie globale », écrit Jill Scharff, en ouverture de son livre. Et un peu plus loin : « Le moment viendra où le traitement analytique avec un support technologique conviendra non seulement comme un supplément au traitement en personne mais pourrait même être préférable pour des patients et des thérapeutes dans certaines circonstances »<sup>35</sup>.

Jill Savege Scharff donne l'impression d'être une voix militante, tant pour la nouveauté technologique que pour les nécessités de la santé mentale, dont le nom, « *telemental health* », santé télé-mentale, est largement utilisé par ailleurs. Se situant clairement à l'écoute des exigences et des demandes de la vie moderne, on ne voit donc pas où est le problème. Ceux qui la refusent n'ont, pour la plupart, pas d'expérience de l'analyse à distance. Ceux qui s'étaient montrés réticents et qui ont dû l'essayer en raison de situations cliniques particulières (un déménagement d'un patient la plupart du temps), ne trouvent pas de difficultés majeures à la pratiquer. Il faut souligner le fait que les interruptions de communication pendant une séance par Skype sont assez fréquentes. Assurément, il faut également se poser la question de la confidentialité, notamment en ce qui concerne la sécurité de ces moyens de communication. Le même argument, celui des conditions de la vie moderne et de la globalisation de l'économie, vaut pour la formation : pourquoi s'en priver ?

Le chapitre écrit par J. Savege Scharff elle-même, publié l'année précédente dans l'*IJPA*, fait le point sur la bibliographie et sur la situation<sup>36</sup>. Pour cette auteure, le débat n'est pas celui de la psychanalyse *versus* la psychothérapie comme dans le texte d'Argentieri et Mehler de 2003 pour lesquelles toute pratique qui ne s'en tient pas aux modalités dites traditionnelles de la psychanalyse ne peut être considérée que comme une thérapie de soutien. Elle trouve ça « *unfair* » [déloyal, injuste] pour la pratique de la psychothérapie.

Après avoir revu la bibliographie, elle veut montrer qu'il n'y a pas de violations du cadre : les résistances et la communication inconsciente entre les objets internes se déroulent de la manière habituelle<sup>37</sup>.

Souvent, analyste et patient utilisent un casque [*headset*], donnant l'impression que la voix rentrerait directement dans la tête. Les problèmes techniques peuvent être interprétés comme une faille de l'empathie. Exemple : un patient qui continue à parler alors que l'analyste ne l'entend pas à cause de ses auriculaires et l'interprète en termes de résistances. Finalement, lorsque l'analyste s'en rend compte, elle dit à son patient qu'elle a dû lui donner l'impression de quelqu'un de fou. Or, c'est justement la crainte du patient : rendre sa mère et son analyste folles<sup>38</sup>. La mère du patient voulait une fille. Lui tombait fréquemment malade. La mère l'envoie chez une tante où le *baby-sitter* homme, abuse de lui. Le patient vient voir son analyste « en présence » une semaine trois fois par an, il y a un sentiment de réassurance mais aussi de menace, en particulier lorsqu'il est question de l'abus dans son enfance.

Dès 1893, Freud parlait du corps qui « rejoint la conversation »<sup>39</sup>. Ainsi au cours d'une séance, l'analyste se mit à tousser à la suite de son patient. S. Zalusky évoque l'angoisse par identification avec son patient. Elle imagine par la suite comme un haut le cœur avec un pénis [« *gagging on a penis* »]. Elle finit par expliquer au patient que, peut-être, il essaie d'évacuer avec sa toux une image traumatique, ce qui lui permet d'associer avec les fellations que son *baby-sitter* l'obligeait à lui pratiquer.

---

35. *Ibid.*, pages XVII et XXI respectivement. Parmi les auteurs de ce premier volume, on retrouve des textes écrits par beaucoup de collègues regroupés dans l'*International Psychotherapy Institute* et *International Institute for Psychoanalytic Training* et promoteurs du CAPA (David Scharff, Caroline Sehon, Janine Wanlass de St Lake City, Yolanda Varela de Panama) mais aussi des analystes argentins, Ricardo Carlino et l'ancien président d'une des associations psychanalytiques en Argentine, Asbed Aryan, aussi bien que Jaime Lutenberg. Carlino et Lutenberg ont chacun de leur côté écrit un livre sur l'analyse à distance. Sharon Zalusky-Blum bien sûr ainsi qu'Irmgard Dettbarn qui a continué les analyses didactiques commencées lors de son séjour à Beijing entre 2007 et 2010, en revenant deux fois par an en Chine et en continuant entre-temps par Skype.

David Scharff et notre collègue norvégien Sverre Varvin ont publié par ailleurs un gros volume appelé *Psychoanalysis in China*. (Karnac, 2014).

36. « Clinical issues in analysis over the telephon and the internet ».

37. Déjà en 1951, un analyste américain avait publié un texte sur l'analyse par téléphone. En 1998 le texte de S. Zalusky. En l'année 2000 et en 2003, J.K. Aronson a publié deux gros recueils des textes sur la psychothérapie et la psychanalyse par téléphone, considérées comme un espace transitionnel.

38. P. 64.

39. 1893, p. 296.

Analystes et patients cherchent la manière de sécuriser le cadre, un cadre qui produit d'autres formes de résistances : oublier d'appeler, parler très doucement, accepter d'autres appels ou du « chatting » comme dans les réseaux sociaux.

Au téléphone, le verbal devient un canal presque exclusif constituant ainsi un processus « hyperanalytique » : tout faire passer par l'expression verbale.

« Alors qu'une aire d'exploration reste cachée, une autre apparaît au premier plan », écrit Jill Scharff. Lorsqu'une route de communication est bloquée, d'autres compensent en vertu de canaux de communication croisés. Et puis, puisqu'il s'agit de communication inconsciente, elle peut avoir lieu par des routes non seulement visuelles, mais aussi sensorielles et auditives<sup>40</sup>.

Ricardo Carlino a été le premier psychanalyste à publier un livre sur la psychanalyse à distance, en 2010, construit comme une théorie de la technique de l'analyse par téléphone et par Skype<sup>41</sup>. Selon lui, le processus est encore en observation et en « expérimentation » ce qui nécessite une formation spécifique « que l'analyse classique » ne peut pas apporter.

Pour les digital-immigrés que nous sommes c'est une sorte de manière de « s'adapter ou mourir ». En revanche ceux grandis à l'aune des nouvelles technologies, les digital-natifs, n'ont aucun problème avec les thérapies par Skype. Il y aurait même un changement radical qui concerne l'esprit et de la perception du corps.

« S'adapter ou mourir » : les instituts de formation reçoivent nettement moins de demandes de formation, les candidats ont beaucoup de difficultés à trouver des patients et à les garder. Ce qu'il propose c'est une « méthode de survie clinique ».

La psyché fonctionne avec des paradigmes qu'il appelle « logique de base ». Les transformations socio-culturelles des dernières deux ou trois décennies ont modifié les formes de l'échange, de la communication, les modes traditionnels de rencontre et de comportement. Nous sommes entrés dans une nouvelle ère à tous les niveaux. Il faut « pouvoir concevoir la psychanalyse menée d'une manière très différente à celle qui a eu cours pendant plus d'un siècle... »

L'image classique de la psychanalyse (divan, fauteuil, bureau, diplôme) fonctionne comme un emblème, une préconception. L'évaluation, il faut la chercher dans les qualités du contenu du dialogue. « Le processus analytique a lieu seulement dans l'esprit (*mente*) de l'analysant ».

Or, le processus analytique en lui-même ne change pas : « l'idée de présence est séparée de la nécessité de se trouver en face de l'autre personne. La présence acquiert une conception abstraite et symbolique. La présence, lorsqu'on la sépare de la nécessité d'une rencontre directement physique, est rattachée à l'idée de contact et de rencontre entre analyste et patient ».

La voix se trouve de deux côtés de la ligne en même temps : c'est l'ubiquité de la voix, à la différence des cordes vocales (le corps) de la personne qui parle. D'ailleurs même si l'on ne perçoit pas visuellement le corps de l'autre, on peut distinguer et dé-codifier le corps libidinal qui émerge. Faire attention donc à l'intonation et à la syntaxe<sup>42</sup>.

Quant à la présence : elle n'est pas de corps à corps mais de personne à personne dans le cadre accordé. Il faut redéfinir la présence : « c'est une présence communicationnelle », les deux personnes peuvent sentir qu'ils sont « là ». Il ne s'agit pas d'un lieu physique mais du point de contact communicationnel.

---

40. P. 71.

41. Carlino R. (2011), *Distance Psychoanalysis – The theory and Practice of using Communication Technology in the Clinic*, London, Karnac [Original en espagnol : *Psicoanálisis a distancia*, Buenos Aires, Lumen, 2010].

42. En quelque sorte, il fait de la voix le corps de la séance.

Le cadre analytique de l'analyse à distance est très différent du cadre classique. Il faut donc le construire sur de nouvelles bases conceptuelles, autant théoriques que techniques, nécessaires pour mener à bien un processus analytique à distance. Il faut une théorie et une technique « spécifiques » de nature psychanalytique. En d'autres termes, il faut fonder cette pratique et la tenir pour plus ou moins expérimentale.

Beaucoup d'auteurs ont une position bien plus nuancée, parfois d'une grande finesse clinique. D'autres interrogent avec pertinence le cadre de travail<sup>43</sup>.

Le texte d'un analyste d'origine chinoise, qui pratique beaucoup sur Skype, formé à Londres, Lin Tao, mériterait qu'on s'y attarde<sup>44</sup>. Sur un ton calme et posé, il s'interroge sur les problèmes et les limitations de cette pratique ainsi que sur ses possibilités. Sa principale crainte est de se laisser aller à des fantasmes de toute-puissance de tout pouvoir voir et entendre.

Parmi les difficultés, le maniement du silence. Comme cette patiente qui le « piège » : « j'adore vous entendre dire quelque chose », lorsqu'elle lui demande « est-ce que vous êtes là ? »

Ou encore cette femme en thérapie qui tenait à lancer et à terminer la séance. Lorsque l'analyste aborde la question, elle lui apprend qu'elle a « capturé » l'image de son analyste sur l'écran et qu'elle peut donc le faire magiquement « apparaître » et « disparaître ».

Il s'agit du pouvoir du patient de manipuler le *setting*. À l'image de ce patient qui, lorsque son analyste met fin à la séance, enlève les auriculaires et reste allongé sur le divan, ne se levant pas comme à son habitude, empêchant ainsi l'analyste de lui dire quoi que ce soit.

« Manipulation et contrôle » ce sont des termes qu'on n'entendrait pas dans l'argumentation d'un analyste « relationnel » ou de celui qui compte sur une certaine forme d'alliance thérapeutique. Le patient peut parfaitement fantasmer qu'il est capable de détruire l'espace de l'analyste, comme cet adolescent en thérapie qui joue avec la caméra pendant la séance, comme s'il pouvait faire tomber l'analyste, le mettre par terre.

Gillian Russell est une analyste qui a été obligée de déménager de Londres dans un coin perdu des États-Unis en 2008. La possibilité d'assurer le suivi par des moyens technologiques, soulève d'abord chez elle un certain enthousiasme suivi d'un sentiment de déception. Un certain nombre de détails de sa pratique (amener une tasse de thé dans son bureau, une certaine distraction, un sentiment de moindre compromis, un oubli plus facile du matériel des séances), lui font s'interroger plus avant. Elle entreprend alors ce qu'elle appelle une enquête ethnologique auprès de nombreux thérapeutes et de nombreux patients engagés dans des traitements par Skype<sup>45</sup>.

Est-ce que l'expérience incarnée [*embodied*] et partagée est de même nature que celle avec une médiation technologique ? Certains analystes et thérapeutes veulent croire à ce que Tod Essig appelle une équivalence fonctionnelle, c'est-à-dire à des effets tout à fait comparables entre l'analyse en présence et l'analyse à distance<sup>46</sup>. Tod Essig a, lui aussi, été un enthousiaste promoteur de l'analyse par Skype dans un premier temps, suivi d'une déception qui lui a fait prendre sa plume. Or, pour lui, tout comme pour Gillian Russell, l'analyse à distance n'est pas à condamner. Il faut, oui, tenir compte du fait qu'il n'y a pas de véritable équivalence. Gillian Russell souhaite attirer l'attention sur le fait qu'ils sont en train de faire quelque chose de différent, qu'il ne faut pas cacher ces différences mais plutôt en parler : « *a plea for awareness* », un plaidoyer pour une prise de conscience.

---

43. Par exemple, Carr N., 2010, « The Shallows- What the internet is doing to our brains » qui relève très bien que par Skype il n'y a plus de « risque » d'agression physique ou d'attaques sexuelles, p. 24. Debra Neumann, « The frame for psychoanalysis in cyberspace », 171.

44. Lin Tao, « Teleanalysis : problems, limitations and opportunities », 105-120, in Jill Savege Scharff (editor), *Psychoanalysis online 2. Impact of technology on development, training and therapy*. Karnac, 2015.

45. Isaacs Russell G., *Screen relations*, op. cit. Voir aussi son texte « Technology in the room », *New Associations*, issue 21, Summer 2016, pp. 18-21.

46. « Le même effet perceptif pour un but particulier mais pas vraiment le même processus », Russell, 2015, op. cit., p. 64.

Gillian Russell traite de la question de la présence en s'appuyant étrangement sur les informaticiens et les recherches neuropsychologiques : le sentiment de présence dépend, selon ces recherches, de la capacité de l'individu à se localiser dans l'espace en fonction de l'action qu'il peut y mener. Ce sentiment de présence serait tout aussi vital et nécessaire au développement de l'enfant.

D'un point de vue fonctionnel, l'action, l'exécution et l'observation sont des processus fortement corrélés. La mémoire procédurale est incarnée, « *embodied* », non-verbale et émotionnelle. Les séances par Skype s'oublent peut-être plus facilement du fait qu'il n'y a pas d'action associée à la mémoire. Mémoire et expérience sont intimement associées<sup>47</sup>.

Ce qu'elle appelle des relations d'écran (titre de son livre) impliquent que le processus thérapeutique se limite à des états d'esprit [*states of mind*] plutôt qu'à des états d'être [*states of being*], suivant une distinction proposée par Michael Parsons. Partager un espace physique implique, comme le dit un patient interviewé pour son livre, la possibilité de toucher, même si on ne le fait pas (on pourrait même ajouter, justement parce qu'on ne le fait pas). Dans une formule très parlante : par Skype on ne peut ni donner un coup ni donner un baiser [*kick or kiss*].

Gillian Russell se veut une winnicottienne avertie : elle se réfère largement au texte de Winnicott de 1969 sur l'utilisation de l'objet et l'environnement facilitateur. On le sait : l'objet doit pouvoir survivre aux tentatives de destruction pour que le patient puisse éprouver les limites de sa toute-puissance. C'est une question essentielle pour le développement du *self*.

D'ailleurs, la rapidité et la disponibilité d'un analyste d'un coup de clic empêchent l'effort plein de sens que représente d'avoir à bouger dans l'espace<sup>48</sup>. Déplacement physique et mémoire seraient d'ailleurs intimement rattachés selon les prix Nobel de médecine de 2014. Plus encore : les recherches neuroscientifiques montrent que nous ne pensons pas uniquement avec nos cerveaux mais avec tout notre corps. L'interaction corporelle est essentielle à l'expérience de l'intersubjectivité.

La simulation par les moyens technologiques devient une trappe où on ne distingue plus entre la simulation et ce qui est simulé. L'ordinateur est un « *quick fix* ». Comment traduire ? Un « coup rapide » ? Trop sexuel. Plutôt une « solution rapide », une bidouille.

Pour Gillian Russell il s'agit avant tout « d'assurer un cadre analytique en termes d'un environnement sûr pour pouvoir réparer les dommages psychiques précoces » (p.13). Lors des expériences précoces l'interaction est principalement psychosomatique : tout est dans les comportements précoces. Et bien sûr, sur ce point, Winnicott est appelé à la rescousse. « Une adaptation *good-enough* aux besoins du patient est au cœur de la capacité du patient de se sentir réel ». Et de citer le texte de Winnicott de 1955 sur la métapsychologie de la régression dans le dispositif [*set-up*] analytique. Elle cite d'ailleurs les douze conditions pour un *setting* « sûr » selon Winnicott (pp.72-73).

Les analystes qui n'avaient pas tenu compte du problème d'un environnement sûr, cherchaient avant tout à établir le contact comme but premier, que le patient fut à son salon, dans sa voiture ou sur son lit. Il n'est pas rare que certains analystes travaillent depuis une chambre d'hôtel.

Selon Russell, les analystes particulièrement attentifs aux « détails » de l'espace physique pour leurs patients, en particulier lors des déménagements, sont moins enclins considérer cette question lorsque l'analyse se déroule par Skype. Pour l'un d'entre eux le patient devient un patient « portatif » (p.15). Portable, libéré des contraintes de l'espace et du temps, libéré du corps dans le cyberspace. Essig écrit en 2012, qu'il ne s'agit plus d'une

---

47. P. 83. Un fait cocasse. Une équipe cognitive du MIT (dirigé par Marvin Minsky) qui travaille sur la question de la télé-présence utilise la contraction « présence » pour en parler ! Bien sûr, il travaille sur le sentiment que la « présence » n'est pas médiatisée. Il existe même une « International Society for Presence Research », p. 139.

48. *Ibid.*, page 34.

expérience partagée. Il s'agit plutôt d'information plus que de relation, information qui transite mieux par les fils de l'électronique. Mais de quelle information s'agit-il ?

La pratique des cures par écran interposé ou par téléphone devient un révélateur de différentes conceptions qu'on se fait de la psychanalyse. Ainsi les inter-subjectivistes américains à la manière de Sharon Zalusky n'y voient pas d'inconvénients majeurs dans la mesure où les deux parties, analyste et patient, visent à garder le contact et que la démarche elle-même devient une aide pour pouvoir mieux vivre et réussir sa vie personnelle et professionnelle. Les forces inconscientes interviennent surtout comme des répétitions du passé qu'il s'agit d'élaborer.

Pour d'autres analystes, en particulier ceux qui se réfèrent à une forme un peu abâtardie de kleinisme, la relation par écran ne permet pas d'établir ce contact psychosomatique si particulier et intime propre aux relations précoces et réparer ainsi un dommage psychique précoce que l'environnement premier du patient n'a pas assuré. De sorte que l'analyste doit commencer par garantir les conditions optimales de l'environnement : la discrétion, la présence, la disponibilité, la capacité de connexion avec les parties les plus régressives du patient.

Exprimé sous une autre forme, cela pose la question de l'information *versus* environnement.

John Churcher, un psychanalyste de Manchester membre de la *British Society*, a fortement attiré l'attention sur les risques que l'utilisation de la technologie représente pour la confidentialité, contrairement à ce que disent la plupart des promoteurs de l'analyse par Skype qui le présentent comme un système sûr<sup>49</sup>. « Je me rappelle mon père, qui était un ingénieur des téléphones, me mettant en garde il y a cinquante ans de ne jamais rien dire par téléphone que je ne serais pas prêt à écrire sur une carte postale », écrit John Churcher.

Dans l'Argentine des années 60 et 70, c'était une évidence pour tous qu'il fallait faire attention à ce qu'on disait au téléphone.

Les révélations d'Edward Snowden en 2013 ont quelque chose de tout à fait logique du point de vue de services de sécurité et d'assez invraisemblable du point de vue d'un citoyen lambda. Les systèmes automatiques de reconnaissance de mots ou de phrases permettent d'intercepter toutes les télécommunications. À moins d'avoir une formation technologique particulière, l'immense majorité d'entre nous est incapable de se faire une idée de ce qui se met en jeu. C'est une surveillance massive et généralisée. Difficile d'échapper au sentiment que nous évoluons entre paranoïa et réalisme, que nous savons rarement de quel côté nous sommes.

Vis-à-vis de la technologie et ce qu'elle met en jeu, nous indique John Churcher, il y a un haut degré de déni de la réalité. On nous fait croire que nous fonctionnons avec le même degré de confidentialité et de « privacité » que dans nos bureaux. Nous fonctionnons donc avec un certain degré de « dissociation » de « Spaltung »

D'où la question : quel dispositif ou quel cadre proposons-nous à nos patients avec le téléphone ou internet ? Quelle serait la sécurité « suffisamment bonne » ? À titre d'exemple il existe depuis vingt ans une forme de cryptage utilisé surtout lors des transactions financières qui s'appelle PGP (*Pretty good privacy*).

Toute chaîne est aussi forte que son lien le plus faible (La « force » d'une chaîne ne peut excéder celle de son maillon le plus faible) : c'est le cas pour les ordinateurs utilisés pour des séances par Skype. Même si le cryptage était assuré, il suffirait que l'ordinateur soit « infecté » par ce qu'on appelle un « Trojan »<sup>50</sup>.

---

49. Churcher J., Letter to the Editor. « *On : Security or insecurity of Skype and other telephone conversations* ». Aussi Churcher J., « The elephant outside the room », *op. cit.* et Churcher J., « Privacy, Telecommunications and the Psychoanalytic Setting ».

50. Geneviève Lombard, une collègue du Quatrième Groupe à Bordeaux, tient un blog depuis 2011 où elle a suivi assez en détail les questions de l'utilisation de Skype, notamment à l'IPA, n'ayant recours donc qu'aux pages ouvertes ou à l'information qui est livrée plus ou moins officiellement. Elle attire l'attention tout particulièrement sur le fait que tous les systèmes de communication peuvent être interceptés ou plutôt sont interceptés. Depuis le projet Prism, révélé en 2013, jusqu'aux accords que tous les grandes « portails » sur internet (Google, Yahoo, Facebook, You tube, Skype) ont passé avec la NSA, l'Agence Nationale de Sécurité des États-Unis pour permettre l'interception de l'information qui circule par leurs systèmes. Dans son blog du 3 décembre 2011, elle écrit : « Plus je rassemble l'information disponible sur les pratiques dites psychanalytiques fondées sur Skype, plus je suis inquiète de ce qui arrive avec la bénédiction des institutions. Tout semble se passer comme si la pratique de la psychanalyse par Skype était un fait accompli. Une des manières de faire consiste à l'ajouter aux autres modifications du cadre qui ont eu lieu au cours de l'histoire, comme si elle était de même nature ».

Dans un débat en ligne organisé tout récemment par l'IPA, Laurence Apfelbaum écrivait qu'une grande fissure est apparue dans l'océan entre deux conceptions de l'analyse, celle de « *one versus two persons analysis* », qui est « fondamentalement un débat du transfert versus la communication ».

Ainsi elle met en cause l'idée de changement et la nécessité supposée d'adaptation de la psychanalyse aux modalités changeantes de la communication. On peut espérer situer les choses dans une perspective historique pour distinguer les tensions qui proviennent de la psychanalyse elle-même de celles de l'extérieur qui poussent à une certaine conformité<sup>51</sup>. Le titre du débat est « *nouvelles modalités de la communication* » [mes italiques].

La quantité d'informations disponibles ne servirait-elle pas plutôt à cacher des aspects essentiels des enjeux inconscients ? On confond ce flot d'information avec l'association libre, on confond l'écoute avec l'idée que nous saurons tout de nos patients ou que nous connaissons mieux que quiconque le patient sur le divan, presque comme le personnage d'un roman. Plus encore : que nous sommes capables de changer le cours de l'histoire. Cela conduit à croire que ce que le patient nous dit est ce qui se passe vraiment dans la vraie vie, que c'est de l'information. Comme les patients qui doivent réajuster ce qu'ils imaginent de nous et nous d'eux. « Je ne pense pas que les nouvelles technologies ont modifiés cette situation de base » écrit Laurence Apfelbaum.

En 1926, dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, Freud fait du mécanisme de l'isolation une façon d'éviter le contact : à l'origine c'est le contact corporel qui est le but premier de l'investissement d'objet, aussi bien agressif que tendre. Eros veut toucher, « il aspire à l'union, à la suppression des frontières spatiales entre moi et objet aimé ». Autant du côté de la destruction : avant l'invention des armes à distance, la destruction « ne pouvait s'effectuer que dans la proximité » et elle « présuppose nécessairement le toucher corporel, porter la main sur autrui »<sup>52</sup>. Freud avait longuement parlé du tabou du toucher dans le deuxième essai de *Totem et Tabou*.

On pourrait aussi prendre appui sur la phrase si souvent citée qui conclut le texte sur « La dynamique du transfert » : « Il est indéniable que soumettre à contrainte les phénomènes de transfert comporte pour le psychanalyste les plus grandes difficultés, mais on ne saurait oublier que ce sont justement ces phénomènes qui nous procurent l'ineestimable service de rendre actuelles et manifestes chez les malades les motions d'amour cachées et oubliées, car finalement nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie* »<sup>53</sup>.

Ce n'est probablement pas par hasard que « La dynamique du transfert » a été publié presque en même temps que *Totem et Tabou* qui rend si patent l'omniprésence parfois à peine voilée de la pensée animiste et de son agir (« Au commencement était l'acte »<sup>54</sup>). La patiente que Gillian Russell cite le dit directement : par Skype on ne peut donner ni un coup ni un baiser [*kick or kiss*].

Cette dimension de l'agir transférentiel représente, à mon sens, un des principaux obstacles à l'analyse dite à distance. Si la parole et les mots sont privilégiés lors de la cure c'est en fonction d'un corps qui est mis en position de rendre plus difficile la motilité, tout comme le sommeil bloque la voie vers la décharge motrice. Mais cette voie reste tout à fait présente et accessible comme le montrent si bien les moments, plutôt rares il est vrai, où certains enjeux transférentiels font que le patient s'assoit sur le divan ou qu'il quitte le cabinet. La tension transférentielle, autant amoureuse ou érotique que haineuse, garde toute sa force du fait même que

---

51. Entretien de Laurence Kahn par Françoise Neau, *Carnet Psy*, n° 187, mars 2015 : « On a remplacé la pulsion par l'affect ; on a fait de l'affect l'argument de l'empathie ; on a fait de l'empathie l'argument de l'adaptation ; et au moment où on ne va pas plus avoir que des patients narcissiques qui ont besoin de cadres adaptés, on va introduire l'analyse par Skype pour les avoir en face à face, devant un écran. La logique est implacable », p. 27.

52. *Inhibition...*, *op.cit.*, p. 239.

53. *OCP XI*, p. 116.

54. *OCP XI*, p. 382.

le mouvement est empêché. On pourrait se demander pourquoi il est après tout très rare (d'après l'idée que je peux m'en faire) qu'un patient (ou un analyste) fassent un geste amoureux ou haineux direct.

Une dernière chose et peut-être une des plus importantes : refuser « l'analyse à distance » nous oblige à rendre raison de notre pratique « classique ».

## *L'analyse à distance*

*Gilberte Gensel*

Je remercie le Conseil, qui m'a demandé de témoigner et donné ainsi l'occasion de penser à l'expérience singulière de « rester en contact », comme on dit, après trois ans de cure en présence – *in the room*, selon l'expression en usage à l'IPA – de tenter de poursuivre le travail avec un patient par la médiation de Skype, ce logiciel qui permet de recevoir et d'émettre la voix et l'image par internet, donc de se parler et de se voir, dans un temps légèrement différé.

J'avais pensé au départ avoir une réflexion de surplomb et comparer, en me basant sur des aspects techniques et théoriques, la partie de cette cure qui s'est déroulée dans mon espace de travail, avec ce qui est devenu une cure à distance, pour ainsi dire expérimentale, avec des paramètres modifiés et sans modèle antérieur de référence. Mais en cours de route, cet exposé est devenu une présentation clinique. Comme il ne m'est pas possible de publier *in extenso* le compte-rendu de cette expérience, en raison de l'impératif du respect de la confidentialité, je ferai ici part de quelques commentaires et n'en décrirai, à grands traits, que quelques mouvements.

Penser à ce travail en vue d'un exposé s'est avéré étrange, un exercice qui m'a fait passer de la sphère intime et privée d'un travail analytique singulier, sans aucune visée didactique, à celle des considérations institutionnelles sur la validité – ou pas – d'une pratique à distance généralisée.

L'analyse à distance...

De cette expression, c'est « distance » qui retient d'abord mon attention, et c'est de « distance » que je vais parler, et tout d'abord de distance dans le temps, car je n'écoute plus ce patient depuis quatre ou cinq ans.

Distance aussi parce qu'il s'agit de quelqu'un qui vient de loin, une distance non seulement géographique mais aussi culturelle et linguistique – le patient ne parlait pas dans sa langue maternelle.

Lorsque ce quadragénaire me contacte au mois de juin, il est en train d'étudier le français et le parle déjà bien. Il souhaite entreprendre une cure analytique, viendra s'installer à Paris au retour des vacances d'été, nous prenons date pour les premiers jours de septembre.

Il s'agit d'un homme réservé, peut-être timide, et dès la première rencontre, quelque chose dans sa posture, dans une nuance geignarde de sa voix, me fait penser que, comme ces enfants que l'on qualifie de capricieux, il doit être capable de se renfermer, de refuser de parler, de bouder, comme on dit. Il est très cultivé et parle l'anglais depuis sa plus tendre enfance. Il s'est intéressé à la psychanalyse avec un groupe de collègues depuis une dizaine d'années ; il a déjà essayé pendant quelque temps de se faire analyser, avec des séances au cours desquelles il était assis dans un fauteuil et tournait le dos à l'analyste. Plus tard, il a été suivi plusieurs années, à raison de quatre séances par semaine, sur le divan, par une analyste qui avait fait sa formation aux États-Unis, pourtant il pense que ces tentatives n'ont pas été concluantes – mais il ne précise pas pourquoi – et il s'est intéressé à l'analyse française, qui lui paraît plus proche de Freud, qu'il a déjà lu en anglais et qu'il étudie assidûment. Il s'est inscrit à l'université pour une thèse de doctorat en lien avec la psychanalyse. Dès la rencontre préliminaire, il me dit qu'il finance son séjour à Paris et sa cure analytique avec le produit de la vente d'une maison, où ses parents et lui ont vécu jusqu'à ce qu'il parte faire ses études.

N'ayant pris aucunes notes, je ne m'appuie que sur des souvenirs partiels et lacunaires, mais je ne saurais distinguer, dans mon refoulement, la part qui revient à l'« étrangèreté » et à l'étrangeté de la langue et de la

culture de la part qui revient au passage à la cure à distance ou de ce qui revient tout simplement aux possibilités d'analyse de ce patient en particulier avec cette analyste en particulier.

Il est le seul enfant survivant du couple parental, deux frères aînés sont décédés d'une maladie génétique dont les deux parents sont porteurs. Un refoulement très étrange pèse sur l'existence même de ces deux frères, dont il me dira parfois qu'il n'est pas sûr, peut-être que ce n'était qu'un frère, pourtant il croit se souvenir vaguement du moment où le deuxième est mort, alors que lui-même n'avait pas trois ans, ou juste cet âge là. Il se souvient de son père veillant le malade des nuits entières.

Le premier frère serait mort avant sa naissance. Il n'a pas cherché à clarifier les événements ni les dates. Tout cela est oublié, ses parents n'y pensent plus, ils ne lui en parlent jamais, dit-il, mais c'est évidemment une dénégation, et il évoquera plus tard, par exemple, le cahier de calligraphie du frère aîné, qu'il feuilletait émerveillé, et dont la mère lui a toujours parlé comme d'un modèle, et il a senti qu'il ne pourrait jamais le dépasser ou même l'égaliser.

La crainte de ses parents qu'il ne soit atteint, lui aussi, d'insuffisance respiratoire, a hanté son enfance. Au moindre renflement, au moindre chat dans la gorge, son père, qui était pédiatre, lui prenait le pouls et la température. Sa mère lui avait interdit d'aller à la montagne, à cause du risque de prendre froid. Ce qui le privait des excursions en compagnie de ses amis. Difficile, dans ces conditions, de prendre ses distances...

Il a divorcé de sa première femme, dont il a un fils, âgé de 7 ans, et qu'il n'a pas vu depuis ses 3 ans (c'est l'âge présumé qu'il avait à la mort de son deuxième frère). Il était autrefois très proche de son fils, mais il ne lui manque pas. Distance, éloignement...

Le divorce s'est très mal passé, son ex-femme lui a beaucoup pris. Il devient de mauvaise humeur dès qu'il aborde ce sujet, et j'ai encore à l'oreille le ton glacial de sa voix lorsque j'ai suggéré – il venait de dire que son ex-femme réclamait qu'il rende visite à leur enfant – qu'un fils a peut-être besoin de son père : « Si vous le dites... »

De même lorsque j'ai émis l'hypothèse que son père et sa mère avaient peut-être été très tristes de la mort de leurs deux premiers fils, que son père, médecin des enfants, était peut-être d'autant plus atteint qu'il n'avait pas réussi à les sauver :

– « Si vous le dites ».

J'étais étonnée et troublée de l'absence criante de toute mention de perte, de deuil, de douleur. Cela dénotait une lourdeur énorme, quelque chose qui m'évoque une chape de plomb.

Ce patient préparait les billets qu'il allait me donner à la fin de la séance et les gardait à la main. Peut-être à cause du ton glacial de sa voix, par moments, il me revient le souvenir des billets chauds qu'il me remettait, peut-être comme le thermomètre de son père. Il parsemait ses dires de nombreux silences, parfois longs. Il se plaignait beaucoup du temps passé dans les transports, le climat parisien, la vie est chère, les livres sont chers (la librairie « Gilbert » jeune... Gilberte n'est pas loin, très chère aussi...) Il n'évoquait guère sa vie familiale au quotidien, se laisser aller à la libre association d'idées semblait particulièrement difficile pour lui. De mon côté, comme pour compenser, je fantasmais beaucoup, j'imaginai une mère mélancolique, par exemple, parce qu'il avait dit qu'elle ne mettait rien à la poubelle, que sa chambre était un capharnaüm de vieilleries et de marchandises achetées en nombre et à bas prix, des piles de boîtes de Kleenex et des caisses de produits périmés. Je me représentais un père angoissé avec la peur de manquer, ce père dont il m'a dit qu'il réprouvait les dépenses inutiles, par exemple la mode, ou les distractions telles que le cinéma, et vice-versa, un père mélancolique et une mère angoissée, et un petit garçon, la prunelle de leurs yeux, dans un silence de mort, masqué par des chamailleries bruyantes, pour maintenir tout cela à distance.

Voici quelques moments où j'ai eu l'impression que quelque chose se dénouait, que l'étau se desserrait un peu...

Il avait neigé un matin à Paris, il était très en retard. Les retards n'étaient pas rares, ils étaient dus la plupart du temps au fait qu'il déjeunait dans mon quartier avant de venir, et qu'il se laissait aller à manger trop, disait-il, surtout des frites, il ne résistait pas aux frites. Il arrive finalement à sa séance un pansement autour d'un doigt, et coiffé d'un bonnet. Comme souvent, il parle peu, surtout du froid qu'il fait ici, du risque de prendre froid et de tomber malade, de la sempiternelle crainte de ses parents qu'il attrape le moindre rhume. La séance se termine et en partant, il oublie le bonnet sur le divan. À la séance du lendemain, il récupère le bonnet. Il ne raconte qu'alors, que la veille il était sorti de chez lui, oubliant son bonnet dans l'entrée, qu'il neigeait dru et que, arrivé à l'arrêt de bus, il avait décidé de repasser chez lui, prendre le bonnet. Il était entré précipitamment et s'était coincé le doigt dans la porte de son appartement. Il s'était mis en retard. Il avait dû passer à la pharmacie se faire panser le doigt, il allait perdre l'ongle. Lorsqu'il prononçait le son « g » ou le son « k », il avait toujours un doute : « gâteau » ou « cadeau » ? J'entends qu'il doute, qu'il bute sur « oncle » lorsqu'il dit « ongle » et je dis : – « perdre l'ongle, perdre l'oncle » ? Il rit poliment, comme si c'était une blague idiote, puis au bout d'un certain temps, il se met à parler des oncles, il me dit que dans sa langue, pour l'oncle frère de la mère ou l'oncle frère du père, on n'utilise pas le même mot. Il se tait longuement, puis remarque qu'il ne sera jamais l'oncle paternel de personne, puisque ses frères sont morts, et que ses enfants n'auront aucun oncle paternel pour la même raison. Il n'y avait jamais pensé. La perte de l'ongle qui permet de penser à la perte de l'oncle, un peu plus éloignée, plus « pensable », donc, que celle du fils, celle du frère ou des frères.

Au cours d'une séance, il est en train d'évoquer la destruction des digues d'un grand fleuve, bien connu dans son pays, un fleuve, dit-il, toujours dangereux à cause de ses crues terribles, un fleuve qui a « tué beaucoup de monde », ajoute-t-il.

Je lui fais remarquer qu'une partie de son nom évoque celui de ce fleuve. Il rit un peu, poliment, en acquiesçant. Après un silence d'une qualité un peu inhabituelle, plus une mise en suspens qu'un refus de parler, il évoque des allusions hostiles entre ses parents, et même avec la famille, parce que ce n'était pas clair si c'était à cause du patrimoine génétique du père ou de la mère que les frères avaient déclaré la maladie dont ils sont morts et que, par sous entendus, on s'accusait mutuellement. C'était peut-être la seule façon d'aborder une question terrible et intraitable : **qui** avait tué ?

Je sais que j'ai pensé à différents moments qu'il y avait une peur – une terreur – très lointaine et inconsciente, atténuée dans la nuit des temps, des parents porteurs de mort autant que de vie, ou d'un père tueur, ce père médecin qui aurait dû sauver les frères malades, derrière les figures des parents aimants, pleins de sollicitude, le harcelant presque de leurs soins anxieux.

Et en écrivant cela, il me revient qu'il avait évoqué comment, dans son enfance, il devait être très sage, silencieux, pour ne pas déranger son père, et l'expression frappante qu'il avait employée pour en parler : il ne fallait pas qu'il soit « trop vivant ». Un sanglot unique lui échappa à ce propos, et je m'étais dit que peut-être, puisqu'il laissait voir qu'il était touché, que c'était là que le processus analytique avait eu une chance de commencer.

Pour payer son séjour en France et son analyse, il se sert du produit de la vente de la maison où ses parents et lui avaient vécu à une époque, dans la capitale, car la famille est d'une province où ils résident actuellement. Ses parents lui ont fait don de cet argent. Il peut avoir tout l'argent de ses parents, il n'a pas de concurrence, il est le seul héritier. Mais l'argent se raréfie, d'autant plus que sa femme est enceinte, que les dépenses augmentent et continueront d'augmenter, et la troisième année de son séjour à Paris, en tant que « médecin étranger », il est engagé comme FFI (faisant fonction d'interne) dans un service de psychiatrie de la région parisienne.

Un garçon est né, il a reçu un prénom à consonance nordique, car le couple avait développé une amitié avec un couple dont la femme était suédoise, et leur fillette était la meilleure amie de la fille du patient. Malgré cette période heureuse, et la joie de la naissance de ce fils, de nouvelles doléances apparaissent, les conditions

de travail deviennent de plus en plus difficiles à l'hôpital, il ne se sent pas apprécié à sa juste valeur par les collègues – beaucoup sont également étrangers – le salaire qu'il reçoit est plus qu'insuffisant, des plaintes innombrables et qui obtiennent le résultat escompté : je me sens coupable de l'obliger à vivre ici – à cause de l'analyse – de lui infliger une vie dans des conditions aussi pénibles. Je m'interroge sur cette culpabilité, les idées de peine et de pénibilité appartiennent, je pense, au-delà de la réalité objective des difficultés de vivre dans un pays étranger, à l'ambiance du foyer parental, la lourdeur, les lamentations.

Arrivent des nouvelles inquiétantes sur la santé des parents vieillissants, l'appareil digestif du père, les jambes et la locomotion de la mère. Au retour des vacances d'été, passées au pays, auprès des siens, il m'annonce son retour prochain au bercail, et me demande si je serais d'accord pour poursuivre notre travail par Skype. En effet, il sait qu'il a encore beaucoup à me dire, il a des difficultés à se mettre au travail pour sa thèse, pourtant le sujet le passionne, il est sujet à la procrastination ; il sait que l'analyse n'est pas terminée. Il pourrait reprendre avec quelqu'un d'autre, des amis à lui font des analyses par Skype, mais il ne voudrait pas avoir à recommencer, et son retour est impératif, il ne peut pas s'y soustraire.

Je lui dis que j'y réfléchirai.

Je ne réfléchis pas tant à la poursuite par Skype qu'au contexte psychique dans lequel elle a été formulée. Je sais que dans sa culture, le fils aîné s'occupe, impérativement, en effet, de la mère vieillissante. A fortiori un fils unique. Je pensais – je le pense toujours – que la question des frères morts était un des éléments les plus importants dans l'organisation psychique de ce patient. Les morts sont ambivalents, ils protègent et persécutent, ils peuvent aussi se venger...

Par ailleurs, une séparation intervenant après la naissance d'un fils, voilà une répétition (celle de son divorce) qui donne aussi une idée de la prise transférentielle.

De sa vie sexuelle il avait parlé assez librement, de sa timidité avec les filles, sa première femme avait pris l'initiative, elle l'avait séduit, il n'osait jamais prendre les devants. Pourtant, il a pris les devants pour établir le Skype entre nous. Passif dans la séduction des femmes exogames, mais actif avec moi, lorsqu'il décide de m'imposer la modalité « à distance ». Comme si ce n'était qu'ainsi, à la perspective de la mise à distance, que l'activité pouvait s'exprimer.

Et aussi il y avait eu cette chanteuse dont il avait été amoureux, il avait entendu sa mère le raconter à ses amies, il en avait été très blessé, s'était senti trahi par elle et ne lui avait pas adressé la parole, l'avait boudée pendant des mois. Il m'infligeait aussi de longues périodes silencieuses, où le transfert maternel était à l'œuvre.

Il avait évoqué des recherches qu'il avait faites dans les livres de médecine de son père, tremblant qu'on entende le bruit de ses pas, depuis l'étage du dessous, où dormaient ses parents. Car il était tourmenté par l'incompréhension de ce que pouvait être le sexe féminin, à quoi cela pouvait-il ressembler, puisqu'il était autre, qu'il n'était pas comme le sien. Il était aussi probablement tourmenté par les bruits nocturnes que l'on pouvait entendre d'un étage à l'autre, celui des parents.

Mais je pensais que les nuits passées par le père à veiller le frère malade, la préoccupation omniprésente pour sa santé à lui, cette intimité avec la maladie et le culte aux enfants morts avaient, pour ainsi dire érotisé la mort. Peut-être fallait-il être à l'article de la mort, ou « moins vivant », « pas trop vivant », pour être aimé ? Une accroche homosexuelle prend sa source dans cette intimité père, fils mort, comme si la distance de la mort permettait seule la proximité de l'amour.

Je n'ai pas pris au sérieux la demande de continuer par Skype dans un premier temps, mais je ne l'avais pas oubliée. Pas pris au sérieux, car j'étais mécontente qu'il interrompe sa cure, et je n'avais pas de doute quant à la résistance à l'analyse que signifiait cette mise à distance.

En recherchant une citation de Freud – que je n'ai pas retrouvée – que j'avais vaguement retenue comme « même la mort du père est une résistance à l'analyse », ou « même aller à l'enterrement du père est une résistance à l'analyse », dans l'idée que tout ce qui s'oppose ou fait obstacle à l'avancée du travail de l'analyse,

je suis tombée sur cette autre, bien connue, de « Au-delà du principe de plaisir » (1919, *OCP*, p. 290) : « La résistance des analysés provient de leur moi »... « La résistance du moi conscient et préconscient se trouve au service du principe de plaisir – elle veut éviter le déplaisir que provoquerait la libération du refoulé – tandis que nos efforts tendent à obtenir que ce déplaisir soit admis, en faisant appel au principe de réalité ». Ce passage se trouve dans le développement que fait Freud pour comprendre le rapport de la compulsion de répétition avec le principe de plaisir, partant, avec la résistance – c'est-à-dire comment la résistance favorise le maintien du principe de plaisir. Et ce passage arrive immédiatement après l'étude du travail de l'appareil psychique dans le jeu des enfants – le jeu de la bobine, avec son *fort-da*, loin/près/disparaître et revenir – je n'y avais pas pensé. Mais il me semble que cela vaudrait la peine de se pencher sur ce qui, dans la mise en jeu de quelque chose comme le logiciel Skype, peut se mettre au service d'une tentative de traitement par le psychisme de la douleur de l'absence. Non sans le bénéfice secondaire de s'épargner quelque désagrément – ici, celui de vivre à Paris – mais en prenant aussi en considération le déplaisir de s'éloigner de la cure – et de l'analyste. Je parle de cette cure qui, pendant trois ans s'est déroulée de façon classique avec, je pense, l'installation d'une névrose de transfert. Pour ce patient, la mise à distance épargne probablement – avec l'absence corporelle – le danger de la mise en acte d'une violence refoulée, et j'y reviendrai.

Les résistances, cela connaît les analystes, ici, résistance de transfert, me faire plier, accepter une modalité inédite, inconnue, qui mettrait peut-être fin au travail ? Accepter ou refuser ? Je crois que je ne me suis même pas formulé la réponse, je voulais savoir ce qu'il en était de cette demande, je pensais à la distance, au trop chaud ou trop froid, aux esprits des morts, des absents.

J'y pensais aussi sur un plan strictement personnel. J'ai assimilé Skype depuis le premier moment à ceci que je vais vous raconter, en digressant un peu. J'ai vu, à sa sortie, le film *2001, l'Odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick, où l'on assiste à la scène suivante : dans ces impressionnants environnements futuristes de vaisseaux spatiaux et de stations interplanétaires, l'astronaute héros de l'histoire est mis en communication par visioconférence avec la Terre, avec sa femme et sa fille, dont c'est l'anniversaire. Les parents chantent *happy birthday* et la fillette souffle sur les bougies, une intimité familiale est présente, une ambiance détendue, comme naturelle, mais cela m'a bouleversée bien plus que de raison, si je puis dire. Je me suis demandé pourquoi, et nul doute que cette émotion excessive était due au fait que j'avais été séparée, enfant de 3 ans, justement, de mes parents, en voyage en Europe pendant six mois, et j'avais eu devant les yeux une version de ce qu'aurait pu être cette séparation si quelque chose comme Skype avait existé. À l'époque, même une conversation téléphonique avait été inenvisageable. Ceci n'explique peut-être rien, ne justifie rien, ce n'est qu'une idée incidente chargée émotionnellement, en relation avec le fait que, lorsque le patient renouela sa demande quelque temps après, je lui ai dit que je pouvais accepter, mais c'est surtout la marque de ma prise contre transférentielle, et de mon engagement dans la cure de ce patient. Je lui ai dit que ce ne serait plus de l'analyse mais quelque chose d'inconnu, une forme d'accompagnement, peut-être, que cette pratique ne bénéficiait d'aucune reconnaissance institutionnelle. Je lui ai également précisé que je ne pouvais envisager de travailler que dans un cadre aussi proche que possible des conditions de l'analyse. Pour moi, un face à face n'était pas une option. Et il faudrait qu'il vienne au moins une fois par an à Paris, ce qu'il a respecté scrupuleusement. Cela a encore duré sept ans.

À l'automne, nous avons commencé à nous connecter, il a fallu quelque temps pour que ça marche, l'image et le son, mais la mise en place s'est faite, et peu à peu nous avons trouvé une façon d'orienter les caméras, il était de profil dans une sorte de chaise longue, moi, dans mon fauteuil, avec l'ordinateur sur un guéridon. Je ne voyais pas son visage de face, il m'aurait vue assise à ma place habituelle s'il avait regardé. Nous nous saluons debout, puis nous installions, et nous remettons debout pour nous dire au revoir. Les horaires sont restés les mêmes pour moi, même lors des changements d'heure d'hiver et d'été, c'est lui qui décalait son emploi du temps, les séances manquées étaient dues, mais, changement : il réglait désormais ses séances par chèque, sauf lorsqu'il venait.

Beaucoup de choses ont également changé dans sa vie. Il a loué un bureau pour travailler, où avaient lieu aussi ses séances avec moi. Et il a fait construire une maison suffisamment grande pour sa famille, lui, sa femme et leurs deux enfants, avec, au rez-de-chaussée, un appartement pour les parents, des dépendances pour une dame qui s'occupait d'eux et au quatrième étage, une sorte de bureau ou salle spécialement aménagée pour écouter de la musique, car c'est un mélomane averti.

Les thèmes ont changé aussi. La vie familiale a fait son apparition, son agacement des commentaires que faisait sa belle-mère, qu'il trouvait inculte et vulgaire, la télévision allumée tout le temps, les cours de piano de sa fille, les bagarres entre les enfants. Mais surtout, un grand changement, le patient a commencé à voir son fils aîné, à peu près une fois par mois. Toujours avec réticence. C'était compliqué de trouver le bon moment, une rude concurrence était présente, entre le temps passé avec sa famille, disons, actuelle et ce fils revenu du passé, comme un revenant.

Il parlait maintenant beaucoup de sa procrastination, il devait préparer une communication ou rendre une traduction pour telle date, il n'arrivait pas à s'y mettre, il décrivait cela de l'extérieur, comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

Un autre thème était l'argent, car il en dépensait beaucoup en matériel hifi et en disques, il est devenu proche d'un vendeur, qui était spécialisé dans les enceintes, les platines, les amplificateurs, et surtout dans l'importation de matériel français, très cher et fait à la main. Comment ne pas entendre les allusions transférentielles dans ces mots, « enceinte », « française », et peut-être même « fait à la main ». Surtout que, désormais, il passait de longs moments, équipé du même casque qu'il utilisait lors des séances par Skype, à jouir de la musique de Berlioz et de Massenet. Mais il dépensait trop, il vidait les uns après les autres les comptes de sa mère, et il s'est mis à avoir du retard pour les paiements de ses séances.

Une fois, exceptionnellement, j'ai eu un retard (et je pense en l'écrivant que c'est une expression qui évoque la possibilité d'une grossesse) de 15 ou 20 minutes, il m'avait appelée et je n'avais pas répondu, c'est donc moi qui l'ai appelé. Il m'a dit qu'il avait pensé que j'étais peut-être morte, puis il m'a expliqué que, comme il avait du retard dans les paiements des deux derniers mois, il avait préparé un chèque pour un montant qui comportait le paiement d'avance des séances du mois en cours, un chèque, donc pour trois mois de séances, mais qu'il s'était dit que, **heureusement**, il ne me l'avait pas envoyé. Je lui dis que ma mort lui aurait fait faire des économies. Il se tait assez longuement, puis se souvient que lorsqu'il a décidé d'épouser sa première femme, elle lui avait dit qu'elle était malade, et il avait pensé que, puisqu'elle allait mourir, ce n'était pas un engagement si grave de l'épouser. Mais dès qu'il avait donné sa parole, il s'est avéré qu'elle n'était pas malade, mais enceinte de leur fils. « Vous avez cru qu'elle n'était pas **trop vivante** », lui dis-je. À partir de cette séance, il a pu terminer une traduction en cours, quelque chose s'est remis à circuler, et j'arrête là, il s'est encore passé quelques mois jusqu'à ce qu'il décide de mettre fin à notre travail. Pour cela, il est venu une dernière fois à Paris et il est resté les trois séances de cette dernière semaine, dans le silence le plus total allongé sur mon divan. Lorsque je lui ai demandé ce qu'il se passait, il m'a répondu qu'il n'avait rien à me dire.

Je conclus là, je pense que la distance était un acteur très important de cette cure, je considère qu'une demande d'analyse à distance est une résistance à l'analyse, que la distance est une forme de résistance, qui demande à être traitée, et qu'il n'est pas possible de généraliser une pratique à distance. Ici, la distance est un acteur fondamental, ou fondateur. Je constate lors de cette présentation qu'aucun rêve ne m'est revenu, peut-être en raison du dispositif qui altérerait une certaine inscription du matériel, ou son retour incident, mais peut-être aussi en raison des différences linguistiques et culturelles, pourrait-on penser à un déficit de patrimoine commun ? Je ne puis, là encore, faire la part des circonstances intrinsèques à cette cure et celle de l'éloignement en cours de route. J'étais une analyste à distance, à bonne distance, de sa famille, de son pays, de sa langue. Mais ce n'est qu'une fois loin d'ici qu'il s'est mis à parler de sa vie de famille actuelle, et même des plaintes de sa femme, car les relations sexuelles n'étaient pas assez fréquentes, à son goût. La distance est une cheville ouvrière, tant dans le processus de cette cure que dans l'organisation psychique de ce patient.

Avant de mettre fin à cet exposé, je reviens sur la violence dont le patient pouvait craindre qu'elle soit libérée dans les séances avec moi, violence dont il serait à l'abri dans les séances à distance. Car un souvenir m'est revenu après-coup. Lorsqu'il se disputait avec sa première femme, à deux reprises, il lui avait cogné la tête contre le mur, avec l'intention de la lui casser : qu'est-ce qu'elle a dans la tête ?

J'en avais dit quelque chose dans le transfert, à plusieurs occasions. Je ne doute pas qu'il voulait également savoir ce que j'ai dans la tête, et ce qu'il pouvait y avoir dans la tête de sa mère. Comme si la curiosité inquiète pour ce que pouvait être le sexe des femmes s'était, selon une modalité hystérique bien connue, déplacée jusqu'à la tête : qu'est-ce qu'elles ont donc dans la tête (façon de reformuler l'énigmatique continent noir de Freud...)?



*Réunion des analystes en formation*  
*15 octobre 2016*

## *Réunion des Analystes en formation du 15 octobre 2016*

*Maurice Borgel*

Maurice Borgel introduit la réunion en rappelant que le Comité de l'enseignement a mis en place un certain nombre de nouveautés au cours de l'année précédente 2015/2016 pour tenter de mieux répondre aux besoins des analystes en formation, en particulier tels qu'ils ont pu s'exprimer lors de la précédente réunion des analystes en formation d'octobre 2015.

Ainsi, une demande avait émergé lors de cette réunion concernant le besoin de mieux connaître les « grands auteurs » de l'APF. Le Comité de l'enseignement a choisi de répondre à cette demande dès cette année dans le cadre des séminaires du mardi « **Lecteurs de Freud** ». Le thème de l'année étant *Le fantasme*, les titulaires qui animeront ces réunions mettront en dialogue les textes freudiens qu'ils auront choisi de présenter sur ce thème avec d'autres textes d'auteurs de l'APF. La bibliographie pour chacun de ces mardis a été envoyée aux analystes en formation en juin dernier par *mail*, de façon à ce que les textes puissent être préparés en amont. Enfin, François Hartmann, membre du Comité de l'enseignement, assurera un fil rouge entre ces différentes dates, afin d'apporter une certaine continuité à ce cycle.

Plus tard dans la réunion, plusieurs analystes en formation auront l'occasion de souligner leur intérêt pour que désormais, ces cycles « **Lecteurs de Freud** » soient organisés autour d'un thème fédérateur.

La réunion d'aujourd'hui est donc à nouveau l'occasion de faire connaître au Comité d'éventuels échos sur ces modifications ou de réfléchir ensemble à des besoins auxquels il ne serait pas encore répondu dans le cadre des activités proposées par l'Institut de formation.

Par exemple, lors de cette rentrée, beaucoup de nouveaux séminaires ont été ouverts. Qu'en est-il de leur fréquentation ?

Concernant les activités proposées par l'Institut de formation, le nouveau séminaire « **L'engagement du traitement** », animé par Catherine Chabert pour deux ans, se poursuivra donc cette année. Il aura vocation à se prolonger de façon permanente par cycles de deux ans, et sera animé au cours des deux années suivantes (2017/18 et 2018/19) par Jacques André. Il est constitué d'une quinzaine de participants maximum, et à chaque réunion, il donne lieu à la présentation de « premiers » entretiens, pour permettre que soient discutées l'indication du traitement et la conduite de ces premiers entretiens.

Il est évoqué la question de l'opportunité de dédoubler ce séminaire, du fait du besoin majeur des analystes en formation que rencontre cette thématique.

**Le groupe d'accueil** semble un lieu d'expression privilégié des besoins des analystes débutants. Il serait intéressant que les titulaires animant ce groupe fassent remonter au Comité de l'enseignement les thèmes qui en émergeraient.

Sylvie de Lattre fait part de la fécondité des réflexions autour de la clinique qui émergent dans le cadre du séminaire qu'elle propose depuis plusieurs années sur la psychothérapie analytique.

Jacques André souligne l'intérêt de faire le distinguo entre ce qui spécifie le régime de la parole dans le cadre de la psychothérapie et celui de l'analyse. « Comment métapsychologiser cette différence ? » est une question qui a une importance majeure, du fait des enjeux psychiques spécifiques à chaque pratique. Peut-on penser les choses du côté de l'explication d'un côté, et de l'interprétation de l'autre ?

Concernant les « **Mardis autour de la Pratique** », Sylvie de Lattre s'interroge sur le besoin éventuel d'en faire évoluer la forme, afin que ce séminaire retrouve sa finalité première qui est d'avoir été conçu pour répondre à un besoin exprimé par les analystes en formation comme un temps d'échanges et de réflexion collective autour des difficultés rencontrées dans la pratique clinique. Au fil du temps, le caractère souvent très figé, très canonique, des présentations cliniques sur le modèle des « **Débats du samedi** », a eu tendance à « fermer » les choses, même si le temps de discussion final permet néanmoins de réouvrir souvent le débat. Il semble même que ces présentations font naître des craintes à partir de fantasmes autour d'enjeux d'évaluation entrant dans le cadre du cursus.

François Hartmann souligne néanmoins l'intérêt d'avoir l'occasion, au cours du cursus, de rencontrer ce temps fort d'exposition et d'élaboration de sa pratique au travers d'une présentation relativement formalisée.

Sans doute est-il question ici de clarifier la finalité de ces « **Mardis autour de la Pratique** », ces différents registres étant éventuellement incompatibles entre eux : s'agit-il d'un objectif personnel d'élaboration de sa pratique, de contribuer à un échange collectif utile à tous, de trouver un appui devant des difficultés dans la pratique... ? Il est clair que la formalisation peut être au service d'enjeux surmoïques peu propices à l'ouverture de la pensée et à des modalités de communication analytique.

Doit-on aller jusqu'à proposer de cadrer l'exercice autrement, par exemple en organisant le propos à partir de trois séances restituées le plus exhaustivement possible, sans chercher à théoriser ?

Une analyste en formation (Claire Tremoulet) fait remarquer que la plus ou moins grande tendance à l'évaluation et à la fermeture de la parole à partir d'exigences surmoïques dépend non seulement de l'orateur, mais aussi et pour beaucoup, au style des membres titulaires présents et à la représentation qu'ils se font de leur rôle. Il y a donc des dynamiques de groupe très différentes, avec des fantasmes des deux côtés.

Jean-Michel Lévy évoque un travail de groupe sur le modèle de présentations brutes, sans anamnèse, mais qui nécessite un effectif relativement réduit pour permettre à la confiance de s'instaurer.

Odile Marcombes suggère qu'il semblerait que l'on ait affaire à deux modalités de travail très différentes : dans le cas d'une présentation formalisée, les participants seraient considérés d'abord comme un public auquel l'orateur s'adresse (sur le modèle des Débats du samedi), alors que dans le cas d'une présentation clinique plus « brute », le modèle serait celui du groupe, de sa dynamique associative et réflexive. Le cadre dans lequel ont lieu actuellement ces Mardis (i.e. : le présentateur derrière son bureau, dans la grande salle de classe de Psychoprat' ; des participants à effectifs variables, parfois nombreux, pas nécessairement les mêmes d'une séance sur l'autre...) favorise sans doute ce modèle « présentateur devant un public » plutôt que celui d'un groupe de travail.

Pour conclure sur ce point, Jacques André pense qu'il est important que les différents « Mardis » gardent le principe de groupe ouvert, sans inscription préalable (ce qui est le cas des trois « Mardis » suivants : Mardis autour de la pratique, Mardis « techniques » et Mardis « lecteurs de Freud »). En revanche, la question de faire un essai sur un autre modèle que celui proposé actuellement pour les Mardis autour de la pratique présente un intérêt certain pour favoriser, sinon retrouver, une dynamique plus ouverte. La dimension d'élaboration serait présente même en l'absence de formalisation, ne serait-ce par exemple que dans le choix des trois séances présentées.

Une analyste en formation pose la question du choix de l'APF de ne pas valider de supervision de **cure avec des enfants**. Elle souhaiterait savoir également si les Mardis autour de la pratique ou ceux sur l'engagement du traitement peuvent laisser place à des expériences cliniques avec des enfants.

Jacques André répond sur le fait que l'APF n'a pas souhaité avoir de « spécialisation » de la formation pour des cursus de psychanalyse des enfants, au nom de l'unité de la psychanalyse. Le séminaire sur l'engagement du traitement a plus ou moins implicitement le modèle de la cure adulte, que ce soit dans un cadre analytique ou de psychothérapie. En effet, l'idée est de travailler autour du démarrage possible d'une cure de supervision

potentielle. La question reste donc posée de savoir où peut être évoquée la question de l'engagement du traitement avec des enfants et des adolescents.

Cette année sera la dernière année du séminaire de clinique des enfants animé par Laurence Kahn et Viviane Abel Prot. La question se pose de le remplacer pour les années à venir, étant donné que le seul séminaire restant pour le travail clinique avec les enfants serait celui des Mardis autour de la pratique avec des enfants et des adolescents proposé par l'Institut de formation.

Jacques André rappelle évidemment que rien n'interdit, bien au contraire, le recours à des supervisions individuelles hors cursus, que ce soit pour le travail avec les enfants, mais aussi, plus largement, avant que l'engagement dans une cure validable dans le cursus ne se produise. La supervision reste le geste de formation principal.

Concernant l'impératif institutionnel d'une **cure à trois séances pour la validation**, Jacques André rappelle les mots de Nathalie Zaltzman : « Pourquoi se priver des meilleures conditions ? »

Sylvie de Lattre souligne également que le travail de supervision « pré-cursus » peut être l'occasion d'élaborer ce qu'il peut en être de ses propres résistances par rapport aux trois séances du côté de l'analyste, notamment dans ce qui ne serait vécu que du côté d'une « injonction » de la part de l'Institution.

Jacques André évoque un cas clinique dans lequel la question du « forçage » au passage à trois séances s'était posé (« En janvier, c'est trois séances ou c'est terminé ») et avait permis de faire cesser le triomphe de la résistance focalisée sur ce sujet.

Concernant les supervisions hors cursus, Maurice Borgel en souligne également tout l'intérêt dans les contextes de fin de cure.

La question de la position de l'APF au sujet des **supervisions collectives** est également abordée. Jacques André rappelle que le principe de la supervision collective a toujours été refusé par l'APF, tout comme celui de non-chevauchement des deux supervisions, peut-être en premier lieu pour se différencier de la SPP, mais sans doute plus essentiellement au nom d'une exigence de l'analyse.

Parmi les idées de nouvelles propositions d'enseignement, Jacques André envisage éventuellement la création d'un séminaire pour réinterroger les mots-clés de la psychanalyse (fantasme, refoulement, angoisse, pulsion...) à partir de la théorie, mais aussi dans l'usage que l'on en fait dans sa pratique clinique.

Enfin, certains analystes en formation venant de province disent combien les « Mardis » sont très coûteux en terme de temps de travail lorsque l'on vient de loin. Ne pourrait-on pas envisager de positionner ces séminaires un autre soir de semaine (le vendredi ?)...

En conclusion de cette réunion, la question est posée concernant la possibilité ou le besoin que ces réunions entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation aient lieu à une fréquence plus élevée (et pas uniquement annuelle comme c'est le cas actuellement), il semble faire l'unanimité que la fréquence actuelle soit satisfaisante, permettant de faire également un bilan de l'année écoulée.

*Les analystes de l'AFP à Lyon*  
*Journée de Lyon*  
*Samedi 18 mars 2017*

# *Douleur, une conquête...*

*Fafia Djardem*

Avant d'avoir un intérêt scientifique, la douleur est d'abord une notion commune faisant le plus souvent référence au corps. Ce n'est pas un concept psychanalytique, nulle trace dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* coécrit par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis (publié en 1967) et si elle est présente dans le dictionnaire philosophique de Lalande, c'est comme un impossible à définir ; l'idée la plus précise étant le sentiment d'une « lésion », une sensation pénible plus ou moins localisée. Elle désigne « un mot qui a un sens restreint et précis dans lequel il se distingue nettement non seulement de chagrin, de tristesse... toute sensation pénible ou désagréable » mais peut aussi avoir un sens large en désignant tout ce qui correspond au contraire du plaisir ; cette opposition antithétique étant néanmoins souvent jugée trop superficielle.

La douleur n'est pas souffrance affirme Paul Ricœur, même si le langage peut contredire cette distinction ; on peut dire « on souffre d'une rage de dents » mais on parle de « la douleur que laisse la perte d'un être cher ». Pour dépasser « ce chevauchement » seule la caractérisation par la relation à l'Autre offrirait une issue ; en effet la souffrance peut se dire, se décrire, se partager, permettre une réflexivité alors que la douleur est silencieuse, ou se limite à un cri...

Contrairement à Paul Ricœur, Freud ne les a pas opposées : la souffrance décrite en 1929 dans *Malaise dans la civilisation* comprend en son sein la douleur et a trois sources : « dans notre propre corps qui, destiné à la déchéance et à la dissolution, ne peut même se passer de ces signaux d'alarme que constituent la douleur et l'angoisse ; du côté du monde extérieur lequel dispose de forces invincibles et inexorables pour s'acharner contre nous et nous anéantir ; la troisième menace enfin provient de nos rapports avec les autres êtres humains. La souffrance issue de cette source nous est plus dure peut-être que toute autre ; nous sommes enclins à la considérer comme un accessoire en quelque sorte superflu, bien qu'elle n'appartienne pas moins à notre sort et soit aussi inévitable que celles dont l'origine est autre. »<sup>1</sup>. Bien que ténue, la démarcation entre souffrance et douleur retenue par Freud est temporelle : la souffrance psychique impliquant une notion de durée alors que la douleur psychique, limitée dans le temps, à fonction de signal.

Est-ce son absence dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* qui a incité J.-B. Pontalis à être le premier à l'actualiser<sup>2</sup> ? Dans *Entre le rêve et la douleur*<sup>3</sup> il s'interroge : « Comment parler de la douleur psychique ? A-t-elle une spécificité ? A-t-elle la valeur d'une expérience irréductible ? ». Autrement dit pourrait-elle, après-coup, prendre une place dans la métapsychologie freudienne et advenir au statut de concept ? J.-B. Pontalis semble avoir répondu par l'affirmative.

## **Reprenons le cheminement de Freud à propos de la douleur**

Il tente une première conceptualisation de la douleur, dans *l'Entwurf* en 1895, traduit « Esquisse d'une psychologie scientifique » ou « Projet d'une psychologie scientifique ». Ce texte qui à première vue ressemble à « un maquis inextricable » est cependant pour de nombreux auteurs (André Green, J.-B. Pontalis, Lina

1. Freud S. (1929), *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1971, p. 21.

2. Chabert C., *La douleur*, Le Carnet psy, Érès, 2015.

3. Pontalis J.-B., *Entre le rêve et la douleur*, Tel, Gallimard, 1977.

Balestrière...) un texte majeur où sont préfigurées ou déjà présentes de nombreuses hypothèses de son œuvre à venir. André Green l'a souligné en disant qu'à partir de *L'Esquisse*, Freud durant 30 ans « a débité en petite monnaie ce coup joué en une fois »<sup>4</sup>.

À l'origine de la psyché, l'extérieur pour la psyché n'existe pas en tant que tel mais se définit sous la pression « d'un intérieur » qui cherche l'apaisement et donc à trouver ses contours (Lina Balestrière)<sup>5</sup>. Ce premier appareil psychique préfigure l'ébauche d'un Moi dont le modèle de base retenu serait celui du « Moi-réalité » du début de « Pulsions et destins des pulsions » où Freud introduit l'hypothèse d'une organisation perpétuellement investie, qu'il retiendra par la suite. L'appareil psychique construit par Freud obéit au principe d'inertie c'est-à-dire à la tendance dans l'appareil à tendre vers l'abaissement des tensions au niveau zéro et évolue au fil du texte pour progressivement devenir métapsychologique. Appareil qui a pour fondement que l'aspiration à la décharge est première et que la rétention d'une certaine quantité est nécessitée par les lois de la vie »<sup>6</sup>. Cet appareil devient vivant et ainsi « il peut aspirer à quelque chose d'absolu, à la décharge totale de l'excitation, il a soif d'une satisfaction extrême celle qui tue l'excitation. Car l'excitation peut s'accumuler, « affoler » le système neuronique, se transformer en anxiété diffuse, pour tout et pour rien, en angoisse, en douleurs physiques, ou bien « épuiser » le système nerveux, creuser en lui un vide, une fatigue, une dépression »<sup>7</sup>.

Posant la bipolarité comme principe de base du fonctionnement psychique, Freud oppose la dualité de l'expérience primaire de douleur et de l'expérience primaire de satisfaction ; l'expérience de douleur est opposée non au plaisir mais au principe de plaisir-déplaisir.

Il s'appuie sur le modèle de la douleur physique pour affirmer qu'en tant qu'expérience, la douleur psychique correspond à la mise en échec dans l'appareil psychique des systèmes protecteurs traversés brusquement par de grandes quantités « à la manière d'un coup de foudre », dira-t-il, sans qu'aucun obstacle ne puisse les endiguer. Ici la métaphore amoureuse introduit-elle déjà au sexuel infantile ? L'augmentation de la quantité est alors ressentie comme déplaisir et donne lieu à une décharge, une éconduite, une fuite vers l'intérieur, par « la défense primaire », terme équivalant à cette date au refoulement. Le frayage, passage facilitant, créé ainsi, inscrit une liaison entre cette expérience et le souvenir de l'objet à l'origine de la douleur. L'expérience de la douleur laisse dès lors « des motifs de nature contraignante » qui auront pour conséquence « une aversion à maintenir l'image de souvenir hostile investie ».

Contrairement à l'expérience de satisfaction, l'expérience de douleur par effraction n'a pas donné lieu à un développement théorique ultérieur par Freud. Pour la raison, selon Lina Balestrière, qu'un psychisme naissant ne peut se forger une image mnémonique d'un objet hostile, basée uniquement sur la perception d'un objet extérieur réellement source de douleur. Dans la suite de cette hypothèse, il me semble qu'on peut aussi penser que l'abandon de la *neurotica* n'ayant pas encore eu lieu (daté de septembre 1897), Freud n'a pas encore eu la possibilité d'intégrer le fantasme à sa théorie. Freud va compléter et développer ses premiers résultats par la suite, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* mais sans néanmoins être satisfait par ce complément, nous y reviendrons plus loin.

En 1895, à ce moment-là de ses recherches sur la douleur par effraction, Freud considère que ses travaux butent essentiellement sur le statut du refoulement qu'il considère comme « le fond même de l'énigme »<sup>8</sup>.

---

4. *Ibid.*, Dans la langue allemande *Entwurf* est une terminologie utilisée dans le domaine des arts pour désigner une esquisse mais peut aussi désigner une ébauche, soit la première phase de l'élaboration d'un tableau qui reste visible dans le tableau achevé, participant ainsi au résultat visuel final. En ne disparaissant pas, elle permet de sentir avant l'heure les grandes masses qui résisteront jusqu'à la fin du travail ; l'ébauche en grisaille ressort jusqu'à la fin sous les glacis colorés transparents.

5. Balestrière L., *Freud et la question des origines*, De Boeck Université, 1998, p. 45.

6. Green A., *Le discours vivant*, PUF, 1973.

7. *Ibid.*, p. 39.

8. Préface de *l'Esquisse*.

Définie en 1915, par la perte d'objet dans « Deuil et mélancolie », la douleur est à nouveau au devant de la scène en 1926 dans *Inhibition, symptôme et angoisse*. Dans la seconde partie du chapitre B : « Complément à l'angoisse », texte qui, au contraire de l'*addendum C* est peu ou pas cité, la douleur est présente avec la même trame que celle de l'« Esquisse » – présente donc en palimpseste – ce avec le même procédé de bipolarisation : angoisse de réel/angoisse névrotique et avec la même opposition externe/interne, danger réel/danger de pulsion.

Trente ans après « l'Esquisse », Freud opère un pas de côté dans *Inhibition, symptôme et angoisse* : l'angoisse n'est plus reliée au danger lui-même mais au sens de la situation de danger qui correspond à « l'aveu de notre désaide face à lui ; désaide matériel dans le cas de danger, désaide psychique dans le cas de « danger de pulsion », et Freud poursuit : « appelons traumatique une telle situation vécue de désaide ; nous sommes alors bien fondés à séparer la situation traumatique de la situation de danger »<sup>9</sup>.

Désaide, *Hilflosigkeit*, la détresse psychique de l'enfant est redoutable, il n'y a pas d'anticipation ni de capacité à contenir les tensions libidinales – désorganisées faute de constructions solides du Moi – qui résistent mal « d'autant que la tension érotique liée à l'insatisfaction se double de la tension agressive en relation avec la frustration ».

L'objet a acquis un nom : la mère ; seule la mère aurait la capacité d'apaiser cette tension.

« Ne laisse pas le soin de gouverner ton cœur à ces tendresses parentes de l'automne  
auquel elles empruntent sa placide allure et son agonie.

L'œil est précoce à se plisser.

La souffrance connaît peu de mots »

J'ai choisi cet extrait de « J'habite une douleur » de René Char, pour introduire le récit de fragments de cure de Virginia, habitée par la douleur.

Le prénom Virginia, m'est venu à l'esprit en écho à celui de l'auteur du livre *Les vagues*, Virginia Woolf, où la douleur psychique est omniprésente.

Proche de la retraite, elle vient me voir pour « un mal-être » et « la reprise d'angoisses » qu'elle a rattachés à la récente naissance de son premier petit-fils qui, selon elle, a réactualisé la mort « du troisième enfant » ; énoncé qui, dans mon écoute, résonne comme une énigme. Elle l'explicitera en me disant que « le troisième enfant » c'est le troisième enfant qu'elle aurait dû avoir et c'est aussi « une sœur, Virginie, née trois ans avant elle », morte à quelques semaines de vie, le troisième enfant que ses parents ont eu ensemble. Ses parents se sont rencontrés alors qu'ils étaient chacun veuf, son père avait deux filles et sa mère deux fils : Virginie a été la première enfant issue de leur couple, Virginia la seconde.

Dans le registre de l'aveu, elle reconnaît faire cette demande en traînant des pieds : elle a déjà fait une psychothérapie, et s'était juré « de ne plus jamais remettre ça ». Pour justifier cette position, elle précise qu'une frigidité, symptôme qui avait débuté à la naissance de sa fille aînée et avait motivé cette psychothérapie, n'avait pas connu d'amélioration...

Je lui propose une analyse, acceptée avec ambivalence dans un premier temps, mais néanmoins rapidement investie : elle passe après quelques mois de deux à trois séances.

Dans les premières séances, Virginia évoque un souvenir : sa mère est sur un quai de gare, elle attend. Cette image est aussitôt associée à une autre représentation : « je vois ma petite sœur dans son landau »... elle

---

9. Freud S. (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*, OCF XVII, PUF.

poursuit : « c'est idiot je sais pas pourquoi je dis petite sœur ? »... « Et là : ma sœur encore dans son berceau, et là aussi : sur une photo – ma mère qui la regarde, la dévore des yeux. Dans ce cas-là, elle s'exclamait toujours : « on dirait un ange ! »

« Et moi maintenant je me demande : à qui pense-t-elle sur cette photo ? Elle est morte avant que je sois née. » « Cette photo a été prise à sa mort... et pourtant c'est comme si elle était encore présente ». Alors que je l'écoute, j'ai l'impression que dans le même temps où a lieu l'évocation de cette sœur, une tension s'installe dans la séance, très perceptible. Me revient alors en tête une devinette attribuée à son père, évoquée lors de séances précédentes, source d'une inquiétante étrangeté qui l'avait troublée, et m'avait aussi déroutée :

- j'ai 3 enfants ;
- ma femme a 3 enfants
- mais pourtant on n'a que 5 enfants ».

À cet instant le signifiant « 3 » résonne avec le « 3 » du contenu : « Le troisième enfant », entendu lors des séances préliminaires, devenu « 3 » soit : sa mère, Virginie et Virginia. La gaîté perçue lors de son énonciation devait correspondre à la joie d'une petite fille qui insistait, m'avait-il semblé, sur le plaisir éprouvé par son père en prononçant ces mots ; une petite fille excitée. Ses propos associatifs apparaissaient en décalage avec l'affect perçu : puisque le souvenir de cette devinette avait exhumé la même douleur que celle éprouvée enfant et était analogue à celle qui simultanément faisait émerger un sentiment d'exclusion : « soudainement, j'étais éjectée de ma fratrie, je ne me sentais plus légitime ».

Sur un plan manifeste l'énoncé de cette devinette, véritable énigme pour l'enfant, redoublé du plaisir affiché par son père, réactualisait un sentiment profondément enraciné chez elle : elle était le substitut de cette « petite sœur » dont la mort était, selon elle, à l'origine de sa douleur. Doctement, dans un récit linéaire clair et précis elle la reliait à « la cause » « trouvée en psychothérapie » : cette jeune sœur morte était restée idéalisée par une mère – inconsolable, dans une douleur d'exister – qui des années après sa mort était encore fascinée par « cet ange ». Un être asexué ? Jusqu'à sa propre mort, sa mère est restée dans l'impossibilité de se résigner à cette perte. « À la maison le temps était comme arrêté ». J'entends alors que le temps était suspendu, un hors temps gelé dans la perte.

En l'écoutant, je comprends que Virginia oriente son discours vers un seul dessein, se libérer de cette ombre pesante : « sa petite sœur » qui, pour elle est à l'origine de son sentiment d'illégitimité, ainsi que la source de ses angoisses. Je restais figée avec le sentiment d'être asséchée sans aucune capacité rêvante. Saisie, j'étais prise à témoin de cette douleur et dans le même temps je faisais l'objet d'une adresse transférentielle paradoxale : d'une part j'essayais de panser/penser cette douleur, aussi je tentais d'associer mais en vain, et d'autre part, comme je me sentais impuissante, passivée – dans une position en miroir ?- j'optais pour essayer de me dessaisir de toute construction et dans ces moments-là, je notais qu'elle paraissait attachée, voire triomphante, provocatrice de sa douleur. Je notais tout cela en silence.

Progressivement, à la faveur de l'installation d'un transfert, Virginia parvient à s'éloigner de ce fil d'Ariane auquel elle s'était « attachée », une autre temporalité a commencé à avoir cours ; temporalité qui devait lui permettre de lui laisser « le temps de se plonger dans la résistance qui lui est inconnue, de la *perlaborer*, de la surmonter, tandis que, défiant la résistance, elle (il) poursuit le travail selon la règle fondamentale de l'analyse »<sup>10</sup>.

Deux ans après le début de sa cure, lors des séances à la veille des vacances d'été dans lesquelles elle se projette, elle proclame qu'elle les souhaite « indépendantes ». « Contrairement aux précédentes fois, elle veut, dit-elle, partir en dehors des dates que je lui ai précisées ». Elle affirme avec conviction qu'elle ne comprend pas, décidément, pourquoi elle devrait payer les séances manquées puisqu'elle sera en vacances. Je pense alors

---

10. Eoche-Duval B., *L'interprétation analytique : un acte subversif*, CPLF, 2017.

qu'il s'agit d'une attaque du cadre, dans sa dissymétrie, ce qui me fait entrevoir l'émergence d'une résistance qui à ce moment-là m'inquiète, puisque cela survient à la veille d'un arrêt de séances de plusieurs semaines, je me disais : « Supportera-t-elle cette longue interruption ? »

À son retour lors de la première séance de septembre, une agressivité à mon encontre se déploie dans le même temps qu'elle parle de celle adressée à sa mère. Elle me dit avoir délibérément fait le choix de ne pas aller se recueillir sur la tombe de sa mère. « Il faut que « ça » change ». Aussi depuis son retour elle a entrepris de se défaire des objets qui pourraient lui rappeler sa mère (elle pense vendre les meubles à « je ne sais pas qui ? »... « Donner les bijoux légués par sa mère à ses deux filles ».

« Se défaire c'est devenir plus légère, c'est : quitter les objets qui me la rappelle et si je le fais, le deuil pourra commencer ... » Elle poursuit en disant que des injures contre moi lui viennent en pensée, qu'elle n'ose pas exprimer... Elles concernent la durée de la cure : « Je vous en veux comme si vous vouliez me garder captive - et là je pense à ma mère comme si je devais répondre à ses aspirations<sup>11</sup>. Et là : je pense à la mort. C'est comme si ma mère m'attirait avec elle dans son tombeau ». « J'ai l'image de ma mère - de moi bébé - qui m'aspire, comme si elle voulait qu'on meure ensemble ».

Je pense alors que Virginia agit d'abord avec l'analyste la volonté de dégagement de l'emprise maternelle, pour se soustraire aux aspirations qui, littéralement, sont celles qui l'entraînent fantasmatiquement dans un tombeau.

Cette répétition a lieu à son insu, la violence est saisissante. Pour Freud, l'Agir vient en lieu et place du souvenir : « l'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais qu'il l'agit. Il ne le reproduit pas sous forme de souvenir mais sous forme d'acte, il le répète, naturellement sans savoir qu'il le répète ». <sup>12</sup> L'attaque violente est telle que l'analyste est touché « au mort » c'est-à-dire sous l'emprise d'un contre-transfert qui entrave toute pensée, en miroir de la douleur qui a fait irruption, hors du temps et hors limite temporo-spatiale.

Elle poursuit : « là je pense à mes filles quand elles sont nées. Et là je pense à l'après séance, comment je vais arriver à continuer ? » Elle s'effondre – dans un cri de douleur – en pleurant et en suffoquant et décrit une douleur intense qui à nouveau vient de l'envahir.

L'évocation de la naissance de ses deux filles a convoqué, dans la régression, un éprouvé de désaide, qui a appelé l'analyste comme être secourable. Dans cet *Hiflosigkeit*, la solitude est associée à une privation de tout moyen d'emprise sur l'objet. Dans ses tentatives de description de ce désaide, nommée agonie psychique par Winnicott, Virginia convoque la métaphore de « la vague » qui dit la soudaineté, l'imprévisibilité, l'éprouvé de submersion et sa passivité. Elle est rendue impuissante – emportée par une vague déferlante » – ce qui témoigne qu'une brèche a eu lieu. Je l'associe alors avec un de ses souvenirs de noyade dans une rivière dont la véracité a récemment été remise en cause par une de ses sœurs.

À quoi renvoie « les deux filles » dans la séquence où la naissance de ses deux filles a appelé le désaide ? S'agit-il de deux petites filles : Virginia/Virginie ; pile : je suis vivante, face : je suis morte, est-ce qu'elle me regarde ? Ou s'agit-il de deux autres figures : celle de la mère et celle de l'analyste, et dans ce cas Virginia occuperait-elle la place de l'entre-deux ?

---

11. Dans l'après-coup de ces séances, j'ai été saisie de retrouver une analogie troublante entre les signifiants évoqués par ma patiente et ceux utilisés par Freud dans la rédaction du manuscrit G (du 7-01- 1895) intitulé « La mélancolie » (qui anticipe et annonce le texte de 1915 : « Deuil et mélancolie »). Dans ce texte Freud met en rapport la mélancolie et l'anesthésie sexuelle et affirme : « L'existence d'une certaine catégorie de femmes psychiquement très exigeantes, dont le désir se transforme très aisément en mélancolie, et qui sont anesthésiques ». Il relie les effets de la mélancolie à une très forte perte d'excitation qui donne lieu à une aspiration par effet de succion des quantités d'excitations voisines. Aussi, les neurones associés aux zones voisines sont contraints ainsi d'abandonner leur excitation, ce qui provoque une douleur. Je cite Freud : « Ce processus d'aspiration provoque une inhibition et a les effets d'une blessure, analogue à la douleur. »

12. Freud S. (1914), *Remémoration, répétition et perlaboration*, PUF, 1953.

Il semble que dans ce transfert passionnel, l'analyste occupe la place d'une figure maternelle qui réactualise la violence passionnelle primordiale entre mère et fille, où le flot d'excitations, faute de digues suffisamment solides, ne peut pas être contenu. (Ici mon paysage a été celui d'une mer déchaînée par la tempête où l'intensité des vagues de douleur se décuple avant de s'échouer sur une plage intérieure<sup>13</sup>. Où les éprouvés de douleur psychique alternent, entre un flux qui charrie et favorise les retrouvailles avec l'objet, puis un ressac où se réalise sa perte). L'émergence d'une *Sehnsucht*, désir ardent et douloureux de retrouver l'objet : mère, m'est apparue être en résonance avec sa passion dévorante. Le signifiant « *aspiration* » était donc à entendre dans ses deux acceptions : être aspirée par la mère et aussi aspirer à être la mère ; mouvement ambivalent et conflictuel qui alterne entre attachement et arrachement. « L'amour est nostalgie ».

Si nous prenons en compte la métaphore présente ici, il m'a semblé, après-coup, que l'on pouvait aussi faire le lien, dans un registre plus secondarisé, avec les éprouvés mobilisés par l'enfant dans le jeu de la bobine. Où la charge agressive voire destructrice est adressée à la mère, dont l'enfant se venge ; accompagnée par *Fort* lors de son éloignement – ressac – et accompagnée par *Da* lors de la satisfaction par son retour-flux.

Cette séance, marquée par l'émergence d'une douleur psychique de transfert, a été suivie dans les séances suivantes par un mouvement mélancolique où les objets de la sexualité infantile ont émergé dans la parole, dans des scènes où coexistent éléments liquides et éléments mortifères : sa naissance dans le sang, l'hémorragie de sa mère, une mare où elle a failli se noyer, sa sœur Virginie emportée par une diarrhée... ce que sa mère a ressaisi par une formule : « une mort toute en eau » ; un autre souvenir où elle badigeonne les murs de sa chambre avec ses excréments, avec beaucoup de rage sans en retrouver les raisons.

Quelques années se sont écoulées depuis le début de sa cure : Virginia débute sa séance par une évocation récurrente : ses premiers émois sexuels avec deux « petites » voisines, mais que cette fois-ci elle ponctue en disant : « c'est là que « ça » a commencé, cela a été comme un éveil à la sexualité ».

Elle poursuit par l'évocation rapide de ses relations sexuelles avec son mari où elle fait état de sa position passive. Passivité qu'elle relie à ses premières relations avec ses deux petites voisines « où elle avait la même position ». Puis une succession de figures masculines défile : « Le père de ces voisines : un vicieux ! Un autre voisin ; puis là : le même sur notre photo de mariage – comme un oiseau de mauvais augure – et là : mon père ». Elle retrouve la sensation tendre de sa veste en velours avec laquelle elle aimait se caresser la joue... Après un long silence, un *Einfall* tombe : « Elle a la diarrhée et a sali sa culotte, son père est là, il la « dispute » – sa mère, à côté, elle ne dit rien. »

Etant donné l'analogie qui se présente à moi : entre sa position « passive » évoquée pour décrire ses relations sexuelles avec son mari et celle qui m'apparaît dans celle de sa mère face à son père, dans mon discours intérieur un lien se construit qui pouvait indiquer une identification avec la position de sa mère ?

Aussi je lui dis alors dans une impulsion : « Elle est passive » et aussitôt je regrette le mode affirmatif que je viens d'utiliser, au lieu de l'interrogatif. Mais à mon étonnement, elle valide ma proposition et cela l'encourage à compléter la description de la scène : sa mère la lave – elle a honte car son père encore présent regarde, il la voit nue. La honte est aussi associée aux représentations d'excréments et au sentiment d'être sale. « Forcément sale ».

L'évier dans lequel elle est lavée par sa mère est à proximité de la chambre de ses parents. La porte est ouverte et elle pense qu'on peut la voir ; elle a le sentiment confus que ce souvenir marque quelque chose de particulier. Elle pense alors à la chambre de ses parents, un rocher proche de la fenêtre... c'était mystérieux et inquiétant ; d'où pouvait sortir des choses dangereuses – des rats...

---

13. *Versagen*, en tant que substantif, se traduirait par échouement => échouement dans ses deux acceptions : celle de la vague qui échoue sur la plage et l'échec.

Repensant au corbeau, cela lui évoque une pie attrapée par son frère – l'apprentis où il devait y avoir une cage, puis une figure féminine – sa belle-sœur – dont elle était très jalouse. La remémoration des traces se précisent et elle retrouve : « Avec cette belle-sœur on ne s'entendait pas du tout. Je pense aussi qu'elle devait être jalouse de moi, on se faisait des crasses. Elle avait 19 ans et moi j'en avais 12. Quand mon frère rentrait du travail, elle lui racontait les misères que je lui avais faites – et moi aussi. Mon père l'aimait bien aussi. »

Après un temps de silence, elle poursuit : « Là : je me souviens que je m'étais fait faire une jupe exactement comme elle »... « Je perdais les deux hommes de ma vie – mon frère mais aussi un peu mon père. Comme si j'étais plus la préférée ».

Dans les séances qui ont suivi et jusqu'à ce jour, il y a eu à nouveau répétition de cette scène mais l'intensité de la douleur a décliné, devenant plus tempérée ; ce qui indique qu'un travail d'élaboration et d'endiguement a eu lieu dans la cure. La douleur s'est estompée et a laissé place à de la souffrance. Comment s'est opéré ce changement et de quelle nature est-il ? Que s'est-il passé lors de cette séance ? Pour tenter de répondre à ces questions j'ai tiré sur le fil de la jalousie qui m'avait semblé un mouvement décisif dans la mutation qui avait eu lieu.

L'éclosion de cette jalousie avait été annoncée lors de séances antérieures quand, venant à sa séance, Virginia avait croisé la précédente patiente dans les escaliers et s'était demandé ce qu'elle avait pu me dire ? Était-elle parvenue à m'intéresser ? Notant le courant homosexuel transférentiel je l'avais alors relié à une rivalité sororale où le spectre de Virginie pouvait encore circuler.

La veille de cette séquence, elle avait évoqué durant toute la séance la jalousie entre ses deux filles.

La trace de la jalousie progressivement s'est infiltrée, pour émerger dans cette scène où la jalousie de Virginia concerne sa belle-sœur. Une jalousie déplacée de la véritable rivale, la mère, impliquée dans la scène primitive : scène de jouissance parentale ; déplacement de la mère vers l'Autre. Jean-Claude Rolland, pour sceller l'articulation entre l'objet premier et l'objet nouveau, insiste dans *Quatre essais sur la vie de l'âme* sur la nécessité de l'existence d'un pont « hautement signifiant », je le cite : « Le plus impérissable reste la nature œdipienne de l'objet et l'économie libidinale commandant cet attachement. En effet, un objet nouveau ne peut être aimé que si une articulation signifiante hautement architecturée le relie à l'objet premier, et il ne peut être aimé sexuellement que si l'attachement nouveau a pu canaliser et détourner le cours de la libido originellement dirigé vers le seul premier objet ».

La jalousie a circulé au sein du trio : Sujet/Objet précieux/L'Autre (censé posséder l'objet). Tous les éléments de la rivalité œdipienne sont présents : l'agressivité envers la rivale, le déploiement de la pulsion regarder/être regardé, avec bascule vers une compulsion scopique : guetter, observer, approcher la vérité de sa rivale.

Le fil associatif de mon écoute m'a évoqué après-coup la jalousie de l'héroïne Lol de Marguerite Duras dans *Le ravisement de Lol V. Stein* qui a lieu dans la scène du bal. Lol se cache derrière les plantes, impuissante et dans une extrême détresse et intentionnellement se laisse pénétrer par les deux visages éblouis des deux amants. Lors de cette lecture j'avais aussi pensé que cette scène pouvait être interprétée comme une plongée soudaine dans une scène primitive, vécue hallucinatoirement. J'avais été frappée par l'écart entre le plan manifeste, où seule une indifférence était perceptible sur le visage de Lol, et le plan intérieur où elle éprouve dans la violence et l'extase, un véritable déchaînement libidinal.

Ce détour par la scène littéraire me permet un transfert vers la scène psychique, dans le « théâtre privé » de cette patiente où on peut constater que le drame de la jalousie s'est joué en trois actes (J.-P. Assoun) :

– Premier acte : a eu lieu le rapport de jalousie entre Virginia et « l'autre femme »/la belle-sœur, en écho à l'attachement passionnel avec la mère envers laquelle la fille/Virginia a conservé une rancune liée au refus de l'organe.

– Deuxième acte : le lieu du drame amoureux dont le frère est le destinataire qui renvoie à l’envie du pénis dont le père est référent.

– Troisième acte : c’est le temps où se joue la rage projective envers la belle-sœur/qui est l’autre femme, l’interlocutrice du féminin.

Les travaux de Catherine Chabert<sup>14</sup>, apportent un éclairage métapsychologique intéressant sur les deux mouvements en présence dans cette séquence : courant mélancolique et courant de jalousie sont tous deux des figures de douleur<sup>15</sup>, dont elle affirme qu’ils n’en sont pas moins des configurations qui traduisent deux positions à la fois antagonistes et complémentaires.

Le mouvement mélancolique tendrait, dit-elle, vers le mélange et la disparition alors que la jalousie irait vers la projection. Avec comme incidences une dédifférenciation et un retrait narcissique, qui seraient favorisés dans le mouvement mélancolique et une séparation avec une distinction Moi-Objet, privilégiées dans la jalousie.

Dans ce registre, le mouvement de jalousie éprouvé par Virginia à l’égard de sa belle-sœur, pourrait être interprété comme une figuration déplacée de l’Autre primordiale (La mère) qui a pu être élaborée projectivement comme « reflet de soi ». À travers cette jalousie une configuration a pu se construire en permettant « La séparation et la distinction Moi-Objet. Conformément à l’idée freudienne selon laquelle l’objet naît dans la haine »<sup>16</sup>. J’ai constaté qu’à partir de ce mouvement de jalousie, les représentations où son mari était présent ont pu réellement prendre corps dans les séances.

Comme si par projection, la jalousie avait permis le dégagement hors de la psyché de l’ombre de l’objet et dans le même temps, un rapprochement de l’angoisse de l’autre (la mère) induisant une ouverture vers de nouveaux objets.

« (Re)trouver l’objet » serait alors pour Catherine Chabert qui s’appuie sur un texte de René Roussillon<sup>17</sup> : « retrouver l’incertain de l’amour, l’incertain du retour de l’amour, de son reflet dans l’objet, l’incertain de l’amour dans l’objet, son infidélité potentielle. Alors que dans le mouvement mélancolique l’objet par identification est traité par intériorisation et renversement de la passivité en activité, cela se déplace (ou se change ?) en menace d’intrusion dans la jalousie : l’objet qui retrouve sa qualité d’étranger, les incertitudes de son amour et de sa haine reviennent au devant de la scène. »

Pour tenter de conclure

J’ai essayé d’illustrer, à partir de ces quelques moments cliniques, le rôle important de la douleur psychique dans le travail psychique qui a lieu dans la cure. « Douleur qui pour trouver son apaisement a exigé d’être vécue et pensée »<sup>18</sup> et n’a pas été sans effet sur l’analyste. « La tâche qui échoit à l’analyste (étant), selon Jean-Claude Rolland, de soutenir l’affrontement auquel l’analysant consent, le temps de la séance, avec les douleurs habitant clandestinement sa mémoire »<sup>19</sup>.

Dans cette cure, la douleur a d’abord été une conquête de transfert, puis une conquête de la douleur dans le transfert qui a eu une fonction structurante, en permettant une mutation et une issue à la mélancolie. La transformation serait à entendre au sens d’une métamorphose et dans ce registre la douleur apparaît être, et c’était une des questions de l’argument de ce colloque : une chance pour le changement psychique.

---

14. Chabert C., *L’amour de la différence*, PUF, 2011.

15. La jalousie est une figure de la douleur que Freud a rapprochée de la sensation de désaide dans son texte de 1922.

16. Chabert C., *L’amour de la différence*, PUF, 2011.

17. Roussillon R., « Le reflet et son négatif », *Libres Cahiers pour la psychanalyse*, n° 10, 2004, p. 75.

18. Rolland J.-C., *Quatre essais sur la vie de l’âme*, NRF, 2015.

19. *Ibid.*

# *Guernica intime*

*Elisabeth Cialdella*

En 1937, Pablo Picasso, alors exilé en France, réalisa *Guernica*<sup>1</sup>. Il répondait à une commande du gouvernement républicain espagnol en vue de l'exposition universelle qui allait se tenir à Paris cette année-là. Ce n'est pas seulement du fait de sa beauté, de ses qualités esthétiques, que cette gigantesque peinture murale, chef d'œuvre du cubisme, laisse une trace indélébile dans l'âme de ceux qui la contemplent ; c'est aussi, et de manière indissociable, pour sa valeur de témoignage et du fait de sa portée politique. « *La peinture n'est pas destinée à décorer les appartements* déclarait le peintre, *c'est une arme offensive et défensive contre l'ennemi* ». Son but fut d'attirer l'attention du monde entier sur l'horreur des bombardements par l'aviation nazie qui soutenait les forces nationalistes de Franco et qui, avec la participation de l'Italie fasciste, réduisit en cendres une petite ville espagnole, celle-là même où les rois de Castille allaient naguère prêter serment de respecter les fors du pays basque. Au-delà de la révolte suscitée par cette abomination, l'œuvre allait acquérir une portée universelle ; elle deviendrait le symbole, en même temps que l'incarnation de l'offense incommensurable faite à l'humain par les nouvelles armes de destruction et les technologies des guerres modernes. Guernica, c'est la figure absolue de la douleur qui atteint l'esprit autant que le corps. Picasso a choisi de n'utiliser ici que le noir et le blanc avec quelques nuances de gris, non seulement pour rappeler les photographies du journal par lequel il avait appris la nouvelle, mais afin de souligner aussi l'omniprésence de la mort, du désordre et de l'effroi. C'est une femme hurlant de douleur tenant dans ses bras un enfant mort, figure tragique d'une *pietà* contemporaine. C'est le taureau, totem de l'Espagne, tronqué et mutilé. C'est un soldat allongé tenant une épée dans la main droite, pauvre Don Quichotte, déchu et dépassé par les méthodes guerrières du XX<sup>e</sup> siècle. Au centre du tableau, se trouve, blessé, figé, un cheval effrayé, arrêté brutalement dans sa cavalcade. Et, pourtant...

Et pourtant au milieu de cette nuit noire et terrifiante, surgit l'espoir, sous la forme allégorique d'un visage féminin brandissant un flambeau au-dessus de la mêlée. Ce n'est pas un personnage parmi les autres : le visage calme et puissant de cette femme qui surgit comme portée par le souffle du vent, transcende la scène ; c'est comme si elle volait à la rencontre de l'extrême douleur physique et psychique qui frappe le monde : elle s'en saisit, *elle s'y reconnaît*, elle la prend en elle comme on porte un enfant avec le pouvoir de la transformer, la capacité de faire triompher les forces de vie sur la destructivité.

Dans le ventre des Espagnoles, chantera Léo Ferré,<sup>2</sup>

*Dans le ventre des Espagnoles,  
Il y a des armes toutes prêtes, toutes prêtes  
Et qui attendent (...)*

*Dans le ventre des Espagnoles  
Il y a l'Espoir qui se gonfle et qui gonfle  
Et qui attend... Et qui attend (...)*

---

1. Pablo Picasso, 1937, huile sur toile, 351 × 1732 cm, Centro artistico Reina Sofia, Madrid.

2. Ferré L., 1974, *L'espoir*, Disque Barclay.

La composition architecturale de *Guernica* s'inspire du *Massacre des Innocents* et des dessins de Goya esquissés pendant les guerres napoléoniennes en Espagne. Mais il y a quelque chose de plus et d'incomparable dans ce dépassement et ce *retournement* de l'horreur : renversement qui inspire la transposition par le poète des ravages de la guerre à ce qui se foment et qui germe dans le ventre de l'espagnole comme il advient *au sein de tout être humain*, au plus profond de soi, quand la douleur engendre la révolte et l'espoir.

« Les œuvres d'art exercent sur moi un effet intense écrivait Freud<sup>3</sup> en 1914 (...). J'ai été amené selon les occasions qui s'offraient à m'attarder longtemps devant elles et je voulais les appréhender à ma manière, c'est-à-dire m'expliquer ce par quoi elles produisaient leur effet (...). Une prédisposition rationaliste ou peut-être analytique se rebelle en moi contre le fait que je doive être saisi sans savoir pourquoi je le suis et ce qui me saisit ». Si l'on peut dire de *Guernica*, que c'est l'offense faite à l'humain, cela signifie que l'humain s'y reconnaît dans ce qu'il a de plus intime, là où les puissances destructrices et les forces de vie s'affrontent. Et la portée de l'œuvre va bien au-delà des événements auxquels elle se rapporte. Si elle nous touche si profondément c'est que le spectacle du monde fait écho aux drames qui traversent notre scène intérieure. Le saisissement psychique et la violente indignation que ce tableau provoque, les mouvements identificatoires immédiats qu'il suscite en témoignent. La scène soulève un puissant désir de vengeance et de meurtre en même temps qu'elle fait surgir des ténèbres une immense espérance. Cette folle espérance apparaît comme une réaction de survie au cœur d'une situation extrême de désintringement pulsionnelle où tout n'est plus que douleur et angoisse. *Guernica* convoque à la fois l'effondrement psychique, les sentiments de désagrégation et de morcellement internes, les agonies primitives rencontrées dans l'*Hilflosigkeit*, la détresse du nourrisson.

L'œuvre freudienne est traversée de bout en bout par un questionnement sur la douleur. Présent dès le début avec l'*Esquisse* de 1895 on le retrouve dans les derniers textes de 1938, où est soulignée l'importance de la désintringement pulsionnelle, avec un accent mis sur le pouvoir délétère de la pulsion de mort.

Les patientes hystériques des commencements souffraient de *douleurs psychiques* secrètes qui se déplaçaient sur le corps, se transformant avec une habileté déconcertante en symptômes physiques. Le médecin se devait de les débusquer pour en atténuer la violence. Freud utilise le mot allemand « *Kränkung* »<sup>4</sup> pour les caractériser : un mot qui tout à la fois signifie insulte, humiliation, mortification, honte cuisante, blessure supportée en silence et sans révolte. La « *Kränkung* » survenait à la suite d'un vif déplaisir généralement lié à l'effroi ou à la déception causés par un objet passionnément aimé. Dans le « Traitement psychique de l'âme »<sup>5</sup>, l'auteur va jusqu'à affirmer que de telles offenses sont parfois d'une brutalité et d'une intensité telles qu'elles peuvent provoquer la mort. La cure se donnait pour objectif d'exhumer ces blessures secrètes par la voie de la parole, à la faveur des libres associations permettant leur reviviscence « *in statu nascendi* » faute de quoi elles resteraient enkystées mais néanmoins vivaces. Cette remise en circulation devait leur permettre de se diluer dans ce que Freud désignait de façon originale dans *les Études sur l'hystérie* comme « Le grand complexe des associations ».

Fallait-il voir seulement dans les symptômes hystériques, le résultat du transfert métaphorique à la surface du corps de souffrances qui affectent les profondeurs de l'âme : phénomène de *conversion* ayant pour effet de rendre visible si ce n'est d'exhiber certaines douleurs qui ne peuvent se dire autrement ? Un autre aspect est à prendre en compte, d'ordre économique, et dont la portée dépasse la problématique hystérique. Il concerne le déplacement d'investissements entre douleurs physiques et psychiques tel que *les unes peuvent d'une certaine façon se substituer aux autres*. Ainsi une douleur corporelle peut attirer à elle les investissements narcissiques de telle sorte que la souffrance psychique passe au second plan. Mais inversement une douleur physique, une

---

3. Freud S., « Le Moïse de Michel-Ange », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, pp. 86-89.

4. Gribinski Nysenbaum S., « Longtemps l'homme a cru que le monde en savait autant que lui », *APF/Annuel 2008, L'objet, la réalité. La règle et le tact*, p. 186 et p. 198.

5. Freud S., « Traitement d'âme », *Résultats Idées problèmes*, PUF, 1984, p. 7.

atteinte du corps, peut se *psychiser*, à la manière même dont le tableau de *Guernica* transforme le massacre en un formidable sursaut de l'esprit. Du *déshumain* renaît l'humain qui, porté par le visage de la femme au flambeau, balaye l'horreur de ce carnage ou plutôt le métamorphose en une invincible puissance de révolte et d'indignation.

Il est un texte dans lequel Freud tente laborieusement d'explorer cette question des liens organiques entre l'angoisse, la douleur physique et la douleur psychique. Rares sont parmi ses écrits ceux qui laissent une telle impression de difficulté. Il s'agit de « l'addendum C »<sup>6</sup> à *Inhibition, symptôme et angoisse*. Un « addendum », comme s'il s'agissait d'une pièce accessoire, alors qu'elle traite de problèmes fondamentaux au regard desquels Freud élabore une véritable théorie de la douleur. Les questions de l'angoisse et de la douleur sont envisagées ici par rapport à la catégorie prévalente de la perte. *Quels liens entre la perte de l'objet – réelle ou fantasmée – et l'angoisse.., et la douleur : la douleur morale... et la douleur physique ?*

Il y a des maux auxquels on ne peut pas échapper. Lorsqu'un petit enfant perd de vue sa mère parce qu'elle s'est absentée ou qu'un visage étranger se présente à sa place, il peut la croire à jamais disparue et en éprouve une grande douleur à la fois psychique et physique, l'une n'étant pas encore distinguée de l'autre. Par la suite, la répétition des éclipses et des retrouvailles modifie la donne. La mère en joue avec son enfant à travers le « coucou-me voilà », source de plaisir. Lui-même en deviendra acteur : ce qu'illustre chez Freud le jeu de la bobine, ou encore le jeu de cache-cache. Plus tard, dans la vie, l'éloignement d'êtres chers, ceux que l'on perd de vue, pourra donner naissance à ce beau « sentiment mêlé » que l'on qualifie de nostalgie ; « perte sans désespoir » écrit Freud, attente du « revoir », de « l'au revoir », où la peine se mêle au plaisir de raviver les souvenirs et d'anticiper un retour. Tout change quand la perte semble définitive, soit que l'objet ait vraiment disparu, soit qu'il se montre mauvais auquel cas c'est une perte d'amour qui ne vaut pas mieux. Freud compare la situation à celle de l'enfant tout petit quand, privé de la présence effective de sa mère au-delà du supportable, ses capacités de différer hallucinatoirement la satisfaction de ses besoins se trouvent dépassées. C'est alors pour lui une situation de détresse qui met en échec tous les mécanismes d'éconduction. L'attaque interne est dans ces conditions du même ordre que la douleur provoquée à la périphérie du corps par un mal auquel on ne peut se soustraire. Pas de fuite possible.

La douleur psychique est assimilable à ces expériences précoces. Elle se différencie de *l'angoisse*. En effet l'angoisse précède le danger (comme celui de la perte), elle *l'anticipe et mobilise* de ce fait l'énergie vitale pour contrer le mal à venir. L'angoisse est au service de la vie, ou de la survie, même s'il arrive que par ses excès elle puisse avoir des effets paralysants. La *douleur*, elle, est plutôt du côté de la mort, de ce qui anéantit. Dans la douleur *le mal est arrivé, le mal est fait – et il fait mal !* Tellement mal parfois qu'il absorbe toute la vie psychique : le sujet n'est plus rien que sa douleur. Elle est d'un autre registre que celui qui met en présence les expériences de *satisfaction et d'insatisfaction*, qui oppose et dialectise *les affects de plaisir et de déplaisir*. Avec ceux-ci on est encore du côté de la vie avec ce qui régule le commerce entre les instances (sachant que ce qui est plaisir pour un système peut être déplaisir pour un autre). La douleur, elle, peut figer toute possibilité d'échange : les qualités (agréable-désagréable, bon-mauvais) sont balayés par la *quantité* : on est dans le *trop, ça fait trop mal*. Voilà ce qui caractérise la douleur, c'est qu'elle fait *effraction* dans les enveloppes protectrices, elle fait irruption dans le moi, le transperce, le vide, elle provoque une implosion comme l'écrit Pontalis<sup>7</sup>.

Le modèle de la douleur psychique reste donc celui de la douleur physique. Mais s'agit-il seulement d'un modèle, d'une analogie ? Non ! Du fait, justement, de cette effraction qui abolit les limites. C'est de même nature : la douleur, quelle qu'en soit l'origine, tend à effacer la discrimination entre le corps et l'esprit. Comme si, avec la douleur, le corps se muait en psyché et la psyché en corps écrit J.-B. Pontalis. Pour ce moi-corps ou pour ce corps-psychique, la relation contenant-contenu est prévalente, qu'il s'agisse de douleur psychique

---

6. Freud S., « Addenda », *Inhibition, symptôme et angoisse*, PUF, 1981, p. 102.

7. Pontalis, J.-B., *Entre le rêve et la douleur*, coll. « Tel », Gallimard, 1977, p. 255 et p. 261.

ou physique. Si la perte est en cause, l'investissement de l'objet manquant est en tout point comparable écrit Freud, à l'investissement narcissique qui se concentre sur une partie lésée du corps. Une fois encore, ça fait mal, trop mal, et rien ne vient inhiber cette douleur térébrante, continue, insoutenable.

À moins que... À moins qu'une dialectique se rétablisse entre le corps et l'esprit... À moins que les déplacements d'investissements dont il est question n'offrent une issue. Et c'est ici que l'élaboration de Freud – alors assujetti à la douleur de son cancer - vient nous saisir, nous touche au vif. S'il est bien connu qu'une douleur morale peut s'effacer derrière une douleur physique, la profonde originalité du propos freudien est de montrer que cela fonctionne aussi dans l'autre sens, à savoir que l'investissement narcissique d'une douleur corporelle inéluctable peut se déplacer sur le terrain de la douleur psychique, laquelle ouvre alors de tout autres possibilités du fait des transformations auxquelles elle se prête. « Le passage de la douleur corporelle à la douleur psychique correspond, écrit Freud, à la transformation de l'investissement narcissique en investissement d'objet » ce qui conduit à un rapprochement avec le deuil.

La psyché, avec la constitution de l'objet interne, se construit à partir de la perte douloureuse, source de nostalgie. Dominique Suchet,<sup>8</sup> dans son rapport au Congrès des psychanalystes de langue française soulignait que « l'intense nostalgie du passé » serait en vérité porteuse d'un événement à venir. Elle porterait en elle une couleur spécifique de l'angoisse témoignant d'un événement psychique insistant et persistant orienté vers l'objet manquant. Le tableau de Pablo Picasso et le poème de Léo Ferré, écrit en hommage à *Guernica*, contiennent en eux cette *Sehnsucht*, ce désir ardent plus fort que la mort. Celui-ci s'exprime dans l'œuvre picturale autant que dans le poème célébrant le ventre des espagnoles qui porte à la fois les armes et la vie.

Lorsque Picasso entreprit de réaliser *Guernica*, il commença par de nombreuses ébauches fragmentaires, que l'on trouve exposées à Madrid au musée Reina Sofia. L'artiste s'est en particulier attaché à reprendre sous de multiples formes la figure de la mère avec son enfant mort dans les bras. Les esquisses successives sont étonnamment semblables et différentes à la fois, plus bouleversantes les unes que les autres, jusqu'à la version définitive où le visage de cette femme n'est plus qu'un cri et s'est transformé en un message universel de *mater dolorosa*, de *pietà* des temps modernes. L'expression de cette face disloquée n'est qu'un hurlement jaillissant des profondeurs de la terre, contre la sauvagerie des hommes. Le fait et le symbole se rejoignent alors dans une immédiateté saisissante.

Le travail de l'analyste et de l'analysant sont proches de celui du peintre ; ils passent par la longue répétition des fragments d'une histoire personnelle douloureuse objet de perlaboration.

Lorsque Christian décida de commencer une seconde analyse, c'était avec l'espoir d'enrayer le mécanisme infernal de souffrances psychiques et physiques que rien ne semblait pouvoir apaiser. Elles envahissaient totalement son existence. Il n'y avait chez lui que noirceur et désolation. Goûter simplement aux plaisirs de la vie quotidienne lui était devenu impossible. Célibataire, il aurait aimé rencontrer une femme mais il n'avait d'attrait que pour celles qui lui paraissaient inaccessibles du fait de leur beauté, de leurs talents ou de leur classe sociale. En leur présence, il perdait d'ailleurs tous ses moyens et était pris soudainement de violentes coliques intestinales qui le plongeaient dans la honte. Il avait une prédilection pour des femmes hautaines qui l'ignoraient et par lesquelles il se sentait d'autant plus humilié qu'il les idéalisait.

Lors de sa première analyse, son thérapeute ne l'aurait jamais gratifié de la moindre interprétation. Christian le décrivait comme muré dans un silence de marbre. C'était pour lui un signe évident de mépris ; il se sentait rejeté. La froideur compassée de cet analyste n'avait fait qu'aggraver son sentiment de dévalorisation. Elle le fascinait cependant car il l'assimilait aux airs dédaigneux des femmes qu'il admirait. Après quelques années de ce parcours immobile, Christian sombra dans une mélancolie atypique accompagnée d'une profusion de

---

8. Suchet D., « Un commencement sexuel », rapport due CPLF *Le sexuel infantile et ses destins*, *Revue française de psychanalyse*, n° 5, Spécial congrès, PUF, décembre 2015.

symptômes somatiques variés, ce qui lui valut une longue hospitalisation. Après sa sortie, il entama son deuxième traitement analytique avec moi, et il éprouva assez vite les bienfaits d'une parole libératrice. Tandis que ses douleurs s'apaisaient, il en vint à établir un lien entre l'attraction qu'il éprouvait pour ces femmes narcissiques et phalliques et l'amour passionné qu'il vouait à son père. Un homme qu'il avait toujours vénéré et dont il brossait un tableau impressionnant. Ce père, qui aurait été un enfant prodige, répétait sans vergogne qu'il avait pour mission de sauver le monde de par ses puissantes capacités intellectuelles. Mais le décès de son propre père porta un coup fatal au destin fabuleux qu'il caressait dans ses rêves. Ce fut alors comme si ses projets grandioses avaient perdu leur raison d'être. L'admiration sans bornes que ce père mégalomane avait suscitée chez Christian, se doublait d'un amour indéfectible pour lui. L'idéalisation narcissique s'accompagnait d'une identification aux fragments mélancoliques de cet homme brisé.

Dans son enfance, Christian fut un garçon malingre et chétif, et son père le regardait avec commisération en prononçant cette phrase affreuse : « Tu es bâti comme un mur de pissotière en démolition ! » Injonction terrible, adresse impensable, qui restait gravée dans la tête de cet enfant et qui provoquait son effondrement : « Tu es bâti comme un mur de pissotière en démolition... » La répétition et la violence des mots, évoquant la castration, si ce n'est le meurtre, étaient ressenties par lui de façon excessivement douloureuse : il en était accablé, comme réduit à néant. Les faits entraient en collusion avec le fantasme. Plus rien ne permettait de différencier la réalité psychique du réel traumatique. La sauvagerie des paroles-actes du père rencontrait la violence hallucinatoire des menaces de castration sans dérobadie possible. La seule issue pour Christian fut de retourner la douleur psychique en un *désir inconscient de castration* lequel entretenait subrepticement une jouissance inavouée de soumission au père sur le mode : « il me bat parce qu'il m'aime ».

Au cours de son enfance, il eut à subir d'autres humiliations qui l'affectèrent d'autant plus profondément qu'elles faisaient écho aux agressions paternelles. Lors d'un voyage scolaire, ses camarades s'amusaient à le déculotter afin de s'assurer qu'il avait des « couilles » et que son pénis n'était pas trop court. Cet épisode fut vécu par Christian comme un viol homosexuel. Cette intrusion brutale et dégradante dans son intimité se combinait avec les invectives paternelles pour entraîner des sentiments d'inquiétante étrangeté. Depuis, il éprouvait des douleurs physiques multiples qui se portaient singulièrement sur ses parties génitales, avec des sensations de coupure, de section, de déchirure. Par ailleurs quand il lui arrivait de se trouver en présence d'une femme nue, la vue de son sexe l'angoissait ; il préférait les sexes épilés car devant une toison pubienne fournie dissimulant le clitoris, il imaginait que celui-ci avait disparu définitivement. Quelques fantasmes homosexuels émergèrent au cours de l'analyse mais son choix d'objet se tournait résolument vers les femmes.

L'évocation de cas cliniques présente inévitablement un caractère anecdotique susceptible de masquer derrière le pittoresque du détail la violence des expériences vécues. Le risque serait en l'occurrence de ne pas laisser percevoir l'intense souffrance de ce patient. Ne sommes-nous d'ailleurs pas tentés, de façon plus générale, d'édulcorer la violence des conflits œdipiens et de l'angoisse de castration, du fait qu'ils sont devenus des lieux communs de la pensée. En tant que tels, leur virulence s'est atténuée, au point que leur approche conceptuelle risque à tout moment de faire oublier la dureté des expériences infantiles à l'état natif (*in statu nascendi*), cette fameuse *Kränkung* que Freud reconnaissait chez ses premières patientes, l'humiliation supportée en silence et sans révolte.

Un détour théorique s'impose cependant ici. Dans une note de bas de page ajoutée en 1920 aux *Trois Essais*<sup>9</sup>, dans l'article sur les « Métamorphoses de la puberté », Freud réaffirme qu'à ses yeux le complexe d'Œdipe reste le complexe nucléaire des névroses. Clef de voûte de la sexualité infantile, dont les avatars auront des effets décisifs, sur celle de l'adulte, sa résolution est soumise à bien des aléas. À défaut d'une issue favorable, le sujet reste sous l'emprise d'une *organisation génitale infantile* qui fait le lit de la névrose et qui est placée pour les deux sexes sous la prédominance imaginaire de l'organe mâle. Le « primat » du phallus est une

---

9. Freud S. (1905), « Métamorphoses de la puberté », *Trois essais sur la sexualité*, Gallimard, 1987, p. 168.

élaboration conceptuelle infantile à la clef de toute formation névrotique. Le pénis représente la pulsion partielle par excellence. Son excitation échappe en partie au contrôle de la volonté ; son potentiel autoérotique n'en est pas moins considérable et il fait l'objet, comme Freud l'écrivait à Marie Bonaparte<sup>10</sup>, d'un surinvestissement narcissique colossal.

Depuis les découvertes du petit Hans, la phase phallique doit être considérée non seulement comme une période d'investigation mais aussi comme une phase riche en multiples expériences : mentales, affectives et pulsionnelles. Les sensations et la réactivité des organes génitaux chez le garçon comme chez la fille développent l'érotisme envers les objets primaires étayant les représentations des fantasmes originaires. Ces potentialités vivantes s'accompagnent d'une fragilité en raison même des motions pulsionnelles qui s'y rattachent et des dangers qui leur sont associés. La castration en est le paradigme. Vécue comme une punition elle provoque l'effroi ; elle peut s'accompagner de sensations multiples, de douleurs corporelles et psychiques.

Mais il est un fait à souligner : c'est que ce fantasme s'inscrit dans la continuité d'angoisses plus anciennes qu'il ordonne ; l'angoisse de castration *prolonge d'une autre façon l'angoisse de séparation d'avec la mère* ; lui donnant une forme nouvelle, ce qui lui confère une dimension symbolique fondamentale. La crainte de perdre l'amour et la peur de mourir chez la fille tout comme l'angoisse de castration chez le garçon, tirent leur force, leur intensité, du fait que de tels effrois drainent et réactivent toutes les angoisses du passé. Cela s'entend des expériences les plus archaïques - comme le retrait définitif du sein ou encore le détachement quotidiennement exigé du contenu intestinal - aux angoisses liées à la perte d'objet. La menace de castration deviendrait en quelque sorte la « voie finale commune » de toutes ces pertes antérieures. C'est comme si le fantasme attirait à lui ces vécus avec leur violence traumatique, en leur offrant une nouvelle possibilité de mise en représentation. Mais si le fantasme de castration réactive le passé, il est en même temps complètement immergé dans le présent du conflit œdipien. Il se situe pour ainsi dire à l'intersection de deux axes, vertical et horizontal ou, si l'on préfère, diachronique et synchronique. *Au présent*, l'angoisse de castration n'est pas le simple effet d'un constat anatomique. Prenant le cas du garçon, Freud ne manque pas de faire observer que si l'idée d'amputation peut lui venir à l'esprit au vu de l'absence du pénis chez la fille, il n'acquiert un indice de réalité que lorsqu'il s'associe à l'entendu d'admonestations verbales. Souvent véhiculées par la voix des mères, elles ne deviennent véritablement inquiétantes que lorsqu'elles sont proférées par le père. La sensibilité musicale de Mozart lui fait porter cette voix par le Commandeur du *Don Giovanni*. La menace ne devient sérieuse que lorsque le *fantasme d'union avec la mère dans le coït*, vient renforcer l'évaluation narcissique du pénis interférant avec la rivalité œdipienne. Elle prend alors le sens d'une possible vengeance paternelle dont la mise à exécution viendrait consommer une nouvelle séparation d'avec la mère, réactivant la détresse psychique de l'*infans*. Le petit garçon est alors « obligé d'y croire » écrit Freud. C'est bien de croyance qu'il s'agit et non pas de savoir. Cette intimidation serait à l'origine d'un *accablement*, d'un *clivage du moi*, ajoutera Freud<sup>11</sup> en 1932. L'enfant est « obligé d'y croire » parce que c'est cette croyance qui va lui permettre de renoncer aux vœux œdipiens. Le maintien d'un investissement érotique des objets primordiaux serait trop coûteux du fait de la blessure narcissique effroyable qu'il risquerait d'entraîner. Le fantasme de castration est alors un facteur de *liaison* à l'encontre du débordement pulsionnel. Il contribue à la résolution du complexe et au déplacement des investissements qui en résulte.

Pour l'inventeur de la psychanalyse, ces menaces de castration venues de temps immémoriaux et qui participent à l'édification d'un surmoi déssexualisé, permettraient une disparition un peu magique du complexe d'Œdipe. Les tendances libidinales laisseraient alors place à la tendresse et aux sublimations. Mais on admettra qu'il s'agit là d'un modèle virtuel, se rapportant à une situation idéale, car la réalité est souvent beaucoup plus problématique. Le destin du complexe est loin d'être uniforme car intervenant au croisement de deux axes, *il dépend du passé autant que du présent*. Aussi de nombreux analystes post-freudiens et contemporains se

---

10. Cité par André Green, dans *Le complexe de castration*, « Que sais-je », PUF, 1990, p. 64.

11. Freud S. (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, Idées problème II*, PUF, 1995, pp. 283-286.

sont-ils opposés fermement à l'idée un ensevelissement de l'Œdipe ; ils montrent que l'attachement aux objets primaires persiste à jamais dans l'inconscient aux côtés d'un surmoi déssexualisé. « Les sentiments une fois éclos, n'existent-ils pas toujours au fond du cœur ? » questionnait Balzac<sup>12</sup> dans *La femme de trente ans*, « Ils s'y apaisent et s'y réveillent au gré des accidents de la vie ; mais ils y restent, et leur séjour modifie nécessairement l'âme ».

Il est un cas de figure qui mérite une attention particulière : c'est que l'imbrication entre l'angoisse de castration et le complexe d'Œdipe qui semble aller de soi dans le développement psychique de l'enfant, et sur laquelle on vient d'insister, n'est pas toujours de fait. Il arrive que cette angoisse ne s'allie pas comme on pourrait s'y attendre aux fantasmes incestueux, à la loi de prohibition de l'inceste, au renoncement aux souhaits meurtriers contre le père. André Beetschen<sup>13</sup> le soulignait récemment dans « Le complexe de castration encore ». C'est un avatar surprenant que Freud avait relevé dans sa description de la maladie du Président Schreber en 1911<sup>14</sup>. Nous le rencontrons chez Christian. Dans les deux cas, les complexes de castration et d'Œdipe ne parviennent pas à se rejoindre, à s'accorder mutuellement et à nouer des relations étroites telles qu'elles pourraient disparaître, se diluer -pour reprendre cette figure – dans le grand complexe des associations, ou plutôt se traiter mutuellement. Le juriste émérite qu'était le président Schreber souffrait d'une paranoïa délirante dont l'un des thèmes principaux était un souhait incoercible d'émasculatation : sa transformation en femme devait faire de lui l'épouse de Dieu pour la création d'une nouvelle race d'hommes. C'est dans ce cas précis, que Freud lia la castration explicitement désirée, non refoulée, avec ce qu'il appela pour la première fois le complexe paternel œdipien. L'émergence du délire témoignait de la régression psychotique avec un retrait de la libido sur le Moi cohabitant chez cet homme avec la persistance d'un amour passionné pour son père décédé trop tôt. C'était un pédiatre célèbre dans l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce père vénéré voulait remodeler, sauver les petits enfants par une méthode très folle de « gymnastique médicale en chambre ».

Cet échec de l'association entre complexes d'Œdipe et de castration favorise la persistance dans l'inconscient de l'idéalisation et de la sexualisation des objets œdipiens. Leur maintien renforce la cruauté d'un surmoi autoritaire. Le moi, gravement fragilisé, risque alors de basculer dans une position masochique. Le non-renoncement aux objets primordiaux suscite la répétition en série de choix d'objets qui présentent des traits de caractères identiques, à l'origine de douleurs parfois indicibles. André Green<sup>15</sup>, dans son travail de synthèse concernant le complexe de castration, remarque que cette non-liaison entre les deux complexes, se rencontre surtout chez le garçon dans les structures à Œdipe inversé. Dans cette configuration les effets de l'angoisse de castration restent extrêmement vifs. L'absence de liaison, secondaire à l'existence d'un Surmoi sévère et inflexible, est facteur de réaction thérapeutique négative marquée par un puissant sentiment de culpabilité appelant la punition. On observe alors chez de tels patients un besoin persistant d'être malade, satisfaisant un comportement masochique. La non-fusion des complexes s'accompagne en parallèle d'une démixtion des pulsions, libérant l'action délétère et incontrôlée de la pulsion de mort. Pour revenir aux propos visionnaires de Balzac, « La grande la vraie douleur, serait alors un mal assez meurtrier pour éteindre à la fois le passé, le présent et l'avenir, (...), dénaturer à jamais la pensée, (...) briser ou détendre les ressorts du plaisir en mettant dans l'âme un ressort de dégoût pour toutes choses de ce monde. Encore pour être immense (...) ce mal devrait arriver en un moment où toutes les forces de l'âme et du corps sont jeunes, et foudroyer un corps bien vivant. Le mal fait alors une large plaie, grande est la souffrance ; et nul être ne peut sortir de cette maladie sans

---

12. De Balzac H., *La femme de trente ans*, Paris, Nelson éditeur, 1963, pp. 112-113.

13. Beetschen A., « Le complexe de castration encore », *Association psychanalytique de France, Liberté en psychanalyse, Liberté, égalité, sexualité*, PUF, 2017, p. 95 et p. 110.

14. Freud S. (1911), « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber) », *Cinq Psychanalyses*, PUF, 1984, p. 262, et p. 324.

15. Green A., *Le complexe de castration*, « Que sais-je », PUF, 1990, p. 75.

quelque poétique changement : ou il prend la route du ciel, ou, s'il demeure ici-bas, il rentre dans le monde pour mentir au monde, pour y jouer un rôle<sup>16</sup> ; il connaît dès lors la coulisse où l'on se retire pour calculer, pleurer, plaisanter ».

À ce dilemme entre le ciel et la terre, entre l'âme et le corps, l'analyse se propose d'ouvrir une autre possibilité de « poétique changement » ayant pour outil la parole et la réactivation transférentielle des drames qui ont « foudroyé un corps bien vivant ». Les objets primordiaux en viennent à se dévoiler de telle façon qu'ils perdent enfin leur pouvoir de séduction lié à cette part de mystère que le refoulement leur avait conféré. Leur force d'attraction énigmatique finit par s'atténuer grâce au travail inlassable d'une figuration répétitive. On ne peut renoncer en effet qu'à un objet figuré, écrit Jean-Claude Rolland dans *Quatre essais sur la vie de l'âme*. Plutôt que de figuration nous pourrions parler de reconfiguration sous des formes variées grâce au travail ingénieux de liaison du moi à travers lesquelles l'intensité de la castration et de ses précurseurs s'atténue à la faveur de leur relation. La mobilisation des forces de vie, a pour effet de rétablir un lien dynamique entre les angoisses orphelines et la constitution de nouveaux objets œdipiens permettant qu'enfin puisse s'annoncer le déclin de l'Œdipe.

L'analyse est le théâtre où vient se mettre en scène dans toute sa violence et sa complexité, cet enchevêtrement des douleurs du patient avec les souffrances les plus profondes et les plus anciennes : douleur muette d'un enfant agonisant, cri de la mère qui tient dans ses bras un corps inanimé. La remise au travail, en gestation, comme dans le ventre des espagnoles de tels accablements est portée par la vivacité d'une parole libérée qui les sort de leur isolement, de leur crypte et de leur immobilité. Elle leur offre des ouvertures, tisse des liens, permettant à ces douleurs enfouies de se reconnaître, à un autre niveau, dans le corps démembré d'un cheval, ou dans le corps amputé du taureau, figures de castration, qui leur donnent sens, et les réintègrent dans une conflictualité en leur apportant une énergie insoupçonnée portée par la révolte. Tel est l'espoir, qui avec le concours du surmoi protecteur de l'analyste et la mise à disposition de sa propre psyché, fait souffler un vent de liberté et l'espoir au dessus de la « Guernica intime » qu'est souvent une psychanalyse.

---

16. Frappante anticipation de ce que Winnicott qualifiera de *faux self*.

# *La vengeance : une douleur déplacée*

*Jean-Yves Tamet*

En acceptant de participer à cette journée, une cure aujourd'hui terminée m'est venue à l'esprit, suivie du souvenir, autant attendri que vif, de la lecture enfantine du *Comte de Monte-Cristo* ; il contenait le mot de vengeance. Pourquoi cet ouvrage a-t-il été associé à cette longue cure ? À propos de cet aspect de la temporalité, Gilbert Diatkine<sup>1</sup> remarque que la durée éprouvante de certains traitements où la persécution est présente, inspire gêne et même honte aux analystes. Mais pourquoi la vengeance ? La pensée d'une rétorsion aurait-elle été sous estimée ? Une autre idée s'est alors imposée : les turbulences de l'écoute ne porteraient-elles pas en germe une dimension vengeresse insoupçonnée que seule l'écriture ferait jaillir ? Si c'était le cas, l'éclatement du temps propre à la cure coexisterait avec la présence chez l'analyste d'un oubli impossible dont les manifestations seraient imprévisibles.

Cet homme parlait, haut et fort, d'un ton saccadé, avec véhémence, sans place pour le silence ; mes rares interventions surgissaient dans les intervalles que laissait vacants son rythme soutenu ! Elles devinrent fluides quand il se persuada, peu à peu, que je ne le couperai ni dans son déroulement langagier, ni dans sa logique d'exposition. Chaque séance était rude, comme si se rejetaient, en permanence et intensément, de pénibles scénarios répétitifs. Écrivant avec la distanciation du temps écoulé, je découvre combien ces pesantes années installèrent un projet secret, faire taire l'interlocuteur, qui n'était que la tentative insurrectionnelle tardive d'échapper à la soumission et à la passivité qu'avait connues l'*infans*. Cette révolte, économe de mots, s'éprouvait dans des actes ; il est possible que l'enfermement du patient, comme celui de Dantès, se lièrent dans mes souvenirs au point que l'un et l'autre s'associèrent dans cette réflexion sur la douleur. Le texte romanesque s'est imposé avec le mot de rétorsion issu du travail clinique, offrant alors la possibilité de donner forme à des états transférentiels diffus. Les lectures favorisent une figuration<sup>2</sup> et une approche de la chose inconsciente, c'est ainsi que j'entends le compagnonnage et les respirations imagées des textes littéraires, tant dans le temps de la séance que, comme ici, à distance. Des livres ou des films qui s'invitent, ou forcent la porte, quand les mots manquent, *on s'en fait un radeau*<sup>3</sup>.

Très vite, ce patient a campé une scène fondatrice qui a écrasé toutes les autres, plongeant au cœur de son histoire et source de commentaires insistants. Il raconte : un soir, très précisément daté, son père, fortement alcoolisé, dans les suites d'une vive querelle avec sa femme le menaçant d'un couteau, a quitté la chambre conjugale, s'est couché contre lui et a essayé de... et là, les mots lui manquent pour dire la chose. Il perçoit que le père allait faire avec lui ce dont il était privé par son épouse et que lui l'enfant était soumis à une rétorsion substitutive. Durant des années, le souvenir de cette sombre soirée<sup>4</sup> a occupé l'espace des séances, délimitant un avant et un après, énoncé avec des mots où s'entendait un cri contenu, rage et colère mêlées, ébauche d'une parole balbutiante et explosive. D'autres évocations complétaient cette scène initiale où un enfant était sexuellement victime d'un parent, son père : l'une montrait un garçon qui avait la chance que sa mère s'occupe de lui et l'autre, celle d'un cadet subissant la méchanceté cruelle, voire sadique, de son frère aîné. Aucune intervention de ma part portant sur la véracité des faits n'eut lieu car, au fond, je ne me posais

1. G. Diatkine, Les très longues cures et le délire de persécution.

2. J.-Y. Tamet, *Depuis une trace insistante*, Colloque de Cerisy, 2016 (à paraître 2017).

3. P. Autréaux *La voix écrite*, 2017, Verdier, p. 125.

4. « La peur de subir une agression homosexuelle est la source de la plus forte résistance chez l'homme » dit Freud à Smiley Blanton, le 7 septembre 1938, *Journal de mon analyse avec Freud*, PUF, 1973.

pas la question d'adhérer à cette histoire, malgré la conviction qu'il m'imposait, je voyais surtout la puissance des scénarios ; le patient perçut-il un flottement, toujours est-il qu'il se convainçait progressivement que cette scène n'avait pas eu l'intensité sexuelle qu'il lui attribuait et qu'il existait peut-être un écart entre les mouvements de l'homme aviné et ce qu'il avait alors imaginé : l'enfant aurait-il aussi eu peur de ses pensées ? La peur se dégagait et desserrait la prégnance de l'étreinte qui accompagnait la fixité du souvenir. La mort du père, isolé et presque misérable, survint sans changer le cours des choses. Mais un des effets de cette dessaisie fut de rencontrer la réalité ordinaire de sa vie et de mesurer l'isolement de sa solitude qui devint source d'une angoisse actuelle, forte mais plus juste. Le désir de vengeance se déplaça alors sur un garçon qui commit sur lui à l'adolescence un geste sexuel déplacé et, de nouveau, ce récit occupa l'espace comme s'il avait eu lieu la veille. À chaque fois, force était de constater que ce passé qui revenait s'accompagnait de vives manifestations émotionnelles comme si l'événement s'était tenu quelques heures avant. Ce passé qui ne passait pas, immobilisé et rigide, s'ouvrit insensiblement dans un deuxième temps.

Mes rares interprétations reliaient les mots aux événements contemporains, les séances entre elles, dans un rapprochement temporel analogique sur l'axe passé-présent ; mon écoute, vivement sollicitée, était parfois sujette à des ruptures, envahie d'épuisement ; je n'osais pas me formuler cette lassitude. Souvent ces passages défaillants dont les éprouvés jaillissent ailleurs, masqués par la honte avec une violence tue, demeurent cachés à notre compréhension.

Quand je l'ai connu, il dépensait vainement des sommes importantes auprès d'agences matrimoniales et, quand internet se développa, de nombreuses rencontres éphémères l'occupèrent. Sa mère, à la présence exigeante et rigide, balisait le rythme de sa vie et continuait de lui donner argent et plats cuisinés : ceci maintenait une dépendance qui satisfaisait un besoin de soumission.

D'année en année, toujours très étonné qu'il vienne, j'imaginai difficilement une fin ; je pensais qu'elle serait identique à celle réalisée avec son psychiatre : en effet, au terme de son activité professionnelle, le patient continua de le voir, d'abord dans un café puis en l'invitant chez lui. Le souhait d'amitié que son père ne lui avait pas donné, s'incarnait-il enfin avec le médecin ! Car celui-ci eut un rôle décisif dans la décision d'entreprendre une analyse : comment penser, qu'avec ses troubles, cet homme se serait aventuré seul dans cette expérience ?

Avec l'installation d'une aventure, un désir qui n'avait pas pris forme jusque-là, s'est manifesté. Il avait noué une relation avec une jeune femme, mère d'une adolescente de 14 ans, séparée du père de l'enfant. Leurs échanges demeuraient amicaux, il s'en plaignait et s'en contentait... enfin pas tant que cela car il devint préoccupé de la situation de l'adolescente, se défendant avec véhémence d'être troublé par elle : un jour, il lui écrivit une lettre enflammée, où il disait que plus tard lui et elle... bref une invitation à une future relation amoureuse. Il s'était trompé de destinataire. La lettre tomba entre les mains de la mère qui s'en plaint à la gendarmerie où il fut convoqué puis admonesté. Au décours d'une séance où il évoquait ces faits, je soulignais le dérangement qu'avait pu représenter cette lettre pour cette jeune fille, venant de lui qui en savait quelque chose de ce qui se passait à cette période de la vie ; de plus, ajoutais-je, cette fille recevait une lettre alors même que sa mère se refusait à lui ; propos énoncés comme évidence tant nous avons abordé ces aspects au cours des séances écoulées ! Mon intervention l'inquiéta, le mit en colère, il ne me le dit qu'à la séance suivante. De mon côté, je vis dans une rapide rétrospective toutes les fois où il m'avait parlé de ses attentes amoureuses d'adolescent, restées sans suite. Chose curieuse, une inquiétude fautive me traversa, comme si moi-même j'avais encouragé l'écriture de la missive !

Le passé évoqué déguisait les préoccupations actuelles, dont la lettre était un des effets : la cure permettait la manifestation de désirs anciens dirigés vers des très jeunes filles, la lettre l'entraînait loin du père et le convoquait ! L'admonestation du gendarme, sans suite pénale, fut prise de haut, puis appréciée dans un second temps. Et dans les mois qui suivirent, prenant appui sur le désaccord, il décida de mettre un terme aux séances ; une date fut fixée, il s'y tint non sans mal, je laissais faire.

De cette longue cure, je retiens l'élaboration d'un désir de vengeance à l'égard d'hommes : la liste fut longue depuis son père, son frère, des camarades, des professeurs, des chefs de service... et l'analyste. Quand il récriminait contre son père, cette actualisation libérait des mots encapsulés, d'autant que celui-ci, ayant fini ses jours intellectuellement affaibli n'avait pu être un interlocuteur. À l'égard des femmes, il manifestait des demandes, chargées d'inclination œdipienne, et alors planait l'ombre séductrice de la mère. Étaient clivées d'un côté la femme et de l'autre la mère, intouchable et inattaquable. Ainsi la vengeance était-elle placée au cœur du transfert mais avec une dimension insoupçonnée de l'analyste : c'est elle que réveille le souvenir du roman.

Durant longtemps un clivage parfait opéra. Pourquoi l'ensemble défensif se fragilise-t-il à un moment ? Est-ce le fait que la cure, en partance pour sa fin, ne jouait plus son rôle de scène pour l'enfant victime, scène mais également d'interdit ? Est-ce une lente reconnaissance d'une pulsionnalité qui mettait désormais en évidence des scénarios jusque-là bâillonnés ? Toujours est-il qu'un tour imprévu a imprimé aux derniers mois des rencontres une tonalité inédite, plus névrotique en somme, ouvrant une brèche dans le solipsisme du narcissisme : durant cette période, il entreprit un besogneux, et discrètement quérulent, travail d'écriture, reprenant dans le détail des moments clés de ses séances. Vous remarquez que ce jour je vous soumetts une entreprise d'écriture voisine ! Cette cure m'imposa une impossibilité de la rêver... jusqu'à ce qu'Edmond Dantès me rende visite.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, une tradition littéraire<sup>5</sup> a installé la vengeance comme thème central<sup>6</sup> dans de nombreux romans et nouvelles<sup>7</sup>. Dans ces récits qui font la part belle à cette mémoire immobile, elle apparaît comme un fidèle conservateur de la déception des amours et des espérances trahies ! Justice privée et passionnelle, elle pousse chacun à ses limites, celles de l'amour-propre blessé mais également du respect de soi : Thomas d'Aquin parlait *du désir de vengeance comme désir du bien*<sup>8</sup>. Freud lui-même soulignait<sup>9</sup> « *la tendance de la générosité destinée à refouler la soif de vengeance, sur le modèle du Comte de Monte-Cristo* » !

Pages fermées, lecture achevée, le *Comte de Monte-Cristo* ne se laisse pas oublier<sup>10</sup>. Au début du roman, intensément amoureux, Edmond Dantès sous estime l'hostilité jalouse du trio formé par ses amis Fernand, Danglars et Caderousse, ainsi que l'intransigeance madrée du procureur Villefort qui le condamne au cachot comme bonapartiste.

L'idée de vengeance arrive progressivement, après que l'abbé Faria<sup>11</sup>, au décours de conversations au cachot avec son compagnon d'infortune, rende possible la reconstitution et la compréhension des conditions de son arrestation. Des détails disparates, bribes de conversations, gestes ou images, étaient demeurés énigmatiques et illisibles pour le malheureux reclus : ils deviennent récit avec Faria comme si l'abbé, premier interlocuteur, offrait une écoute qui articule les éléments du drame initial. Auparavant, Dantès avait été dévasté par une vague mélancolique qui lui avait ôté le goût de se nourrir comme celui de vivre : terrassé, il subissait son

---

5. Kris Vasisilev, *Le récit de vengeance au XIX<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2008.

6. Toute autre est la vengeance dans la production littéraire actuelle comme l'évoque Z. Dryef dans « Vipères sur étagères », *Le Monde*, dimanche 13 novembre 2016.

7. Prosper Mérimée, *Mattéo Falcone, Colomba*. Honoré de Balzac, *La Cousine Bette, Le Colonel Chabert, La Vendetta*. Jules Barbey d'Aurevilly, *La Vengeance d'une femme*, Verdi, *Rigoletto*

8. A. Bourreau, « Avoir du chien. Thomas d'Aquin et la passion impossible de la vengeance », *Penser/rêver*, 2008, n° 13, p. 98 mais le numéro *La vengeance et le pardon, deux passions modernes* est à citer ainsi que celui consacré à *Douze remèdes à la douleur*, automne 2002.

9. S. Freud (1909d), « Remarques sur un cas de névrose de contrainte », *OCF IX*, note p. 168.

10. Publié en 1844 les faits se situent à partir de 1815. Une adaptation télévisuelle remarquable de sensibilité et sans pathos a été réalisée en 1979 par Denys de la Patellière avec dans le rôle titre Jacques Weber.

11. A. Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, p. 182.

sort<sup>12</sup>, « son cœur était en train de se pétrifier dans la poitrine ». Puis, penser, se penser devint possible : « Douleur tu n'es pas un mal ». À partir de là, la lutte contre l'oubli installe l'axe directeur de son ressentiment. Après la mort de Faria, la rocambolique évasion du château d'If inaugure le retour vers les origines de sa mésaventure ; la démarche, vengeresse certes, inclue aussi l'idée de faire le bien, en toute discrétion : « Je veux être la Providence, car ce que je sais de plus beau, de plus grand, et de plus sublime au monde, c'est de récompenser et de punir. » Faire le bien tempère la douleur et le désespoir, introduit une omnipotence qui évoque un pouvoir maternel<sup>13</sup>, peu présent ensuite dans l'ouvrage. Homme cosmopolite, Dantès s'adapte aux mœurs de la cité où il réside et fraye avec les truands qui, malgré leurs viles actions, conservent une morale. Dumas note alors « cet homme a dû beaucoup souffrir »<sup>14</sup> et campe un héros qui connaît les forces du mal et les ravages qu'exercent les turpitudes humaines. Tel se présente à Paris le comte de Monte-Cristo, énigmatique gentilhomme, qui se tient à l'écart des considérations mesquines des salons.

Si la vengeance, fille du sentiment d'injustice, impose une rétorsion, des interdits se glissent cependant entre le désir et son accomplissement : la réponse n'est pas immédiate mais différée... modulée... déplacée ? Différée, elle se mange froide comme le rappelle l'aphorisme *La vengeance est un plat qui gagne à être mangé froid*<sup>15</sup> et Dantès implore « Mon Dieu conservez moi la mémoire » ou « je craignais de devenir fou et d'oublier »<sup>16</sup>... modulée, elle ne sera pas égale en intensité à l'égard de chacun des traîtres... déplacée, nous rencontrons la figure de la victime émissaire qui va payer pour un autre ou la sublimation vers des hautes pensées qui atténue quelque peu la violence destructrice initiale « À mesure qu'on s'avance, le passé, pareil au paysage à travers lequel on marche, s'efface à mesure qu'on s'éloigne »<sup>17</sup>. Si les deux premières issues ne peuvent effacer la douleur de la rage impuissante, le déplacement permet au mouvement psychique de continuer sa route, tout en déviant son cours.

Le récit de Dumas suit l'évolution de Dantès depuis l'effondrement initial ; enfin libre, la tristesse et la tension ne le lâchent pas : devenu comte, jamais il ne rit ou plaisante, si ce n'est de manière épisodique quand il retrouve les enfants Morrel dont le père, armateur, lui fit confiance ou quand il contemple Haydée, sa jeune et mystérieuse protégée. Il ne possède pas la liberté d'esprit grinçante d'Heinrich Heine, si apprécié de Freud : « J'ai les dispositions les plus pacifiques. Voici mes souhaits : une modeste cabane, un toit de chaume, mais un bon lit, une bonne nourriture, ... et si le Bon Dieu veut me rendre tout à fait heureux, il me fera connaître la joie de voir, disons six ou sept de mes ennemis pendus à des arbres. D'un cœur ému je leur pardonnerai avant leur mort tous les torts qu'ils m'ont infligés dans la vie – certes il faut pardonner à ses ennemis, mais pas avant qu'ils ne soient pendus. »<sup>18</sup> L'humour, suprême élégance de l'esprit est cependant souvent défaillant dans l'acte vengeur !

Mais quel événement psychique inaugure cette douleur ? Le roman décrit une scène où le personnage central, accablé et trompé, subit un désarroi fait de proches qui ont trahi. Au moment de la rupture, le sujet est arraché à ses objets d'amour, son vieux père et son amoureuse Mercédès, à leur présence bien sûr, mais également aux espérances parmi lesquelles ils avaient place. En somme, si la perte de l'aimé(e) peut être nommée deuil, ce qu'elle interdit de réalisation dans les aspirations et les rêves à venir ne sera pas perçu ni nommé : pensons d'ailleurs à la langue française où, si la mort d'un parent laisse l'enfant « orphelin », pas de mot en revanche pour nommer le nouvel état d'un parent dont l'enfant meurt. La perte de promesses à venir

---

12. *Ibid.*, p. 237.

13. C'est une dimension que je laisse de côté mais qui fait poser la question de l'enveloppe du rêve, de nature maternelle, qui ne s'établit pas comme pare excitation et qui laisse l'acte vengeur se développer.

14. *Ibid.*, p. 436.

15. Aphorisme de Wilhelm Wander.

16. *Ibid.*, p. 1350.

17. *Ibid.*, p. 1344.

18. J.-B. Pontalis et E. Gómez-Mango, *Freud avec les écrivains*, Gallimard, 2012, p. 169.

non seulement laisse sans voix, mais demeure sans mot. Comment vivre désormais avec les attentes défuntes, un renoncement est-il possible ? Les douleurs vives sans représentations appellent insensiblement des actes concrets actes vengeurs, voire une traduction hypocondriaque.

La vengeance impose une recomposition du temps : répétition, durée et après-coup sont remaniés. Des haines insoupçonnées s'inscrivent compulsivement ; si un déplacement est possible, car la vengeance ne se manifeste pas forcément à l'égard de l'objet déceptif, elle peut atteindre ce que cet objet aime le plus. Le vengeur a perdu confiance en la justice sociale, tout entier pris par sa conception de l'équité. « *Pour une douleur lente, profonde, infinie, éternelle, je rendrais, s'il était possible, une douleur pareille à celle que l'on m'aurait faite : œil pour œil, dent pour dent.* »<sup>19</sup>. Dès lors, investi des pouvoirs et de la mission de surhomme, il devient l'égal d'un envoyé de Dieu sur terre ; Umberto Ecco<sup>20</sup> écrit que le roman de Dumas contient « *les germes de cette figure du Surhomme que la philosophie allait inventer quelques années plus tard* », préfigurant ainsi le Surhomme nietzschéen. La vengeance suit alors un cours implacable et, achevée, elle laisse l'homme affaibli, rattrapé par la douleur mélancolique. Le lecteur se trouve face à l'énigme suivante : une fois accomplis les actes nécessaires, que va devenir le héros ?

Si la mémoire proustienne, fondée sur les charmes délicieusement fanés du retour, a reçu les honneurs des psychanalystes français, en revanche la mémoire dumasienne, tournée vers le futur de la vengeance a peu inspiré de commentaires : est-elle une mémoire trop violente, cruelle, voire naïve et enfantine ? Revenir peut paraître une démarche facile à la réserve près que l'activité du retour est au cœur de la vie psychique avec la présence pendulaire du départ, suivi de retrouvailles, de la disparition et des revenants.

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut bercé par la question du retour : la Révolution fut suivie des folles épopées napoléoniennes, les 100 jours de la Restauration. Les pouvoirs se succédaient et qui, un jour, faisait partie des puissants, se retrouvait le lendemain parmi les bannis, attendant qu'une heure de gloire ne vienne le sortir de l'ombre. Pendant de nombreuses années, l'exil et le retour en grâce se sont imposés comme mode de vie et nombre de carrières ont suivi les aléas de l'alternance des régimes politiques<sup>21</sup>. La violence suscitée par les guerres napoléoniennes, les enrichissements excessifs et rapides, la naissance d'une arrogante noblesse d'Empire composent la toile de fond de nombreux romans. D'ailleurs Dumas utilise une ruse puisée à la modernité de l'époque : Monte-Cristo va piéger le banquier Danglars, acteur de l'économie politique naissante, par un usage habile du crédit, ainsi que par des mots distillés ça et là. Il va progressivement tisser les conditions de la ruine du nouveau riche pris à son jeu de spéculateur. Le crédit est devenu un instrument moderne de vengeance, comme le souligne J.-M. Rey<sup>22</sup> ! Monte-Cristo a pris son temps avant l'estocade comme mon patient qui s'est donné des années pour assouvir sa colère en l'écrivant puis en partant à son heure.

Un premier commentaire souligne la place de l'écriture mais aussi celle, différée, de la lecture. En 1915, Freud écrit à Ferenczi « *Je tiens à ce qu'on ne fabrique pas de théories, elles doivent vous tomber dessus dans la maison comme des invités inattendus, alors qu'on s'est occupé à des recherches de détail.* »<sup>23</sup> Un parallèle s'effectue avec le roman, invité inattendu qui tombe dessus comme une « théorie », impose une relecture du souvenir des séances. Freud, quand il se penche sur le passé, se sent proche du travail de l'archéologue<sup>24</sup> « *Nous souhaitons obtenir une image des années oubliées du patient* » ; la question des transferts, qui brouille singulièrement la tâche d'exhumation, est alors mise de côté. Mais l'après-coup oblige de considérer les

---

19. *Ibid.*, p. 440.

20. U. Ecco, *De Superman au Surhomme*, Le livre de poche, 1978.

21. Cf. *La Cousine Bette* et *Le colonel Chabert*.

22. J.-M. Rey, *Histoire d'escrocs : tome 1 La vengeance par le crédit ou Monte Cristo*, Éditions de l'Olivier, 2013.

23. S. Freud, S. Ferenczi, *Correspondance 1914-1919*, Calmann-Lévy, 1996, « lettre 559 du 31 juillet 1915 », p. 86.

24. S. Freud (1905), « Fragment d'une analyse d'hystérie », *OCF VI*, p. 171.

rééditions ou réimpressions qui composent les éléments transférentiels ; j'utilise une des premières expressions freudiennes « *remplacement d'une personne antérieurement connue par celle du médecin* »<sup>25</sup> pour décrire les transferts car chaque cure impose de reprendre la théorie à sa source.

La pensée freudienne explore la vengeance dès le cas de Dora. Ce texte<sup>26</sup> expose la théorie du symptôme hystérique, suivie du commentaire sur le travail clinique avec la jeune fille. Il est étonnant que la réflexion du jeune clinicien pose déjà des questions qui demeurent toujours actuelles comme celle de l'écriture qui parfois s'impose. En effet, deux logiques de pensée coexistent, si l'une spéculé métapsychologiquement, l'autre, soumise à la prégnance des transferts, évolue en zigzag, avancées et reculades mêlées. Chaque texte analytique est traversé par ce conflit, ce qui suppose que l'analyste ne refuse pas le contact avec des scénarios, voire des images « *si scabreuses et si abominables* »<sup>27</sup>, ce que fait Freud quand il essaie, avec tact, de cerner les connaissances en matière de sexualité de la jeune Dora : « *On peut parler de toutes les questions sexuelles avec les jeunes filles et les femmes sans leur nuire et sans se rendre suspect, à condition toutefois d'adopter d'abord une certaine manière de le faire et ensuite d'éveiller en elles la conviction que la chose est inévitable* »<sup>28</sup>. » À la fin de l'écrit, une intuition surgit<sup>29</sup>, je cite : « *Ainsi je fus surpris par le transfert et c'est à cause de ce facteur inconnu par lequel je lui rappelai M.K. qu'elle se vengea de moi comme elle voulait se venger de lui ; et elle m'abandonna comme elle se croyait trompée et abandonnée par lui. Ainsi elle mit en action une importante partie de ses souvenirs et de ses fantasmes au lieu de la reproduire dans la cure.* » Freud constate les événements qui lui ont échappé : l'idée de la vengeance transférentielle apparaît entre les lignes, presque inconvenante. L'écriture a réalisé une échappée qui visualise une composante persécutrice.

Une seconde piste concerne la dynamique œdipienne de la cure. Se venger pour ce patient est issu d'un combat intime où les pensées, sous l'emprise d'un surmoi archaïque impitoyable, freinent l'expression fantasmatique. Cette puissante répression a conduit à des actes violents autodestructeurs, soulagés par un usage répété de drogues et ensuite endigués par un large usage de neuroleptiques et d'antidépresseurs. Ce qui émerge désormais de ces années de répression, affects inhibés, pensée contrôlée, isolement relationnel, sont les vestiges d'un combat qui a battu les cartes œdipiennes. L'impérieux acharnement dirigé vers l'effacement des amours infantiles, maintient un ordre obsessionnel au prix d'entraver l'exercice associatif de la vie psychique. De plus, cette hostilité dirigée vers la conduite du père, est menée avec une conviction telle, qu'elle empêche critique ou meurtre. Alors, de proche en proche, la vengeance s'érige en mausolée d'amours sans réalisations. Lorsque Freud<sup>30</sup> aborde les réactions précoces du garçon face au père, il écrit, à quelques lignes d'intervalle, que « *le père va être ressenti comme rival gênant auquel il aimerait bien se substituer* » et ensuite « *qu'il, l'enfant, aimerait bien se substituer à la mère comme objet d'amour du père* » ! Ces propositions, porteuses de composantes actives et passives, sont infiltrées par les théories sexuelles au plus cru de leur figuration : essayer de mettre à l'extérieur de soi ces images effrayantes devient nécessaire. Écrire m'a permis de constater que le flou et la terreur qui imposaient leur présence pendant si longtemps, ont donné place insensiblement, à une organisation inscrite dans une triangulation : la honte ressentie par l'analyste devant la longueur du temps nécessaire à cette installation est-elle un produit de la lenteur de la compréhension ? L'analyse convoque une imago de père cruel et sexuellement dépravé que l'analyste endosse et refuse à la fois.

Le patient hallucine dans l'attente d'un amour inconnu, se plaint de son père mais ignore à qui il parle, son père. « *L'objet parle à l'objet dont il parle* » écrit J.-C. Rolland<sup>31</sup>, soulignant ainsi la puissance comme

---

25. *Ibid.*, p. 86-87.

26. Écrit dans les deux semaines qui suivirent l'interruption des séances, mais publié seulement cinq ans plus tard en 1905.

27. *Ibid.*, p. 34.

28. *Ibid.*, p. 34.

29. *Ibid.*, p. 89.

30. S. Freud (1925), « Quelques conséquences de la différence anatomique entre les sexes », *OCF XVII*, p. 125.

31. J.-C. Rolland, « Le Désendeuillement », Conférence IV<sup>e</sup> groupe, Toulouse, novembre 2016.

l'obscurité de l'adresse. Le cri de rage dit que le souhait se déroule sur une scène d'où sont absentes poésie et rêverie ce qui signe un échec de la sublimation. Car ce contre quoi lutte le cours de la vie psychique est le fait que *la floraison précoce de la vie sexuelle infantile est vouée à la disparition par suite de l'inconciliabilité de ses souhaits avec la réalité, et de la déficience du stade de développement atteint par l'enfant*<sup>32</sup>. Parfois, durablement, cette douleur ne passe pas, elle alimente, en un jeu sinistre, une contrainte de répétition d'où semble avoir disparu tout plaisir d'échanger ou d'inventer. L'effroi initial est maintenu, l'effraction du pare-stimuli est établie, le rêve ne réalise pas sa fonction d'accomplissement de souhait et se constitue ainsi l'implacable sentiment vengeur. Douze ans, étrange correspondance temporelle entre l'âge du patient au moment de la scène traumatique et l'âge du lecteur du roman. Coté analyste, le récit de la cure montre le travail du refus qui, à chaque séance, en une sourde tension, appelle un désendeuillement. Attendre que la soumission du moi face à ses maîtres, partiellement levée, fasse apparaître une angoisse actuelle. Durant l'écriture, j'ai mesuré la dimension sourde d'une vengeance, héritière d'anciennes blessures autant présentes chez lui que virulentes dans le décours des transferts.

Déplacement donc vers des origines possibles du sentiment vengeur tel que des auteurs l'ont décrit. En 1945, Robert Antelme<sup>33</sup> a refusé sans appel l'expression de la violence : « *Se venger c'est reconquérir la "victoire" du bourreau et tuer une seconde fois les camarades morts, de plus c'est tuer en soi ce pour quoi nous avons combattu* ». Antelme qui ne renonce en rien à ses aspirations<sup>34</sup>, place donc les idéaux comme constitutifs du mouvement de vengeance<sup>35</sup>. David Grossman, homme de paix, peu de temps après le décès de son fils militaire, reprend sa plume : « *J'écris... je ne suis plus condamné à cette dichotomie absolue, fallacieuse et suffocante, à ce choix inhumain d'être victime ou agresseur sans qu'il y ait une troisième voie plus humaine ; quand j'écris je peux être humain.* »<sup>36</sup> Rester humain... malgré les forces qui reproduisent des conflits en nous assignant à des places inhumaines... un père qui tente de violer son fils ou un fils qui souhaite être coïté par le père, un homme excité par une adolescente, un fils se soumettant à sa mère, choisir est impossible et le dégageant de l'écriture en atténue-t-il l'horreur ? Le patient portait le conflit dans sa parole dont l'énonciation, le rythme et la mélodie s'effectuaient sur des modes compulsifs et explosifs ; ses mots pénétraient mes oreilles et obscurcissaient mon entendement par saturation et, ainsi, ils lui interdisaient aussi toute possibilité de s'écouter, le laissant répétitivement fermé à sa langue. Confronté à une intervention de ma part, arrachée de haute lutte à son rythme, il refaisait la séance chez lui, annulant mon propos et parfois, atteint et envahi, il s'absentait durant une à trois semaines ! Dans ces moments, il me rappelait les efforts désespérés de Louis Wolfson<sup>37</sup> qui, pour se protéger des mots de sa mère, avait développé une stratégie défensive en décomposant puis traduisant les messages maternels dans d'autres langues inconnues d'elle.

Ainsi toute vengeance, centrée sur le ressassement, maintient sa proie sous le regard et n'attend que le moment où, comme l'écrit Racine, « *Je veux voir son désordre et jouir de sa honte. Je perdrai ma vengeance en la rendant si prompt* »<sup>38</sup>. S'arc-bouter sur le présent établit une douleur exquise, parfois recherchée pour son

32. S. Freud (1920) « Au delà du principe de plaisir », *OCF XV*, p. 291.

33. R. Antelme, *Vengeance ?*, Farrago, 2005.

34. En cela il est rejoint des années plus tard par J.-P. Kaufmann, « *Moi, j'ai pardonné à mes ennemis. Mais je leur ai pardonné par hygiène mentale et non par conformisme avec les Évangiles. Je pense que la vengeance est une souffrance supplémentaire. Vivre avec le ressentiment est une prison dont on ne parvient pas à s'échapper. À la longue, cette idée fixe vous détruit. Mais je ne suis pas parvenu à aimer mes ennemis.* », *Comprendre le monde Les grands entretiens de la revue XXI*, Les Arènes, 2016.

35. Robert Antelme, une fois soigné et remis des conséquences de sa déportation, effectue un retour à Sartène sa ville natale. Il entre dans la cuisine austère où habite une vieille tante, de noir vêtue ; sitôt assis, sans l'écouter, celle-ci sort du tiroir de la table un revolver et lui dit, en dirigeant un regard implacable vers la maison du voisin : « Fils, tu sais ce qu'il te reste à faire ! » Antelme comprend alors qu'il lui faut poursuivre la vendetta familiale ; abasourdi et vacillant, il quitte aussitôt cette maison et ne reviendra plus jamais en Corse. Voici comment dans le monde intime de la famille les vengeances se transmettent aux plus jeunes, avec une économie de mots, étayées par les puissants liens du sang, au nom des pères et de la tradition.

36. D. Grossman, « Pourquoi j'écris encore ? », *Nouvel Observateur*, mai 2007.

37. L. Wolfson, *Le schizo et les langues*, Gallimard, 1970 et *Le Dossier Wolfson*, « L'Arbalète », Gallimard, 2009.

38. J. Racine, *Bajazet*, Roxane, acte IV, scène 7.

côté raffiné et pointu. Certaines venues en traitement montrent que le maintien de la douleur psychique est souhaitée comme s'il était effrayant de perdre le persécuteur qui accueille le négatif ! Garder le conflit, le rejouer *ad libitum* sur la scène du traitement et faire *in fine* de l'analyste l'objet du déplacement de la trahison est une dimension qui se suffit, évoluant sans souhait de comprendre ou volonté d'analyser. En douce, écrire son histoire durant l'analyse a eu pour lui valeur d'interprétation : ne dit-on pas « coucher sur le papier » pour nommer cet acte ?

Pour Harold Searles<sup>39</sup>, deux affects sous-tendent la vengeance : le chagrin et l'angoisse de séparation. L'individu, trop accroché à elle, ne peut renoncer à l'autre personne vers laquelle il dirige son ressentiment. Mais dans la suite de son propos, Searles demeure évasif sur les origines, soulignant que ce désir prend sa source dans la contrainte de devoir se plier à des valeurs issues des parents puis, plus loin, il suggère une hypothèse, comme quoi l'enfant a été privé et dépossédé du sein ou du pénis imaginaire maternel et en garde une profonde rancune. Le désir de vengeance restaure l'orgueil blessé et procure une forme d'autoprotection contre l'hostilité tout en maintenant refoulé le sentiment que la vie est sans espoir. Le patient navigue entre une plainte explicite et forte contre le père mais laisse en réserve, comme occulté, le lien à une mère inquiétante, toujours susceptible de retirer brusquement son amour. Les hypothèses de Searles me semblent plus adaptées pour mon patient que pour Dantès.

Un lien archaïque est perceptible dans la nouvelle de Barbey d'Aurevilly, *La vengeance d'une femme* : la duchesse de Sierra-Leone dont le mari a fait tuer dans des conditions atroces son amoureux de cœur, énonce son sinistre projet : « *Le tuer ? non il fallait quelque chose de plus lent et de plus cruel... il fallait déshonorer son nom dont il était si fier et bien je jurai que ce nom je le tremperais dans la plus infecte des boues que je le changerais en honte en immondice en excrément...* » Elle se prostitue en plein cœur de Paris sous son nom d'épouse puis meurt rapidement de maladie infectieuse. Que la duchesse mette son corps au service de sa vengeance, dans une jouissance vers la mort, rapproche cette démarche du ressassement infernal qu'impose l'hypocondrie. L'hypocondriaque, tout occupé par l'organe malade, ne peut s'en détourner à tel point qu'il devient *la mère de sa douleur*, comme le soutient Pierre Fédida<sup>40, 41</sup>.

Durant des années, les yeux grands ouverts, Dantès a avancé comme si la vie était une partie d'échecs où tous les coups devaient être anticipés. Ses repos n'ont été que de courtes suspensions entre deux événements. Une mort est tapie en lui, cachée derrière les multiples actions, cachée derrière les masques de ses identités d'emprunt : cette mort est l'enfant de son lointain bonheur, fruit mort-né de l'arrachement, dont elle signe l'échec de l'accomplissement. Comme issue au roman, Dumas propose le retour de la capacité d'aimer : après de telles aventures, investir de nouveau d'amour un objet est une précieuse issue sublimatoire.

Est-il possible de « guérir de la vengeance » ? Dans la cure, la guérison ébrèche le narcissisme afin qu'advienne une douleur ordinaire ; dans le roman, elle permet au héros<sup>42</sup> omnipotent, et si fragile à la fois, d'éprouver un bonheur partagé comme celui que Dantès découvre face à Haydée qui l'aime, non pas de déférence, mais comme une femme aime un homme. Guérir est ce moment où la présence de soi en soi s'efface, « *rentre en toi-même Octave et cesse de te plaindre* » fait dire Corneille à Auguste<sup>43</sup>.

---

39. H. Searles, « La psychodynamique du désir de vengeance », *L'effort pour rendre l'autre fou*, Gallimard, p. 102 et suivantes.

40. P. Fédida, « L'hypocondrie du rêve », *NRP. L'espace du rêve*, n°5, 1972, p. 225.

41. Une part de la jouissance résiderait là, dans cette personnalisation du mal qui empêche que l'accomplissement ne surgisse pour éteindre les ressentiments dont l'extinction convoquerait des sentiments de vide, voire d'abandon par la mère. Ceci ouvre une réflexion sur la fonction maternelle du rêve qui en ce cas semble atteinte de pas remplir son rôle : la vengeance est un produit de cette impossibilité ? (Cf *La pénétration du rêve* de J.-B. P.).

42. J. Bedner, « Le comte de Monte-Cristo ou le roman comme rêve de toute-puissance. », *Cent cinquante ans après*, édité par la Société des amis d'A. Dumas, Édition Champflour, Marly le Roi, 1995.

43. *Cinna*, Acte IV.

Janvier 2017. L'écriture de ce texte touche à sa fin, celui qui fut mon patient m'adresse une longue missive qui, avec finesse, explore sa vie actuelle et rend grâce aux années de traitement écoulées ; j'extraie, non sans hésitation, cette phrase qui donne le ton juste de ses lignes « *Je me supporte mieux* ».

Au cours de la rédaction de cet exposé j'ai été conduit loin de mon point de départ. Mesurer la présence mutique de la lassitude a entrouvert une piste en direction de certains états de l'analyste en séance. Et pour moi deux constatations : la première, le vengeur, ignorant de sa quérulence, la découvre dans son écriture et aussi, le récit de cas illustrerait-il le désir d'oubli ou d'éloignement qui traverse la cure ? À la fin d'échanges épistolaires éprouvants avec Wolfson, l'éditeur Pontalis, visiblement irrité, écrit : « *Il se pourrait bien qu'après m'être laissé envahir, sinon pénétrer... j'ai éprouvé le besoin à mon tour de me boucher les oreilles, de ne plus entendre parler de lui, de ne plus l'entendre me parler* »<sup>44</sup>.

Maintenant le point final s'annonce ; le sentiment de honte lié à la longueur du traitement a été usé, poli par cette écriture qui s'achève ! Alors un constat s'impose : *je me supporte mieux*.

---

44. J.-B. Pontalis, Introduction, *Dossier Wolson*, p. 22.

*Rencontre avec Edmundo Gómez Mango*  
*Samedi 1<sup>er</sup> octobre 2016*

## *Pour introduire : Le souffle de l'inattendu*

*Fafia Djardem*

Transportons-nous à la Fondation Dosne, un samedi, en débats. Sur la tribune, le conférencier vient de terminer sa présentation. C'est maintenant à la salle de prendre la parole. Les doigts se lèvent, le Président inscrit les noms, la liste est arrêtée.

Alors viennent des questions, puis des remarques et des oublis sont soulignés. Quand vient le tour d'Edmundo Gómez Mango de parler, il semble alors que le silence se creuse. Nous sommes plusieurs à nous cramponner, à tenter de le suivre, car il a déjà opéré un écart, les références – nombreuses – sont riches : ses poètes préférés (Yves Bonnefoy, René Char...) et la littérature (Paul Valéry, Sartre...) sont convoqués mais aussi le théâtre, la musique, la peinture... un souffle – épique – balaie l'assemblée... En ayant pris le risque de trébucher, finalement Edmundo Gómez Mango parvient à ce qui soudainement nous apparaît : l'Inattendu. Est-ce pour cela qu'un titre s'est imposé pour l'introduction de ces deux journées ? : « Le Souffle de l'Inattendu ». Un titre binaire, comme les nombreux titres que Freud affectionnait. Souffle/Inattendu : deux termes qui à la première écoute apparaissent paradoxaux, voire s'annulant l'un l'autre mais qui placés dans une perspective dialectique, entrent en résonance pour parvenir à s'enrichir mutuellement.

- *Premiers souffles*, actuellement en cours de réalisation, est une création en écriture par une jeune troupe, le Collectif de l'Âtre, qui a pour projet de questionner l'impulsion créatrice issue d'une revue. Elle se réfère à une revue littéraire et libertaire, la revue *Souffle*, qui a été fondée en 1966 à Rabah par deux poètes marocains : Abdellatif Laabi et Mustapha Nissabouri. Dans un contexte hostile, la revue rassemblait des textes poétiques, des croquis, des reproductions d'articles et points de vue subversifs sur le monde arabo-musulman ; les projets échafaudés devaient contribuer à un renouveau, en rupture avec le passé. Cette revue a constitué une avant-garde littéraire artistique et politique majeure au Maroc, puis a gagné tout le Maghreb. Elle commençait à interroger toute une génération d'écrivains et d'artistes quand ses fondateurs ont été arrêtés. La récente reprise par cette jeune troupe indique, que face au refoulement, la poésie est une ultime arme de résistance ; ce qui fait aussi écho pour moi avec une citation d'Yves Bonnefoy : « Je voudrais réunir, je voudrais presque identifier la poésie et l'espoir<sup>1</sup>. »

– *L'Inattendu, écrire l'inattendu des printemps arabes*<sup>2</sup> a été le thème d'un colloque qui a eu lieu en octobre 2013 à Lyon 2. Selon Denise Brahimi la synthèse de ce colloque a permis de conclure que le monde aurait été moins surpris « s'il avait su détecter des signes que la littérature arabe donnait à entendre depuis quelques années une capacité prophétique digne d'admiration »<sup>3</sup>.

Comme nous en avons l'expérience, le souffle de l'inattendu parcourt aussi les cures analytiques, quand les deux protagonistes osent cette prise de risque. L'aller vers un inconnu, devient alors une condition nécessaire pour faire advenir le refoulé qui – pourquoi pas ? –, pourrait se définir par « souffle de l'inattendu ». Celui qui « ouvre au désir par sa force régrédiente de réalisation », celui qui se confronte à l'*Unheimlich*, « cet intime étranger », prémices d'émergence du refoulé, et dont la force déjoue la censure.

1. Cité par Joseph Frank, « Le regard d'un ami », *Europe*, revue littéraire mensuelle, juin-juillet 2003.

2. *Écrire l'inattendu, Les « Printemps arabes » entre fiction et histoire* ; Elena Chiti, Touriya Fili Tullon et Blandine Valfort (dir) ; Academia-L'harmattan, coll. « SEFAR », 2015.

3. Réf. « Compte rendu » de Denise Brahimi, *La lettre Cultures franco-maghrébines*, n° 2, juillet 2016.

L'écart que le profane croit déceler entre psychanalyse et littérature, avec Jean-Bertrand Pontalis, votre compagnon d'écriture, vous le réfutez. Dans *Freud avec les écrivains* vous affirmez que non seulement des liens les unissent mais que toutes les deux visent le même objet : rendre compte de la complexité de l'âme humaine. La métapsychologie n'est pas selon Freud un outil suffisant<sup>4</sup>, il a ainsi pu dire que « les renseignements de la sorcière ne sont ni très clairs ni très détaillés ». Nous avons besoin de l'intuition du poète qui offre des ouvertures à la pensée, qui peut s'engager dans des voies nouvelles, introduisant à l'inquiétante étrangeté, ou à de l'inconnu.

Pour cette séance de travail, pour entrer en dialogue avec vous, qui avez accepté de vous laisser surprendre, les textes n'ont pas été préalablement diffusés. Nous sommes d'ailleurs tous logés à la même enseigne, les textes ont ainsi conservé leur potentiel d'inattendu.

En préambule je vais seulement tirer quelques fils :

Dans « Freud et Dostoïevski, pro et contra » que Loïc Brancard va introduire pour notre premier temps de discussion, vous soulignez « le procès à charge » à l'encontre de Dostoïevski que Freud a fait dans la préface du troisième volume, de la version originale des *Frères Karamazov* (qui est un recueil d'ébauches et de fragments de son dernier roman). Comme Philippe Sollers vous regrettez « le dépècement initial », la stupéfiante division en quatre aspects distincts de la personnalité de Dostoïevski : l'écrivain, le névrosé, le moraliste et le pécheur, « comme s'il était un homme pour les trois-quarts, plus un écrivain ».

Vous êtes « étonné » quand Freud condamne l'homme Dostoïevski « incapable de renoncer devant la tentation ». Le mouvement d'humeur de Freud, discriminatoire, bien évidemment à resituer dans le contexte culturel et historique de son époque, est qualifié de « généralisation ».

Votre étonnement redouble devant le constat de mise à l'écart par Freud de la figure du psychologue qu'incarne Dostoïevski ; ceci *a contrario* des positions immédiates et unanimes de ses contemporains : Nietzsche, Zweig ou Théodore Reik.

Pour ce dernier auteur Freud aurait raté l'occasion de le reconnaître comme un « des grands précurseurs de sa propre découverte ». Aussi je me suis demandée si on ne pouvait pas émettre l'hypothèse d'un Freud qui ne peut reconnaître un père/pair, l'absence de reconnaissance étant un équivalent de parricide ? Ou Freud serait-il, par un effet de miroir inversé, trop proche de Dostoïevski, pour refuser sa position moraliste, en devenant lui-même moraliste, un double inversé Dostoïevskien ?

Et j'ai été à mon tour étonnée en lisant votre texte, composé de quatre parties, où l'on perçoit votre tendresse (que le langage commun traduit par faiblesse), étonnée de constater que toutes les critiques que vous notez à l'endroit de Freud sont celles de ses lecteurs : Sollers, Nietzsche, Reik et Pontalis. Les critiques ne pourraient-elles avoir lieu que par procuration ? C'est à J.-B. Pontalis que nous devons la critique contemporaine la plus incisive quand il épingle un Freud qui court « le risque de devenir grand inquisiteur ». Tout se passe comme si le parricide ne pouvait avoir lieu que par délégation, en laissant ainsi « le soin » à J.-B. Pontalis d'assumer ce geste/texte. Ou peut-être cela permet-il d'atteindre ainsi J.-B. Pontalis, le père/pair ? J'ai en tête que J.-B. Pontalis dénonçait l'idée du parricide, comme étant un meurtre à l'origine, pour ne retenir que « la séparation », voire même encore plus précisément « la disparition ». Mais on serait alors dans la secondarisation ? J'ai hésité avant d'opter pour le fait de ne pas trancher et d'écrire père/pair.

Pour la seconde partie de la discussion qui aura lieu après une pause café, François Royer en écho à une étude clinique discutera « L'enfant aux rats : une scène infantile ».

J'ai beaucoup aimé ce texte qui est une étude clinique d'un souvenir d'enfance d'un écrivain compatriote : Francisco Espínola. Vous y faites une analyse fouillée que François Royer va discuter. Aussi, je soulignerai seulement un point (p. 152) : partant de la double fonction du fantasme telle que Freud l'a définie, vous

---

4. *Analyse avec fin, analyse sans fin.*

l'illustrez dans le chapitre suivant intitulé « Une mémoire sans souvenir ». (Il m'est revenu en vous lisant qu'Anzieu disait « une analyse, c'est faire des histoires aux souvenirs ! »). Dans cette illustration : après avoir été *Dichter*, vous plongez le lecteur dans votre laboratoire d'analyse, pour devenir le *Forscher* qui déplace la définition en la développant avec un réel souci de transmission. Sans être exhaustive, quelques exemples néanmoins : l'écoute n'a pas de point départ, pas de sources mais des lieux d'arrivée, des entrecroisements, des nœuds »... « Le transfert intensifie le mouvement régressif qui anime la libido désœuvrée, déboutée, comme on le dit des demandeurs d'asile qui n'obtiennent pas le statut de réfugié politique ; clandestine, la libido déboutée, voyageuse inlassable, va et vient, se déplace ou se fixe ; elle investit les fantasmes, les rêves diurnes, elle met en relief des souvenirs, elle les ravive et les met en scène, elle provoque ainsi des refoulements nouveaux ».

Cette longue citation, ces mots qui disent l'exil permettent de faire le lien avec la troisième et dernière séquence qui aura lieu demain matin où Françoise Dejour en clinicienne, nous parlera en s'appuyant sur « Avec Hoffmann : dans le pays de L'inquiétante étrangeté » et « L'enfant, c'est l'étranger ».

J'y ai trouvé l'inquiétante étrangeté, source incontestable de la poésie qui est aussi celle de la cure de l'infantile actualisé ; une métaphore est convoquée pour définir l'inconscient : celle du gabelou ; l'enfant c'est l'étranger, hanté par des vivances... Les champs/chants sont infinis.

Aussi j'ai choisi de terminer par l'exil qui est « possession d'une perte », je vous cite : « discours de la séparation, mais surtout forme et figure, matrice de sens de la perte et de l'objet perdu » ; mais aussi lieu de création, de fondation, de dépassement (p. 60). Exil créatif, à condition, comme l'affirme Edouard Saïd, que l'exilé accepte de traverser les frontières psychiques, s'arrache du féminin, de la passivité... L'exil est alors pulsion de vie et non plus rive, attaché à la douleur mélancolique. Je pense ici aux « hordes de réfugiés » qui tentent actuellement, pleins d'espoir, de gagner les côtes occidentales, souvent après avoir sacrifiés leurs biens, leur maison, des proches... cela évoque d'autres périodes de notre histoire, et cela m'évoque l'exil de Freud.

Evoquant Freud vous avancez que « la rigueur de pensée, son audace, son exigence intime à poursuivre vers un espace toujours plus ouvert, seraient-elles possibles si la pensée ne se savait pas en danger, si elle n'avait pas conscience de se construire dans le risque de l'erreur, dans l'imminence de son écroulement ? Rien ne semble pourtant l'arrêter ». – Cela m'évoque Victor Hugo à Guernesey... Vous balayez ainsi toutes les facettes des paysages de l'Ex-il, qu'impose toute cure.

Le temps nous presse, je n'ai pu parler que d'Edmundo Gómez Mango : *Dichter, Forscher*, mais pas du traducteur, ni de l'homme engagé ; quatre facettes et d'autres encore...

Vous avez écrit : « La passion de la littérature se confond, chez Alejandra Pizarnik, avec sa vie même ».

C'est une citation de votre introduction de « La douleur d'être en vie » dans la préface de la correspondance d'Alejandra Pizarnik (poétesse argentine) avec Léon Ostrov (son analyste) qui a eu lieu de 1955 à 1966.

Alors oserais-je dire, oserais-je vous dire, que : la passion de la littérature se confond, chez Edmundo Gómez Mango, avec l'homme-analyste ?

Je passe la parole à Loïc Brancart.

## *À propos de Freud et Dostoïevski*

*Loïc Brancart*

Cher Edmundo Gómez Mango, lors des premiers échanges d'*e-mails* pour préparer cette rencontre, vous nous aviez suggéré une piste de travail autour de *Freud avec les écrivains* ouvrage coécrit avec J.-B. Pontalis. Ayant lu peu de temps avant *Les frères Karamazov*, mon plaisir de lecture avait été troublé par la bien étrange préface de Freud. J'ai donc eu un grand intérêt à découvrir, au fil de la lecture de votre ouvrage, l'intensité mais également la complexité du lien entre Freud et la littérature, Freud et les écrivains. Lien fait de curiosité, de passion probablement mais également de rivalité ou de « priorité » pour reprendre l'expression de J.-B. Pontalis. J'ai choisi de revenir aux *Frères Karamazov* et à cette préface de Freud « Pro et Contra », dans ce qui m'est apparu comme un duel anachronique et donc impossible entre ces deux grands esprits dualistes. Je me suis intéressé à cette négativité surprenante à l'égard de Dostoïevski, essayant d'en saisir le sens. Je tenterai de formuler quelques rapides hypothèses et de dégager quelques points communs et différences entre Freud et Dostoïevski. Puis je me permettrai une brève incursion dans *Crime et Châtiment*.

Mais avant cela, je propose de revenir sur quelques éléments fondamentaux du chapitre que vous avez consacré au lien entre ces deux auteurs.

Rappelons le contexte d'écriture de cette préface : œuvre de commande, écrite en deux temps et un peu à contre-cœur par Freud en 1928 (soit quarante-huit ans après la publication de l'ouvrage) à l'occasion de la grande édition en allemand des œuvres complètes de l'auteur russe.

Vous soulignez la tonalité surprenante de cet écrit avec la « stupéfiante division » par Freud de Dostoïevski en quatre : « l'écrivain, le névrosé, le moraliste et le pécheur ». Et vous vous étonnez de la condamnation par Freud de l'homme Dostoïevski.

Vous remarquez, en écho aux propos de Stefan Zweig ou de Nietzsche, que Freud n'a pas salué le psychologue en Dostoïevski. Théodore Reik en fait d'ailleurs la remarque à Freud : celui-ci n'a pas reconnu au Russe son intuition de psychologue. Reik insiste de façon critique sur la pierre angulaire de la moralité selon Freud : le renoncement. Et il remarque que le renoncement n'est estimable que s'il résulte, non d'une économie facile, mais d'une lutte contre la puissance des pulsions.

La réponse de Freud à Reik est étonnante puisqu'il avoue admirer l'écrivain mais ne pas aimer l'homme Dostoïevski, l'analyse épuisant sa patience pour les natures pathologiques qu'il ne supporte ni dans l'art ni dans la vie. (J'avoue m'être demandé ce que le grand-père aurait supporté du petit-fils Lucian Freud, artiste talentueux et homme complexe).

La suite de votre écrit va se subdiviser en trois parties : une première partie sur le parricide, une deuxième sur la mise à mort de l'enfant et la troisième sur le Grand Inquisiteur.

L'interprétation que donne Freud de la maladie de Dostoïevski, et qui traverse les thèmes déployés dans *Les frères Karamazov* est lumineuse. La thèse de Freud est la suivante : le dernier roman de Dostoïevski est sa confession inconsciente. Freud s'appuie sur un rappel concernant l'épilepsie, les symptômes hystériques et le complexe d'Œdipe. *Les frères Karamazov* déploie l'histoire d'un parricide, il y est question de trois frères, d'un père indigne, d'un fils illégitime épileptique, de l'énigme du meurtre du père, de la culpabilité des fils. De tous ces thèmes Freud fait la relecture suivante : l'épilepsie de Dostoïevski est de nature hystérique, elle est identification au père mort.

Zweig dit de Dostoïevski qu'il n'a pas eu d'enfance... en tout cas pas d'enfance insouciance face à un père violent, dont il a souhaité la mort. La réalisation de ce vœu de mort, lors de l'assassinat du père de Dostoïevski par un de ses serfs, a actualisé le fantasme et précipité le symptôme du fils marqué du sceau de la culpabilité. Le surmoi autorise en punition le moi à s'identifier à la mort du père dans ces attaques de mort que sont les crises d'épilepsie et qui rejouent, lors de l'aura, la béatitude du meurtre avant la punition par la crise.

Freud fera également le lien avec la peine sous forme de longues années de bagne que subira assez injustement Dostoïevski et auquel il semblait se soumettre avec une étonnante résignation. Freud se demande alors si la punition par le Tsar « le petit père » ne vient pas soulager la culpabilité, il imagine sans pouvoir le prouver que l'épilepsie aurait ainsi pu être suspendue en Sibérie du fait que la culpabilité se trouvait ainsi allégée par la peine du bagne.

Freud relève des éléments communs entre l'œuvre de Dostoïevski, Hamlet et Œdipe. *Les frères Karamazov* insistant sur la rivalité du désir entre Fiodor et Dmitri : rivalité du père et du fils autour de la figure de la même femme : Grouchevka, qu'ils courtisent tous les deux.

Une scène est mise en avant : celle où le *starets* Zosime se prosterne de façon étrange devant Dmitri alors que celui-ci, à la suite de l'altercation avec son père, vient d'être qualifié à titre apparemment prémonitoire de « parricide » par son propre père. Freud y voit le soubassement de toute attitude compatissante avec autrui. Au lieu de rejeter le meurtrier, il est reconnu comme un rédempteur. Ce geste du *starets* serait une identification au criminel qui tel un rédempteur porte la faute pour les désirs meurtriers de chacun.

Ma lecture de cette scène est sensiblement différente : Dostoïevski par ce geste du *starets* s'agenouillant devant Dmitri feint de nous révéler la culpabilité du fils aîné. Lorsque l'intrigue portée par cette « quasi » certitude révèle que le véritable meurtrier est Smerdiakov, notre regard doit changer sur cette prosternation. Il me semble que ce que le *starets* entrevoit (au contraire du lecteur convaincu de la culpabilité de Dmitri) c'est la surprenante propension de Dmitri, bien que l'ayant ardemment désiré, à renoncer au geste parricide. De façon totalement contre intuitive, apparaîtrait un Dmitri porteur de renoncement, donc. Une scène plus freudienne que dostoïevskienne, *in fine* (plus du côté du complexe d'Œdipe et du renoncement que du mythe d'Œdipe et du passage à l'acte). Nous serions alors, chez Dmitri, pour suivre la critique de Reik, dans une forme bien plus aboutie du renoncement, qui est celle résultant d'une lutte contre la puissance des pulsions.

Nous pouvons ajouter que toute l'intrigue des *Frères Karamazov* joue sur le trouble de savoir qui est le meurtrier de Fiodor Pavlovich Karamazov laissant bien percevoir le désir parricide chez chacun des fils et même peut-être, selon certains critiques tel Michel Eltchaninoff, chez le bon Aliocha. Ce point est discutable (et Freud affirme le contraire) mais on peut entendre qu'Aliocha laisse Ivan à sa détresse lors du monologue du Grand Inquisiteur (tel Jésus laissant les hommes libres face à la foi et écrasés par cette liberté). Ce faisant, Aliocha laisse Ivan libre, perdu dans son nihilisme et ne le détourne pas du noir dessein d'induire chez Smerdiakov, fils illégitime méprisé de Fiodor, le projet du Parricide.

À la fin de ce paragraphe, Edmundo Gómez Mango, vous notez que Freud s'intéresse à la pathologie du jeu chez Dostoïevski. Il jouait pour jouer et tout perdre, dans la dette il était libéré temporairement de sa culpabilité et retrouvait son génie créatif. Avant cela il s'humiliait et se reniait devant sa femme. C'est d'ailleurs sur une analyse du récit de Zweig *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme* que se termine l'écrit de Freud. Vous soulignez le parti pris surprenant de conclure une préface aux *Frères Karamazov* par le récit de Zweig. Évidemment le thème du jeu est commun et permet à Freud de dégager, dans la question du jeu des mains du joueur pathologique au centre de la nouvelle de Zweig, la thèse selon laquelle le jeu compulsif et autres addictions de l'adulte sont une réactivation de l'onanisme infantile et adolescent.

Autre thème fondamental du récit : la mise à mort de l'enfant. Le double est un thème récurrent chez Dostoïevski et ici le parricide se double du thème de l'infanticide. Dans la vie de Dostoïevski, l'infanticide s'est tragiquement illustré au travers de la culpabilité de l'auteur, dont le jeune fils Alexis est mort d'une crise d'épilepsie à l'âge de trois ans, juste avant l'écriture de ce roman. La crainte ou fantasme d'avoir transmis la

maladie mortelle au fils venant accroître cette culpabilité et initier le sentiment d'Infanticide. Le personnage noble d'Aliocha est selon vous une résurrection romanesque de son enfant décédé. « Aliocha devient la figure idéale presque mystique de l'enfant mort » (fin de citation).

Je propose de nous arrêter sur une autre figure de la souffrance des enfants dans le récit des *Frères Karamazov*, avec le personnage d'Ilioucha (à ne pas confondre avec Aliocha). Ilioucha est le fils du capitaine Sniéguiriov, un militaire en retraite, devenu alcoolique et misérable. Dmitri l'humilie au cours d'une beuverie. Son fils, Ilioucha est un personnage passionnant, à la fois haineux et tendre envers son père. Au fil du récit on apprend qu'Ilioucha a tué son chien en lui faisant avaler une mie de pain dans laquelle il avait glissé une aiguille, geste dont il garde une immense culpabilité. Alors n'est-ce pas un peu le père qu'il tue au travers de son animal adoré ? Ambivalence pour le défenseur aimé (le chien/le père). Souhait coupable de vouloir un autre chien plus flamboyant : un molosse. Souhait dans lequel nous reconnaissons le désir d'avoir un père plus imposant moins misérable. L'enfant est ici victime et coupable, aimant et destructeur, il mourra d'une maladie indéterminée (de culpabilité sans doute). Avant cela Ilioucha aura mordu Aliocha qui porte le tort à ses yeux d'être le frère de Dmitri (morsure telle une identification au molosse, déplacement du père héroïque idéalisé). L'histoire d'Ilioucha apparaît comme un déplacement du désir parricide, dont le chien puis lui-même, sont les victimes, en quelque sorte.

Dans le film *Winter Sleep*, primé en 2014 à Cannes, le cinéaste turc Nure Bilge Ceylan reprend précisément la thématique de l'humiliation du père qui se conflictualise chez le fils au prix, dans le film, d'un lancer de pierre accusateur et plus tard d'un évanouissement de l'enfant au moment de demander pardon, autre symptôme hystérique. Mais dans *Les frères Karamazov*, lancer de pierre, morsure et finalement mort d'Ilioucha marqueront de façon plus tragique encore cette thématique. Chez l'auteur russe comme chez le cinéaste turc le récit révèle la domination des uns, l'humiliation des autres et la position de l'enfant pris en tension, porteur d'ambivalence, entre identification au père rabaissé et identification à l'agresseur.

Dernière partie enfin, celle se rapportant à la légende du grand inquisiteur. Vous notez que Freud lui-même comptait ce passage parmi les plus réussis de la littérature mondiale. Dans ce poème, cette fable, Ivan décrit le retour du Christ à Séville au seizième siècle pendant la période la plus dure de l'inquisition. Le Christ traverse la foule extatique puis se fait « cueillir » par les gardes. Mis au cachot il reçoit la visite du grand inquisiteur qui au cours d'un monologue lui révèle qu'il ne croit plus en Dieu mais dans l'Église romaine et son dogme. Que le Christ a accablé l'homme par orgueil en lui offrant la liberté de la foi. Que l'homme n'a pas besoin de liberté « don insoutenable » mais de servitude, de sécurité, d'obéissance. Je cite Dostoïevski dans le discours du grand inquisiteur : « ils trembleront de faiblesse devant notre courroux, leurs esprits auront peur » et « ils seront contraints de travailler, mais ils auront des loisirs organisés comme des jeux d'enfants avec des chants des chœurs, des danses. Ils pourront pécher se confesser et se repentir (...) Ils s'éteindront doucement en ton nom, en outre-tombe ils ne trouveront que la mort... »

Alors, cynisme terrible du Grand Inquisiteur dans le poème d'Ivan ? Ou empathie sincère pour la misère de l'humanité abandonnée afin de rendre la vie de « ces êtres avortés créés par dérision » un peu plus supportable ? Finalité complexe de ce discours dans lequel vous notez la dialectique à front renversé : le Christ cruel orgueilleux qui accable l'homme par le don de la liberté et le Démon qui est sensible à sa souffrance et tente de le soulager. Plaidoyer de l'ambivalence de l'auteur russe entre Foi et incompréhension face à la souffrance des hommes. Mise en abîme du discours ou Ivan porte le discours tentateur du Démon essayant de détourner Aliocha, figure christique, de sa foi.

Difficile tout de même dans ces jeux de retournement d'y voir clair quant à l'intention de l'auteur. Plus que sa croyance religieuse, nous pouvons y lire son ambivalence ou pour reprendre vos mots : « son déchirement ».

Voici ce qu'en dit Zweig dans le dernier chapitre de *Trois maîtres* : « Dostoïevski aspire à la foi par manque de foi (...) comme il ne croit pas et connaît les tourments de l'incroyance (...) comme il n'aime la peine que pour lui-même et a pitié de ses semblables, il prêche à ceux-ci la foi en un Dieu auquel il ne croit pas. Celui

que Dieu tourmente veut une humanité heureuse par Dieu (...) crucifié par son incroyance (...) il fait violence à sa connaissance car il sait qu'elle déchire et consume, il prêche le mensonge qui rend heureux (...) Il a accepté le doute en vrai martyr mais il veut en préserver l'humanité si tendrement aimée ».

La « légende du grand inquisiteur » reprend les grands thèmes qui ont agité Dostoïevski, je vous cite : « l'existence de Dieu, la Liberté de l'homme et le conflit qu'elle génère en lui, la soif immense de servitude des foules, la nécessité impérieuse des hommes d'appartenir à une communauté et l'horreur de l'individu de se sentir seul et séparé des autres ».

Tension donc entre Liberté-souffrance et Obéissance-libération.

Vous notez que Freud a souvent critiqué l'idéologie chrétienne de l'amour qui méconnaît la pulsion agressive qui habite au côté d'Eros, la psyché humaine. Ce que Freud réprouve c'est l'affiliation de Dostoïevski à la ferveur de la Foi, à une idéalisation de l'homme et à l'adoption du Christ comme figure rédemptrice de l'Humanité.

En dernière instance s'opposent donc version religieuse et version laïque ; l'innocent sacrifié qui assume tous les malheurs du monde au nom de l'amour de Dieu chez Dostoïevski (Aliocha dans le roman, le Christ évidemment) « contra » meurtre du père primitif par les frères de la Horde, chez Freud.

Nous avons ici, placé en opposition, deux versions du mythe fondateur : celle de Freud a l'immense intérêt de faire l'économie du recours à la transcendance qui tout de même dépossède l'homme de sa destinée (aussi misérable soit-elle) mais la thèse de Freud évite tout autant le nihilisme (que faire si Dieu n'existe pas ? Alors tout est permis ? s'interroge Dmitri). Non ! Semble répondre Freud avec *Totem et Tabou* : tout n'est pas permis car au commencement était le meurtre du père, de cette culpabilité primitive partagée peut naître le contraire du nihilisme : la Civilisation, la Culture.

À la lecture des *Frères Karamazov* j'ai parfois eu la sensation que les trois frères étaient une mise en représentation, une dramatisation des instances de la seconde topique freudienne : le pulsionnel Dmitri, changeant et imprévisible, tendre et brutal, insaisissable ; le négateur, rationalisateur, intellectuel et torturant Ivan dans une incarnation Surmoïque certes un peu déviante ; et enfin l'instance moïque de cohésion qui fait lien représentée par Aliocha, mais c'est une lecture très réductrice, sans doute !

Je voudrais maintenant souligner ce qui d'évidence constitue chez Freud et Dostoïevski des points communs assez marqués : d'abord une sensibilité à l'obscur de l'homme, à l'inconscient, aux pulsions. Mais également la Perception que l'enfant est déjà un être complexe porteur d'ambivalence et d'agressivité : le groupe d'enfants persécute Ilioucha, celui-ci tue son chien... l'enfant n'est pas un être pur, innocent, il est un être pulsionnel, déjà. « Il n'y a pas de territoire d'innocence chez Dostoïevski » dit Michel Eltchaninoff.

On peut aussi remarquer que les personnages de Dostoïevski avancent par la parole, c'est la parole qui les révèle en tant qu'êtres de désir, on pense à la cure de parole, création freudienne, évidemment.

Mais, différence essentielle, Freud ne supporte pas la soumission à la Religion et à l'autorité à laquelle se raccroche *in fine* Dostoïevski (moins dans ses œuvres d'ailleurs que dans sa vie).

Étonnement, il y a une sorte d'entrecroisement entre Freud et Dostoïevski : Freud théorise l'obscur de l'Homme, ce qui en lui l'habite inconsciemment et le dépasse, et dans sa vie il a semblé plutôt s'inscrire du côté du renoncement pulsionnel et de la sublimation dans la rationalité scientifique ; enfin, point essentiel, il réfute la soumission à une autorité supérieure divine ou tyrannique.

En miroir, Dostoïevski a vécu traversé par ses pulsions, il a décrit des personnages aux desseins torturés et se réclame de la rédemption religieuse et de la soumission au Tsar.

Destins croisés donc, inversés par certains aspects alors que leurs œuvres ont d'évidence un objet commun. Mais alors, le retour de Dostoïevski dans le giron de la transcendance et de l'autorité suffit-il à expliquer cette négativité de Freud à son endroit ?

Peut-être peut-on aussi se demander, avec un peu de « mauvais esprit », s'il n'y a pas une attaque larvée contre le brillant littérateur, le précurseur génial. Si une telle acuité, voire prescience de la psychanalyse chez Dostoïevski, n'a pas perturbé Freud, comme si cette œuvre risquait de minorer la découverte freudienne si explicitement en germe dans la production littéraire du russe et cela de façon d'autant moins supportable qu'elle venait d'un pécheur s'accommodant bien aisément du repentir, le génie faisant de l'ombre au génie, en quelque sorte.

On pourrait conclure à une concordance des thématiques chez les deux auteurs, les deux psychologues (pour reprendre le terme utilisé par Nietzsche), et à une opposition des hommes.

Mais, ce qui surprend chez Freud ce n'est pas sa critique de Dostoïevski c'est le dégoût qui teinte cette critique : J.-B. Pontalis le souligne et pointe le risque pour Freud de s'ériger en grand inquisiteur, lui qui va jusqu'à parler d'aversion ! Est-ce aller trop loin que de parler de formation réactionnelle ? Par exemple quand Freud dit que hors de l'analyse, dans la vie et dans l'art il ne supporte pas les natures pathologiques : cela ne trahirait-il pas quelque chose du refoulement « Toutes ces pulsions dans la vie, ça me dégoûte » pourrait-on entendre entre les lignes et en forçant le trait !

Alors dégoût névrotique de l'homme Freud contre les pulsions exprimées par Dostoïevski dans ses écrits ?

J.-B. Pontalis souligne qu'à partir de l'objet commun entre les deux auteurs que je nommerai pour ma part : « l'obscur pulsionnel de l'homme » ce que Dostoïevski a mis en mot et en acte Freud l'a théorisé.

Deux processus opposés, donc : refoulement et sublimation d'un côté (Freud) et son miroir de l'autre, la mise en récit incantatoire presque hallucinée si proche de la mise en acte chez Dostoïevski.

Je repense à cette phrase de Freud selon laquelle la perversion est l'envers de la névrose, c'est comme s'il y avait quelque chose du miroir entre Freud et Dostoïevski, si loin, si proche donc, trop semblables dans l'objet de leur recherche mais séparés par le processus de refoulement en tant qu'hommes. L'homme pulsionnel Dostoïevski suscitant l'antipathie, l'aversion de l'homme Freud.

Petite digression pour conclure, à propos du crime de la vieille usurière dans *Crime et châtiment*. Freud voyait une progression de la symbolique du crime au fil des romans de Dostoïevski depuis le crime crapuleux jusqu'au meurtre politique puis au parricide. Mais il me semble que le meurtre d'Aliona Ivanovna dépeint un acte criminel un peu moins commun qu'il n'y paraît.

Dans *Crime et châtiment* se déploient autour de Raskolnikov toute une série de figures féminines : Dounia la sœur vertueuse, aimante et séduisante. Sonia qui se vend pour subvenir aux besoins de sa famille et dont l'ivrogne de père Marmeladov boit dans une alternance de honte et de triomphe les fruits du travail de sa fille. La mère de Raskolnikov, mère inquiète, attentive et bienveillante. La bonne Lizaveta un peu naïve et sa sœur, la vieille usurière, Aliona Ivanovna qui concentre en apparence toute la négativité : avare, méfiante, agressive, riche des gages dont se dessaisissent les pauvres gens pour tenter d'échapper à la misère et à la faim.

Il semble se déployer au travers de toutes ces figures féminines des variations autour des imagos maternels. Dounia et la mère s'associent pour envoyer de l'argent à Raskolnikov, figures maternelles attentives et nourricières, sourdes à la rancœur de Raskolnikov, déniaient son agressivité à leur rencontre, inquiètes de son auto destructivité : couple mère/fille comme représentation d'une figure maternelle bienveillante, idéalisée. Un autre couple féminin se dessine car la sœur Dounia recèle également une dimension de séduction à laquelle Raskolnikov réagit sous la forme d'une jalousie démesurée et attaquante à l'égard de son prétendant : Piotr Petrovitch Louijine. Figure de séductrice représentée également par Sonia (la proximité des deux noms Sonia/Dounia est à noter). Mais Sonia présente une autre facette : elle est une Figure du dévouement qui accompagnera Raskolnikov dans son exil au bain après le verdict du procès. Figure victimaire donc, qui l'associe en un dernier couple féminin à Lizaveta (sœur de la vieille), tuée pour avoir assisté au meurtre de sa sœur.

Ainsi chaque figure maternelle, (la figure nourricière, attentionnée (la bonne mère) ; la figure séduisante, érotique (la mère séductrice) ; la figure de victime attaquée (la mère masochique) ; la figure agressive égoïste et

destructrice (la mauvaise mère attaquante), est incarnée par deux femmes et chaque femme possède deux facettes ; dualité redoublée qui semble déployer les facettes d'une mosaïque maternelle (dualité chaque fois, à l'exception de la vieille usurière qui est une figure isolée, unifiée de la négativité : mère araignée, rapace de ses trésors cachés sur l'armoire, comme les œufs sous les flancs de l'araignée de Louise Bourgeois intitulée ne l'oublions pas « Maman »).

Au fond, et c'est ma proposition, *Crime et châtement* pourrait ainsi représenter une forme de roman sur un crime fort symbolique également : le matricide, meurtre de la mauvaise mère, figure clivée, figure kleinienne, peut-être. Figure surgie de l'inconscient du fils, Raskolnikov dont la théorie du meurtre permis aux Hommes exceptionnels, révèle l'aspiration à éviter la castration. Alors, tentation de rester dans la toute puissance infantile au prix du maintien de figures maternelles clivées ? Ou recherche inconsciente de la Loi du père (absent du récit) ? On sait en tout cas le sort que Dostoïevski réservera au père quelques romans plus tard.

Finalement, Edmundo Gómez Mango, j'ai très envie de faire miens vos mots introductifs à *Freud avec les Écrivains* tant ils me semblent ajustés à l'œuvre de Freud comme à celle de Dostoïevski, je vous cite : « par des voies assurément différentes voire divergentes par des procédés qui sont propres à chacune d'elles {littérature et psychanalyses} ne visent-elles pas un même objet, à savoir rendre compte de la complexité de l'âme humaine, déceler ce qu'il y a en elle de conflictuel, de troublant, d'obscur ? »

Mais je ne me contenterai pas de conclure avec votre introduction, je procède encore à rebours, car quelques lignes avant ces réflexions vous écrivez avec conviction que parmi tous les arts (peinture et musique) c'est avec la littérature que la psychanalyse a les liens les plus intimes et les plus forts. Permettez-moi de glisser une discrète réserve pour faire une petite place au cinéma et sa capacité à travailler directement la structure des images, mais laissons le cinéma de côté, car j'aimerais vous entendre, sur ce qui pour vous fait, à l'évidence, la suprématie de la littérature sur les autres arts, dans son lien à la psychanalyse, et enfin vous entendre sur vos propres auteurs littéraires d'arrière plans, manière pour moi, sans doute, de convoquer : « Edmundo Gómez Mango avec les écrivains » !

Merci.

# *Langues, poésie et traduction*

*François Royer*

La préparation de cette journée de travail m'a permis d'être votre lecteur. Explorant vos écrits, j'ai d'abord été intéressé par ce que vous dites au sujet des langues, de la poésie et de la traduction. Puis, à partir d'un *e.mail* que vous avez envoyé cet été au groupe préparant cette rencontre, je me suis penché sur ce que vous avez appelé « l'infantile mélancolique » et la façon dont vous le traitez dans différents textes.

## **1. Langues, poésie et traduction**

Voici, pour commencer, une anecdote personnelle. J'ai grandi dans le nord de la France. Au lycée, une de mes amies s'appelait Beatriz, avec un z. Elle s'appelait comme ça parce qu'elle venait de Montevideo, en Uruguay. Cette origine lointaine était mystérieuse et attirante. Je ne connaissais rien de ce pays ; je commençais tout juste à apprendre l'espagnol.

Un jour, Beatriz m'a raconté une anecdote qui venait de lui arriver. Elle était seule chez elle ce matin-là avec la femme de ménage, ses parents étant partis travailler. La femme de ménage est venue la voir et lui a demandé, avec un fort accent du nord : « Beatrice, douc c'est qu'ta mère elle mont l'wassingue ? » « Pardon ? », a demandé Bea qui, certes, était bilingue, mais qui maîtrisait mal les nuances du Ch'timi. « Douc c'est qu'ta mère elle mont l'wassingue » a répété la femme de ménage ingénument. « Pardon ? » a redemandé Beatriz. Mais elles sont entrées dans un dialogue de sourds, la femme de ménage ne sachant pas comment poser sa question autrement et Beatriz ignorant qu'une « wassingue » désigne, dans le nord de la France, une serpillère.

Quand Beatriz m'a raconté son histoire, je n'ai pas tout de suite compris le point d'humour. J'avais toujours su ce qu'était une « wassingue ». C'était un mot familier. Juste une phrase banale, prononcée avec un peu d'accent et un mot d'argot banal, « wassingue ».

Aujourd'hui, presque 30 ans plus tard, je vis à Lyon et il se trouve que j'ai appris l'espagnol car mon épouse est madrilène. J'ai appris l'espagnol mais j'ai perdu le Nord et son accent merveilleux. Mes enfants sont nés à Lyon. Ils parlent espagnol grâce à leur mère mais eux non plus ne comprendraient pas la question de la femme de ménage. Ils ne comprennent pas l'accent du Nord, surtout s'il est mélangé à quelques mots d'argot.

Je raconte cette anecdote pour dire qu'une nouvelle langue est toujours à mes yeux à la fois une découverte d'une extrême richesse et, en même temps, une perte.

Le plus profond, le plus familier, le plus intime est lié à la langue natale alors qu'une nouvelle langue apporte une nouvelle compréhension, un nouveau regard sur le monde mais éloigne du familier.

Dans vos écrits, vous abordez très souvent des questions relatives à la langue ou aux langues. Quand on vous lit, on se dit que vous parlez toutes les langues : espagnol, français, allemand, anglais, mais aussi grec ancien, latin, je suppose, et sans doute russe, quand vous lisez Dostoïevski. Quelle est donc *votre* langue, pourrait-on se demander ?

L'un de vos écrits s'intitule « Le pays natal ». Étonnamment, dans cet article, vous ne citez pas votre pays d'origine, ni même votre langue natale.

Le texte commence par une référence à Octavio Paz, poète *mexicain*. Vous le citez pour rappeler la façon qu'avait Octavio Paz de se référer à la langue des Aztèques à propos notamment du nom de la ville de Mexico. Le mot « Mexico » vient du nahuatl, la langue aztèque. Il signifie « le nombril du lac de la Lune ».

Pour nous parler du pays natal, vous commencez donc par faire appel à un poète dont vous partagez la langue, l'espagnol, et le continent, l'Amérique Latine, mais qui vient d'un autre pays que le vôtre. Ce poète creuse l'origine de son pays natal dans ses plus profondes racines : les racines linguistiques d'un peuple antérieur au sien, d'un peuple exilé par le sien. C'est justement la force du poète : loin d'oublier ou de mépriser ses origines aztèques, il les retrouve en une formule poétique : « le nombril du lac de la Lune ».

Cette entrée en matière me paraît particulièrement représentative de vos écrits. Si pour vous le pays natal est à la fois une terre et une langue, il pourrait bien être toutes les terres et toutes les langues, à commencer par le nahualt des Aztèques, pourvu qu'il soit raconté par Octavio Paz, c'est-à-dire par un poète. « Le nombril du lac de la Lune ». Je suppose que c'est la force naïve et sauvage de cette expression vernaculaire qui a retenu votre attention. À cet instant, il était là votre pays natal, dans cette formule poétique. À force de vous lire, je me suis demandé si ce qui fait avant tout Pays Natal pour vous, ça ne serait pas justement la poésie.

La poésie est à vos yeux l'un des moyens les plus puissants pour atteindre les profondeurs de l'âme humaine. C'est un chant qui plonge au cœur de l'intime. Je vous cite : « Le poème va à la rencontre d'un état primordial de la langue, des paroles du commencement, de sa violence pure et sauvage à peine domptée par la forme et le rythme du chant ».

En jouant un peu avec les mots, on pourrait dire que le poème est pour vous la voix royale de l'inconscient, « voix » avec un x bien sûr, c'est à dire *voz* en espagnol, et pas seulement *via*. Le noyau du poème serait le même que celui du rêve : « un objet pré-traduit animé par l'esprit de la glossolalie créatrice », nous dites-vous.

Dès lors, la question de la traduction devient essentielle. Vous proposez l'idée d'une *traductibilité originare* qui constituerait le fond de la parole poétique et qui en ferait sa force. Une topique se dessine progressivement : L'inconscient pur et sauvage est traduit par le poème en une langue poétique primordiale. Cette langue est faite de mots mais aussi d'images poétiques. C'est un point que j'aimerais vous entendre développer : quelle est la nature exacte de cette langue poétique primordiale ? Quels sont ses liens, notamment, avec le domaine des affects ? Puis, nouvelle distinction topique, viennent « les langues » : l'espagnol, le français, l'allemand, le chinois, etc. Chaque langue traduit à nouveau la parole poétique primordiale en une forme langagière donnée, secondaire et culturelle. La langue littéraire appartient à ce registre.

Cette façon de penser la topique ouvre une foule de questions passionnantes : si les lieux de la topique psychique se différencient par un processus de traduction, alors quel est le traducteur ? Ce processus traduisant est-il un travail du Moi ? Ou un travail global de la psyché mettant en œuvre plusieurs instances ? D'autre part, dans cette conception, quels sont les rapports entre traduction et refoulement ? Si le rêve apparaît bien comme un traducteur des contenus inconscients, pourrait-on également envisager le refoulement comme un processus traductif à rebours ? Ou bien faut-il considérer au contraire la force refoulante comme une non-traduction, une mise hors conscience qui n'opérerait aucun tri du matériel refoulé ?

L'écoute de l'analyste n'est-elle pas également un lieu de traduction pour la psyché de l'analysant ? On pense à Bion, nécessairement, et à son appareil à penser les pensées.

Voici un fragment de clinique pour illustrer ces questions : un analysant me raconte souvent des rêves très longs. Il est capable de raconter 3 ou 4 rêves de suite avec énormément de détails. Souvent, ces récits de rêve ont un pouvoir hypnotique : ils me plongent dans un état de rêverie irrésistible. De ce fait, je serais bien incapable, même juste après le récit des rêves, de les re-raconter. Heureusement, il me raconte aussi des rêves plus courts, des rêves que je peux écouter et qui ouvrent parfois sur des constructions.

Entre les 2 sortes de rêves, une sélection s'est opérée, un tri qui s'est fait au-delà de ma volonté car j'aimerais, bien entendu, être capable de mémoriser tous ses rêves. Ce patient a une autre particularité : il est doté d'une mémoire prodigieuse. « J'oublie peu de choses », m'a-t-il dit un jour sobrement. Or, justement, il me fait re-rêver une partie de ses rêves et les oublier pour lui. Que se passe-t-il entre nous dans ces moments-là ? Ce processus pourrait-il faire partie, selon vous, des formes possibles de la traduction ? Une traduction refoulante ;

une traduction en négatif qui viendrait inscrire ses rêves dans ma psyché afin, essentiellement, qu'ils puissent être oubliés ?

Dans « Le Pays natal », vous développez ce que vous appelez une clinique des langues. J'aimerais vous demander ce que vous pensez de la notion de langue maternelle. S'agit-il d'une langue maternelle ou d'une langue natale ? C'est-à-dire de la langue de la mère ou de la langue communément parlée dans l'entourage de l'enfant ? Une de mes amies, grecque vivant en France, m'a expliqué qu'elle parlait toujours à sa fille en grec mais que sa fille refusait de lui répondre dans cette langue et s'obstinait à ne parler que français. Les choses ont changé radicalement le jour où elles sont allées en vacances en Grèce. Sa fille s'est mise à parler grec, comme si le fait de constater qu'il s'agissait bien d'une langue, et non pas d'une folie privée de la mère, avait rendu possible l'usage de cette langue.

L'idée d'une topique de la traduction amène encore bien d'autres questions. En particulier celle de savoir ce qu'il advient des restes de la traduction, de l'intraduisible. Mais je laisse ces questions pour la discussion.

## 2. L'infanticide comme noyau de la « mélancolie infantile »

Je voudrais à présent reprendre la proposition faite par vous cet été dans un *e.mail* adressé au groupe, proposition de discuter de la manière dont vous abordez *l'infantile mélancolique* dans vos différents écrits.

Pour commencer, je voudrais interroger cette expression que vous avez employée : « *l'infantile mélancolique* ». Ce n'est pas une expression courante dans le langage psychanalytique. Il ne me semble pas que Freud l'ait utilisée. Qu'entendez-vous, donc, par « *l'infantile mélancolique* » ? Ce qui étonne ici, c'est l'assemblage nouveau de ces deux termes. Y aurait-il toujours quelque chose de mélancolique dans l'expérience infantile ? Existerait-il une mélancolie infantile comme il y a une névrose infantile ?

Melanie Klein parle de position dépressive pour décrire l'expérience que vit le bébé lorsqu'il devient capable d'unifier ses perceptions et de percevoir sa mère comme une personne totale. Mais la dépression n'est pas la mélancolie. Freud a montré que cette dernière se caractérise par une perte objectale sans deuil possible du fait de la relation trop narcissique à l'objet perdu. Un objet narcissique, c'est-à-dire identifié au Moi, ne peut être perdu parce que sa perte entraînerait corrélativement une perte du Moi et donc un effondrement de la psyché. La solution mélancolique consiste à maintenir l'objet perdu dans le Moi, où il est tenu en joue par le Surmoi. Les éléments caractérisant la mélancolie sont donc : 1/ une perte objectale insupportable ; 2/ une identification du Moi à l'Objet perdu et 3/ un retournement de la haine surmoïque contre l'objet perdu dans le Moi, ce qui aboutit parfois au suicide mélancolique.

Comment cette trilogie se présente-t-elle dans l'expérience infantile ? C'est ce que vous nous avez proposé d'examiner à la lumière de vos écrits.

L'hypothèse formulée dans *L'enfant aux rats* est que « la dispersion mélancolique de l'âme enfantine » (p.162), comme vous le dites joliment, pourrait être provoquée, notamment, par la confrontation au Mal absolu, figure radicale de la haine telle que l'a décrite Hanna Arendt et qui, dans ce texte, serait représentée par la domestique.

*L'enfant aux rats* s'ouvre sur une scène poignante : la mise à mort de 2 rats pris au piège ; et le texte se referme sur une scène beaucoup plus paisible où l'auteur protège une petite souris qui lui tient compagnie pendant ses travaux d'écriture.

Reprenons la première scène. Il s'agit d'un souvenir d'enfance de Francisco Espinola, écrivain uruguayen du début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans cette scène, l'auteur assiste passivement, à l'âge de 3 ans environ, à la mise à mort de 2 rats pris au piège dans une cage. La domestique de la maison emmène le petit Francisco sans rien lui dire jusqu'à la cage où 2 rats sont retenus et elle les tue sous ses yeux en leur versant de longs jets d'eau bouillante. L'enfant et le lecteur assistent en détail à cette scène poignante, dans un mélange d'horreur et de fascination. La description minutieuse du martyre des rats implique une identification de l'enfant aux rats.

Cette description fait littéralement vivre au lecteur la façon dont l'enfant éprouve en lui ce martyr. C'est ce « vécu de l'angoisse jusqu'à la mort » qui provoque « la dispersion mélancolique de l'âme enfantine », nous dites-vous.

Juste après cela, le petit Francisco se retrouve seul et il prie. Il prie pour l'âme des rats et se sent étrangement paisible. Enfin, l'enfant rejoint sa mère dans la chambre voisine où elle attend l'accouchement imminent de son 2<sup>e</sup> enfant. Il lui demande de lui chanter une chanson, la chanson du vieux harpiste. Il s'agit d'une comptine enfantine dans laquelle un vieux harpiste très pauvre joue de son instrument et fait danser ses enfants jusqu'à ce qu'ils tombent endormis à ses pieds « pour ne plus jamais ouvrir les yeux ». La mère chante la comptine mais Francisco, au lieu d'être bercé, voit des rats qui dansent jusqu'à tomber inanimés.

Ces 3 scènes emboîtées ont une force indéniable. On est saisi et bouculé à la lecture de ce fragment littéraire. Pour expliquer la force angoissante de la mise à mort des rats, vous faites référence à Hanna Arendt et à la figure du Mal absolu. Je dois dire que j'ai été surpris par votre analyse. Il est vrai que le contraste est frappant entre la souffrance aiguë des rats telle que l'enfant la perçoit et l'indifférence apparente de la servante. Mais le texte ne donne pas d'indice clair d'une « jouissance » de la servante dans cette mise à mort. Tuer des rats pris au piège, pour une servante de campagne, est aussi un geste ancestral et banal de nettoyage, de lutte contre les anciennes peurs de l'homme, les fléaux qui ont décimé l'humanité, les pestes que les rats peuvent amener. Je me suis demandé si c'était la dimension banale autant que poignante de la scène qui vous avait fait vous référer à Hanna Arendt. On retrouverait là son concept de « banalité du mal ».

Il y a une autre dimension de la scène qui me semble frappante, c'est l'identification de l'enfant aux rats qui suggère une autre scène, fantasmatique et inconsciente, dans laquelle l'enfant est à la place des rats et la servante représente la mère de l'enfant. Il s'agirait d'une scène d'infanticide. La violence de ce récit serait liée au fantasme latent d'infanticide.

Dès lors, une nouvelle hypothèse émerge : la mélancolie infantile pourrait être liée avec la question d'un fantasme d'infanticide chez la mère.

L'infanticide est d'une telle violence qu'il est difficile à penser. Je me souviens avoir suivi quelques temps en prison une mère qui avait étouffé son fils de 3 ans. Elle était froide et distante. Elle racontait son geste sans affect apparent. Il était très éprouvant de l'écouter.

La question de l'infanticide m'a évoqué l'histoire du jugement de Salomon. C'est une histoire bien connue de la Bible hébraïque dans laquelle 2 femmes se disputent la paternité d'un enfant. Elles viennent d'accoucher chacune d'un enfant mais l'un d'eux est mort étouffé et elles affirment toutes les deux être la mère du bébé survivant. « Qu'on apporte une épée », ordonne le Roi Salomon. « Partagez l'enfant vivant en deux et donnez une moitié à la première et l'autre moitié à la seconde ». L'une des femmes préfère renoncer à l'enfant plutôt que de le voir mourir. En elle, Salomon reconnaît la mère. Il lui fait remettre le nourrisson et sauve l'enfant. Était-elle vraiment la mère ? Nous l'ignorons, à vrai dire, mais le vieux Roi a désigné comme telle celle qui voulait la vie de l'enfant plus que sa possession, celle qui pouvait renoncer à l'avoir, pourvu qu'il vive. Ces deux mères n'en sont peut-être qu'une : deux versant d'une même mère. Un versant est protecteur, bienveillant, et prêt à renoncer au narcissisme maternel mortifère ; l'autre versant est narcissique au point de nier la mort, au point que le meurtre est un recours possible au besoin de fusion narcissique. C'est la logique du suicide mélancolique où l'objet est tué dans le Moi plutôt que d'être perdu. Le Roi Salomon est, par excellence, celui qui se trouve en position de tiers. Il est peut-être le père de l'enfant. Un père serait-il avant tout celui qui barre les pulsions infanticides de la mère ? Pulsions infanticides ou, tout au moins, narcissiques. L'infanticide ne relève peut-être pas tant un désir de meurtre que d'une angoisse de séparation insupportable, comme dans la mélancolie. Le désir de meurtre me semble plus sexuel. Il est présent dans le texte d'Espinola à travers la naissance du petit frère et la scène primitive que cette naissance convoque. Tuer le petit frère rival, ou le père rival, ou craindre la mort du père parti à la guerre sont autant de formes d'un fantasme sexuel reliant père, mère et enfant. Ce fantasme, malgré sa violence, est une ouverture par rapport au narcissisme mortifère.

L'une des occurrences de la mélancolie dans le vécu infantile viendrait de la nécessité, pour la mère, de se défusionner d'un enfant imaginaire vécu comme une partie d'elle-même. L'échec de cette défusion pourrait conduire à une mélancolie maternelle confrontant l'enfant à une angoisse déréalisante. L'introduction d'un tiers dans cette scène du meurtre à deux permet de transformer la scène en fantasme. Les figurations fantasmatiques possibles sont multiples et elles n'éliminent pas la question du meurtre mais il me semble qu'elles le sexualisent. Pour Francisco Espinola, cela passe par la prière, par le recours à Dieu.

Votre dernier texte reprend la question de la mélancolie dans son rapport à la création poétique. Il s'agit de la préface à la correspondance entre Alejandra Pizarnik, poétesse argentine, et son ancien analyste, Léon Ostrov. Alejandra Pizarnik est venue à Paris où elle vit seule. Elle travaille et écrit sa poésie. Sa vie est assez tourmentée, solitaire mais avec de nombreuses rencontres. Elle est animée par la recherche poétique au plus profond de son âme. Elle vacille parfois au bord du délire.

La mélancolie d'Alejandra Pizarnik n'est pas une mélancolie freudienne au sens où son centre n'est pas une perte mais une douleur essentielle. Cette douleur est palpable tout au long de sa correspondance. Elle lutte contre cette douleur, mais il semble que ce soit toujours en vain. L'écriture est ce qui lui donne le plus de satisfaction. « Quand elle travaille et qu'elle arrive à faire des poèmes, nous dites-vous, elle se sent animée par un idéal qu'elle peut partager avec les autres et qui la valorise ». Mais très souvent, elle n'y arrive pas et la douleur réapparaît.

Par exemple, dans sa lettre n° 6, elle dit : « Mais aujourd'hui, je commence ce scénario et je suis désespérée. Alors je vous écris, comme si je vous demandais de l'aide pour lutter contre ce qui en moi veut aller vers la chute, cette chose en moi qui aime la misère, la pauvreté, le mal être, l'abandon, la mort. » (p. 94).

La douleur est permanente. Véritable moteur de la création, c'est elle qui « s'incarne dans la traversée sans fin de la parole poétique », nous dites-vous (p. 42). S'agit-il d'une douleur mélancolique ? Ce n'est pas la douleur d'une perte, même inconnue du Moi. C'est une douleur essentielle, fondamentale, que vous reliez principalement au fait même d'être en vie. Dans sa sensibilité extrême, Alejandra Pizarnik rejoint ainsi la compagnie des plus grands poètes, tel par exemple Ruben Dario, poète espagnol qui affirme qu'il n'y a pas de douleur plus grande que la douleur d'être en vie. *No hay dolor mas grande que el dolor de ser vivo.*

A l'arrière plan, une ombre noire bien réelle plane cependant : celle de l'holocauste. Alejandra Pizarnik est issue d'une famille juive qui a fui l'Allemagne Nazie, tout comme son analyste Léon Ostrov, d'ailleurs. Quelle place ces éléments historiques prennent-ils à vos yeux dans la douleur infinie d'Alejandra Pizarnik ? J'aimerais que vous nous en disiez plus sur ce point. D'autant que ce cadre historique est aussi celui d'Hanna Arendt et du Mal absolu auquel vous référez la domestique de Francisco Espinola.

La douleur de l'infantile mélancolique ne serait donc pas liée à une perte mais plutôt à la persistance d'une trace douloureuse. Je vous cite : « Elle peut devenir une étrange jouissance qui se confond avec l'expérience même de vivre. (...) Un attachement indestructible à un fragment de présence maternelle silencieuse, enfouie au plus profond de soi, constitutif de la psyché. Cette douleur ne provient pas d'une perte mais elle surgit d'un fragment inatteignable, inaccessible, que le sujet désire obscurément posséder. Se déprendre de cette étreinte muette et sauvage devient impossible. Cela équivaudrait à cesser de souffrir, mais aussi de vivre. »

Cette configuration n'est toutefois pas très éloignée de la mélancolie freudienne. Le fragment de présence maternelle silencieuse et inatteignable ne serait-il pas précisément l'ombre de l'objet tombé dans le Moi ? Il est tout aussi impossible de l'atteindre que de le perdre. La seule solution semble être la mort : c'est aussi la solution du mélancolique pour atteindre son objet : il le tue dans son Moi.

Et c'est d'ailleurs la solution qu'a choisi Alejandra Pizarnik en se suicidant à l'âge de 36 ans.

## *Réflexion et invitation au voyage autour de vos textes*

*Françoise Dejour*

Tout d'abord, merci beaucoup Edmundo d'être parmi nous pour ce Week-end de travail.

Pour ce matin j'ai choisi trois de vos textes : « L'enfant, c'est l'étranger », (*La Place des Mères*), « Le voyageur de Hofmannsthal » (*La mort enfant*) et dans votre dernier livre écrit avec J.-B. Pontalis : « Avec Hoffmann dans le pays de « l'inquiétante étrangeté » ». Pourquoi ces choix ?

C'est le thème de l'exil qui a retenu mon attention. L'exil est le fil conducteur de votre œuvre que nous retrouvons dans ces trois textes. Vous faites l'analogie entre l'exil, l'exilé dans sa langue *via* les poètes, les écrivains, et dans la cure analytique *via* Freud.

Dans la lecture de vos textes, faite par ordre chronologique, il y a le voyageur, l'étrange dans l'étranger qui voyage et l'inquiétant ; « l'inquiétante étrangeté » est le texte le plus énigmatique de Freud, texte analytique et ô combien poétique. Il suit celui sur « La passagèreté », un des plus beaux textes littéraires de Freud condensant le rêve, l'amour et la mort. (Comme dans la « Gradiva »).

Vous êtes au plus près des écrits de Freud, vous dialoguez avec lui et le faites dialoguer avec les écrivains, les poètes et les philosophes. Parfois je fus troublée, je ne savais plus si c'était vous ou Freud que je lisais, bon signifiant de tous ces liens. La pensée analytique est sans cesse en lien avec la poétique. Celle-ci domine, vous la nommez *poïesis*. Vous ne pouvez séparer Freud des poètes, des chercheurs d'âme.

Finalement je me suis demandée si la poésie ne serait pas là pour nous soutenir, nous aider à associer au cours des cures analytiques tout comme l'art pictural. Les mots, les images soignent. L'enfant est au travail en nous, l'*infans* se réveille (par le travail du rêve par exemple) au cours des cures, ainsi redeviendrait cet enfant poète des origines. Dans les cures d'enfant nous retrouvons parfois ces moments très poétiques qu'ils nous livrent par leurs expressions verbales, voire picturales (Miró que j'ai revu dernièrement à Barcelone). « L'enfant est un poète » pour citer Laurence Kahn.

En vous lisant je fus souvent en train d'associer avec des patients et des moments de séance. Votre pensée littéraire est analytique tout le temps, enfin pour moi. Je vous cite : « Avant de parler, l'enfant est déjà dans une élaboration du langage, un pré-langage en lien à la mère, première perception-sensation, il voit ». Les premiers mots du bébé sont déjà très élaborés, sorte de muet dans la langue que vous développez avec la notion des silences qui parlent. Plus profondément la langue natale renvoie à la voix de la mère, à l'enveloppe sonore (Anzieu) dans laquelle l'*infans*, celui qui ne parle pas encore est entouré dès le premier jour », (cf. texte sur le voyageur de Hofmannsthal que je reprendrai ensuite). Ceci pour dire combien votre pensée littéraire et analytique est en lien et en analogie avec ce qu'il se passe pendant une séance. Le silence est un langage, l'enfant est dans la séance *via* le transfert et l'amour des mots quelque soit la langue d'origine. C'est ce que nous lisons et écoutons dans vos textes.

« L'enfant, c'est l'étranger » est un texte sur l'exil avec la référence à Moïse et à l'histoire d'*Œdipe à Colone* de Sophocle. Vous nous rappelez comment Freud s'est inspiré de ces deux héros historiques et mythiques pour construire sa théorie analytique. Ils furent des fondateurs. Freud écrit Moïse à la fin de sa vie, c'est par son exil en Angleterre qu'il revient sur l'histoire de Moïse (*Mosé* : enfant), cet étranger qui fonda la religion juive. Par son exil *Œdipe à Colone* de Sophocle fut le découvreur du théâtre intime. Le vieil homme aveugle renonce à sa mère morte et à ses filles-sœurs, quitte Athènes et s'exile au pays des Euménides ; elles le guident et voient pour lui. Cet exil est comme une rédemption. J'aimerais que vous puissiez reprendre ce qu'Hölderlin

interpréta de la tragédie de Sophocle. Moïse et Œdipe ont inspiré Freud et de nos jours encore les psychanalystes, à savoir écouter et penser analytiquement l'exil et l'être exilé.

Je vous cite : « L'exilé habite la frontière des langues : si parfois il lui est difficile d'apprendre et de s'exprimer dans la langue du pays d'accueil, c'est parce que, plus ou moins secrètement, il souhaite demeurer encore dans celle de son pays » et vous citez Walter Benjamin : « dans l'apprentissage des langues, le décisif c'est d'abandonner la sienne ». Il faut s'exiler dans sa langue. Il y a alors deux figures contradictoires : d'un côté celle du familier, du proche, de l'intime, du retour au natal, et de l'autre celle de l'altérité, du lointain, de l'étrange de la traduction, de la dispersion. L'écoute analytique suivrait-elle le même chemin ?

Pensez-vous que renoncer à sa langue serait comme s'éloigner de ses attachements œdipiens ? Alors cela serait un déchirement et à la fois cela en devient la métaphore d'un travail analytique. Dans ce sens on peut l'entendre comme le travail de la cure. Ce même travail qui nous fait retrouver cet enfant resté étranger en nous et étrange.

La traduction en séance de cet enfant qui revient, serait-elle indépendante de la langue parlée aux origines ? La référence alors à Proust, que vous citez, en serait une interprétation. Proust parle de l'enfant qui réapparaît face à lui-même, de l'enfant en soi, de son « étrangeté », souvenirs de la familiarité amoureuse qui le rapprochait des choses, des visages, des voix de l'amour de sa mère. « C'est la résurrection de la mère ».

En séance j'entends, j'écoute cet enfant-là qui ressurgit pouvant être étranger à l'analysé et pourtant si proche. Je pense à une patiente qui au cours d'une séance ressent la petite fille en elle qui crie sa colère contre la mère (moi ?) : « Elle est trop là, c'est bizarre » me dit-elle ; elle souffre, crie, se débat pour que la mère l'écoute. « Mais c'est étrange, serait-ce encore moi ? » dit-elle. Elle a l'impression d'être une étrangère à elle-même, elle ne respecte pas son corps, ni cette petite fille, elle voudrait la changer en garçon mais ce n'est pas possible... « C'est trop bizarre... » J'entends ce moment de régression et d'hallucination au cours de cette séance comme un début d'exil, un pouvoir partir vers un « ailleurs ». Elle écrira aussi beaucoup de poèmes pendant sa cure. Par la suite, elle changera son prénom et retournera dans sa ville natale.

De ce moment de l'exil, de l'enfant exilé, étranger, vous glissez analytiquement vers cet enfant resté en soi, en mémoire qui peut prendre une place d'étranger. D'où cette sensation étrange qu'il peut éprouver dans un moment de séance.

C'est le retour d'un infantile par les fantasmes, par la remémoration ou par le rêve.

Ce texte m'a fait aussi associer avec « *L'inquiétante étrangeté* » écrit en 1919 dont je parlerai plus loin.

Vous reprenez le thème du refoulement, du retour d'un sexuel infantile dans « L'éphémère demeure », « Passagèreté », en 2001, puis dans « Le voyageur de Hofmannsthal » en 2003. Texte sur lequel je souhaite m'arrêter.

Le fil de l'exil s'y poursuit. C'est un récit sur les éprouvés de Hofmannsthal lorsqu'il voyage et surtout lorsqu'il revient : beaucoup de souvenirs d'enfance réapparaissent avec une impression de déjà vu, déjà vécu, d'avoir été là et pas là, véritable vécu d'étrangeté et de déréalisation. « Effet de miroir mélancolique » écrivez-vous. Vous faites l'analogie avec le poète qui serait toujours dans cet état en « voyage » comme dans un « voyage intérieur ». Un de mes patients dit à sa mère, qu'il n'avait pas vu pendant deux ans, qu'il avait fait un voyage intérieur. La cure est un voyage intérieur ; un effet ressenti tant du côté de l'analysé que de l'analyste.

Alors est-il possible de rester en lien avec la naissance, la mère, la terre-mère, la terre natale et de s'en séparer à la fois ? Vous faites le lien avec le texte de Freud sur le jeu de la bobine, le petit enfant traite ainsi la séparation d'avec sa mère par le « Fort-da ». Je vous cite : « La venue de l'*infans* à la langue est dès l'origine ambivalente. C'est elle qui à la fois sépare la mère, dit son absence et célèbre son retour. On peut dire que le premier exil, originaire, de l'humain, son avènement, est le mouvement qui permet à l'*infans* un premier renoncement à la chose maternelle, une première séparation langagière lorsqu'il devient capable de nommer l'objet quand celui-ci s'absente. Le langage sépare et crée la distance nostalgique avec les objets lointains. »

Je pensais, en vous lisant, à certains retards de langage chez l'enfant (pour ceux traitant des enfants) et je faisais le rapprochement avec la problématique du lien mère-enfant comme c'est le cas lors d'une séparation douloureuse où aucun autre lien n'est possible en dehors de la mère ; rester là collé à elle, ne pas partir, ne pas grandir, ne pas parler, ne pas s'exiler.

L'exil est fécond, son état est positif. Il est sans cesse habité par deux langues. Celui qui est exilé passe d'une langue à une autre. Vous dites ici que la traduction peut être comme une frontière vivante entre deux langues. La traduction devient une patrie intérieure. Serait-ce comme l'interprétation en analyse d'une langue de l'inconscient en une langue consciente ? Que pensez-vous de cette analogie ?

Le voyageur de Hofmannsthal retrouve au loin le lieu natal. Plus il va vers l'étranger plus il se rapproche de lui-même, de soi, de sa patrie. En fait il n'y aurait qu'une langue commune à tous, nommée « elle », la langue-mère. Est-ce la même chose lorsque vous dites que la langue du transfert est la même quelque soit la langue parlée de l'analysé et de l'analyste ? La langue-mère serait la langue du transfert, mais alors quelle langue écoute-t-on ?

Y aurait-il par le refoulement de la langue un « défaut de traduction » comme l'écrit Freud ? En effet l'analyste est comme un traducteur lorsqu'il interprète les rêves en tenant compte des associations. Il traduit la langue des rêves, qui passe de l'inconscient au conscient. Or le patient parle en premier des images du rêve puis il y a « un arrière-pays », celui des pensées latentes, des représentations refoulées. C'est cela le défaut de traduction dont parle Freud car du fait de la censure, l'inconscient ne se dévoile pas totalement, d'où les lacunes, les oublis, les actes manqués. Je vous cite : « Il n'y a pas que le langage dans une séance... Ce qu'il se passe en séance est, ce qui du temps de l'enfance persiste, insiste, intimement lié à la langue natale. » Il y a aussi le langage du corps pendant une séance, j'y accorde de l'importance.

Vous reprenez la théorie de Lacan au sujet de l'inconscient structuré comme un langage, théorie que vous discutez : « ne pas confondre les patients avec des textes à déchiffrer ». Je vous propose d'en discuter avec nous.

Puis la nostalgie d'Hofmannsthal se perd dans une toile de Van Gogh. Il revient en Allemagne un peu désemparé et en chemin, comme il a du temps, il va visiter un atelier de peinture et découvrir un peintre inconnu qui va le faire revenir vers une terre nouvelle qui devient la sienne, celle des champs jaunes et des arbres bleus de Van Gogh. Cette histoire peut se lire comme une séance de cure, le retour sur soi ou chez soi. J'ai pensé que c'était un peu comme dans votre texte : « L'éphémère demeure » lié au texte : « Passagèreté ». Dans le sens que la nature meurt et renaît sans cesse.

Enfin je termine par « Freud avec Hoffmann au pays de l'inquiétante étrangeté ». Où vous nous montrez l'homme Freud littéraire et ses liens avec les auteurs de la littérature allemande qui l'ont tant inspiré et mené à l'élaboration de sa métapsychologie. La rêverie, le fantastique, le spéculaire, la télépathie ont fasciné Freud. Ces écrivains reflètent le mouvement littéraire allemand de l'époque et plus précisément le romantisme. D'où viennent toutes ces pensées, d'où les écrivains poètes puisent-ils toutes ces histoires extraordinaires ? Cette créativité émergerait de vécus infantiles « ressuscités » à un moment donné de la vie de l'écrivain, du poète. Là encore on peut faire l'analogie avec des moments de cure où les associations débouchent sur des moments de création tant du côté du patient que de l'analyste par l'effet du transfert et de l'interprétation, suscités par les rêves et remémorations de ces vécus.

D'où les associations et la grande complexité pour la traduction de *Unheimlich* (un mot classique de la littérature allemande). Freud le traduit en plusieurs langues tant il cherche l'étymologie de ce mot, un paradoxe en lui-même. C'est à la fois une sensation d'inquiétant, non familier, mais aussi qui du familier devient inquiétant. Marie Bonaparte en fera la traduction. En fait l'association de la chose familière, intime devenant angoissante, effrayante et étrange n'est autre que le retour du sexuel infantile refoulé. Freud découvre lors de cette lecture l'origine sexuelle infantile de l'inquiétante étrangeté.

C'est l'illustration qu'il en donne avec ces souvenirs qui lui reviennent, comme ce moment où il se retrouve dans des rues de Venise comme en état d'ivresse, perdu, attiré malgré lui vers des femmes fardées posées depuis leurs fenêtres. La répétition de revenir malgré lui à cet endroit, le retour du même s'associe à un motif sexuel. Une autre scène décrite par Freud se situe dans le train : il est réveillé par le claquement d'une porte vitrée, il croit voir un étranger à travers la porte des toilettes du train, or c'est sa propre image créant en lui un effet d'étrangeté.

La question du double était très présente dans la littérature allemande.

L'angoisse de langue ou dans la langue vient du fait des différentes traductions de *Unheimlich*, notamment au sujet du conte de *L'homme au sable*. Fédida parle de l'angoisse des yeux ou dans les yeux, Freud associera avec l'angoisse de castration, (et de dévoration ce que je rajouterai : les yeux de l'enfant sont donnés à manger au hibou qui ne voit que la nuit...) Freud ira jusqu'à l'élaboration de la pulsion de mort plus tard après avoir lu Hoffmann et le conte de *L'homme au sable*. Ce conte est riche de signifiants analytiques. Hoffmann fut un enfant meurtri par la mort de sa tante et resta longtemps sans voix, prostré, déprimé par cette perte. Il écrit des fables grâce au mélancolique resté en lui mais « soigné » par la création de fantaisies, de délires, de chants. C'est comme s'il faisait revivre sa tante au travers d'histoires fantastiques par le biais du chant des arbres et des animaux : le « *das fremdekind* » ce qui est comme le double inversé de l'enfant mélancolique, de l'enfant en deuil d'amour et de chant ; ce qui devient l'incarnation de « l'imagination, la fantaisie, la *Dichtung*, l'activité poétique qui fait sans fin raconter des histoires ».

Dans *L'homme au sable* (je ne raconte pas l'histoire dans les détails et essaie d'en donner une analyse) je réprecise que pour Freud l'effet produit du *unheimlich* ce fut l'angoisse de Nathanaël qu'il retient et interpréta. Il ne retient pas le sens donné à Olympia.

On perçoit par le délire hallucinatoire de Nathanaël le conflit de l'enfant avec le démon et de là réapparaît la question du meurtre du père, le père pouvant s'incarner dans les deux personnages : Coppélius (l'opticien maléfique), Copolla (l'homme au sable) mais aussi être Nathanaël lui même. Il y avait aussi Spallanzani le créateur d'Olympia.

Il se suicidera à la vue de cet homme Coppélius qui pourrait lui arracher ses yeux. Le père serait à la fois le sauveur et le castrateur. Il veut sauver son fils et empêcher le démon de lui prendre ses yeux. (cf. la fable racontée à l'enfant Nathanaël par la nourrice et la mère) mais surtout l'empêcherait-il d'aimer Olympia ? Est-elle une poupée ? Femme morte ou vivante ? Femme fantasmée, rêvée, l'amour infantile perdu : sa tante ? Le délire traiterait de ce deuil. Offenbach en fit un très bel opéra.

Je voudrais revenir sur la traduction de *Heimat* pour clore cet exil poétique et psychanalytique : amour de la terre natale, par analogie ou métaphore de la mère, le ventre maternel, mais aussi l'effroi du sexe féminin et de son énigme. Je vous cite : « L'amour de la terre et de la langue natale n'est qu'un transfert de l'amour du petit d'homme encore muet, qu'il vouait à sa mère, sa première demeure parlante ». Les contraintes, les opposés, l'ambivalence de l'inconscient se heurtent. Il y a la mort, le mouvoir natal, celui des « Mères ».

Ce passage rejoindrait encore la question de l'exil, vivre la perte et en même temps garder en soi pour toujours cet amour indélébile.

Y aurait-il une peur du pouvoir de la mère, l'amour de la mère se transformerait-il en un effroi quand elle devient femme ?

Pour conclure je reprendrais le passage de J.-B. Pontalis que vous citez, tiré du passage : « Éloge de l'inquiétant » dans la *Traversée des ombres* : « Avec l'épreuve de l'inquiétante étrangeté, l'inconscient cesse d'être un objet d'analyse, ce qui le maintient à distance, il s'exprime en acte, nous lui sommes pour ainsi dire livrés... L'expérience vécue de l'altérité, de l'autre, des autres en nous, c'est sur le divan que nous la faisons, jour après jour, dans cette réminiscence de l'intime étranger qu'est l'*Unheimlich*. Les limites de notre « moi » ne sont plus assurées ni les frontières entre le dehors et le dedans, ni celle qui sépare les morts des vivants. »

# *Commentaires d'Edmundo Gómez Mango*

*Edmundo Gómez Mango*

*Samedi après-midi. Après le « Pour introduire » de Fafia Djardem et la conférence de Loïc Brancart*

Un grand remerciement à vous tous, ici présents, et en particulier aux organisateurs de cette réunion, Fafia Djardem, les conférenciers et tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de cette rencontre.

Je remercie Fafia Djardem de la belle expression qui a ouvert cet après-midi la discussion, « Le souffle de l'inattendu ». Ouverte ainsi à l'ouvert lui-même, au souffle de la parole qui a déjà commencé à la traverser. L'inattendu, une belle image de l'inconnu que nous essayons d'entendre dans les séances, de ce qui se dérobe quand nous voulons écrire et apprivoiser quelque chose d'essentiel de l'expérience psychanalytique.

J'ai été touché par le rappel que vous avez fait de ce frémissement, de ce tremblement de la voix des poètes, de la littérature, qui avait annoncé « Les printemps arabes ». Il accompagne souvent les mouvements insurrectionnels, la vague des changements profonds qui font l'histoire de nos sociétés. J'ai associé votre propos avec ce qu'on a appelé, de façon assez maladroite pour mes oreilles, le « boom » de la littérature latino-américaine, cette secousse qui a fait trembler les lettres de cette région, qui laissait pressentir, qui préparait d'une certaine façon, les mouvements révolutionnaires et les avancées démocratiques qui allaient avoir lieu sur ce continent du sud dans les années soixante. Le noyau dur du « boom » littéraire constitué par García Márquez, Vargas Llosa, Julio Cortázar, Carlos Fuentes, avait été précédé par une vague de fond « inattendue » du roman latino-américain, d'une force inouïe : Juan C. Onetti, José M. Arguedas, Juan Rulfo, Alejandro Carpentier, Arturo Roa Bastos... Le roman de l'Amérique latine envahissait le monde culturel occidental. On peut comparer ce puissant développement du genre romanesque du « nouveau monde », avec celui que l'Europe avait connu au XIX<sup>e</sup> siècle avec le grand roman réaliste français, et plus tardivement, presque comme un prologue de la révolution socialiste, le roman russe, avec ses cimes, Tolstoï et Dostoïevski.

Nous arrivons ainsi, de façon un peu inattendue, au premier exposé de cet après-midi, autour d'un chapitre du livre que j'ai eu l'honneur de coécrire avec J.-B. Pontalis *Freud avec les écrivains* : « Freud et Dostoïevski. *Pro et contra* ? ». Ce chapitre s'intitule « Freud et », et non pas « Freud avec Dostoïevski ». J'ai voulu ainsi signaler d'emblée la nature particulière de la relation de Freud avec l'écrivain russe : oui, l'admiration de l'œuvre d'un côté, mais aussi une acerbe critique à l'homme, au « moraliste » Fiodor. Loïc Brancart a très bien souligné cette attitude un peu étrange de Freud vis-à-vis de l'homme Dostoïevski. L'intérêt primordial du livre est justement de mieux comprendre la relation de Freud et la littérature : certains auteurs sont des véritables « compagnons de route », qui réapparaissent de nombreuses fois dans l'œuvre : Sophocle, Shakespeare, Goethe, Heinrich Heine, Zweig ou Mann... La relation à Dostoïevski est plus occasionnelle, une préface à une édition allemande de l'œuvre de l'écrivain russe. En principe, ce chapitre devait être écrit par J.-B. Pontalis. Mais il avait publié récemment un article sur le romancier, destiné à l'exposition *Crime et châtement*, qui lui avait été sollicité par Jean Clair, et qu'il avait repris dans son livre : *Un jour, le crime* [Gallimard, 2011]. L'article s'intitule : « Freud en grand inquisiteur ». L'essentiel du « contre », était pour Freud de nature « morale », il critiquait l'homme, le joueur, l'endetté, le masochiste, son « caractère pulsionnel ». Mais il ressentait aussi un très net rejet de ses opinions intellectuelles, qui le mettaient du côté du mouvement chrétien orthodoxe le plus archaïque, et contre toute tentative d'ouverture de la Russie à l'occident moderne. Ses personnages incarnent souvent avec force les conflits idéologiques contemporains. La relation de Freud à l'écrivain russe montre son engagement, le dialogue profond qu'il essaye d'établir avec son œuvre, il n'évite pas le conflit, il l'approfondit, il peut à la fois saluer la grandeur du génie littéraire, qu'il situe parmi les plus

grands, « non loin après Shakespeare », précise-t-il, et combattre les idéaux et les valeurs spirituelles, que le romancier revendique comme siens, surtout quand il se fait le chantre des conceptions religieuses qui avaient imprégné son âme d'enfant.

Freud s'arrête spécialement sur ce fragment du roman, intitulé « le Grand Inquisiteur », un poème, un rêve d'Ivan. On ne peut le relire sans éprouver, à chaque fois, l'énergie de ces pages, la richesse de la vision qu'elles déploient sur les tréfonds abyssaux de l'âme humaine, ici indissociable de l'âme des foules. Jamais, peut-être, la littérature n'avait dévoilé de façon aussi claire, la « pulsion » de destruction retournée contre le sujet désirant lui-même. L'Inquisiteur (représentant de la figure du prêtre fanatique de toutes les religions) offre à l'homme et à la foule l'objet de leur ardente nostalgie : le désir de servir, le désir de se soumettre, la joie enfantine d'obéir à un maître, le refus de la « torture » d'être libre et responsable. La résonance de ces pages tombe comme une ombre prophétique sur les crimes de masse du XX<sup>e</sup> siècle, et possède encore aujourd'hui, une puissante actualité. Freud ne peut pas accepter non plus la figure du Christ « libérateur ». Sa pensée radicalement laïque est une de celles qui a rejeté avec le plus de force « l'éthique chrétienne » et un de ses préceptes majeurs : aimer le prochain, même si celui-ci devient un ennemi. Il avait une appréciation élevée de l'amour humain, « infiniment précieux », il prenait soin de lui. Il n'admet pas de l'avilir en l'investissant sur ceux qui prétendent le dégrader et le détruire.

Le motif du parricide intéresse Freud de façon très vive. Il l'a déjà analysé chez Sophocle et chez Shakespeare. Il le retrouve chez Dostoïevski, dans des versions différentes et également significatives. La figure du criminel apparaît dans son œuvre avec des visages divers : comme l'assassin passionnel de *Crime et Châtiment*, comme celui du criminel politique dans *Les Possédés*, et enfin comme le parricide, le crime selon lui originaire, dans *Les frères Karamazov*. Dans ce dernier roman ce motif s'entrelace de façon polyphonique avec celui de la mise à mort de l'enfant, apparemment opposé. Rappelons que la douleur de l'enfant innocent est déjà le point de départ du rêve poème d'Ivan, et l'argument décisif pour justifier sa révolte contre le Créateur, qui tolère cette souffrance injustifiable. Il devient ainsi l'adversaire de Dieu. Ivan raconte son rêve-poème à Aliocha, qui reste silencieux. On ne peut pas oublier le fait que Dostoïevski, vous le rappelez, entreprend l'écriture de son roman une année après la mort de son fils Alexis, âgé de trois ans, lors d'une crise d'épilepsie.

*Freud avec les écrivains*, « avec », tout « contre », très proche d'eux. Souvent c'est l'admiration de l'œuvre qui prédomine et qui est mise en avant, par la capacité de l'écrivain d'explorer, de sonder, l'espace psychique que la pensée de Freud ne cesse elle-même de parcourir, de représenter. Ils habitent tous les deux, le penseur et le poète, le *Dichter*, le poète au sens large, dans cette même marge de l'expérience humaine, là où surgit l'angoisse, l'inquiétant, l'étrangeté. Ils éprouvent tous les deux une sorte d'étonnement fondamental, parce qu'il fonde non seulement la poésie, mais aussi la pensée, le questionnement de fond, qui peut surgir seulement dans le langage humain, celui qui questionne et qui cherche le sens de l'humain. Étonnement se dit en espagnol « *asombro* » : on entend dans ce vocable « sombre », « ombre ». Il s'agit d'une « vivance », d'une expérience vécue, qui peut aller du côté de l'émerveillement, du plaisir psychique produit par la clarté de la pensée ou de l'œuvre, mais il peut être aussi ressenti du côté de l'angoissant, de l'excitation, de l'effroi, de l'épouvante. L'étonnement déclenche une exigence de travail psychique, qui peut se manifester comme le désir de création d'une œuvre artistique, ou comme le projet d'une recherche scientifique dans n'importe quel domaine. C'est l'inquiétant, l'étrangeté originaire qui fonde la pensée philosophique, l'œuvre d'art mais aussi la psychanalyse. Plusieurs écrivains contemporains de Freud ressentirent presque immédiatement dans son œuvre une expérience partagée de la psyché. Ils furent les premiers à le saluer comme un grand penseur, mais aussi, et très rapidement, comme un très grand écrivain de langue allemande. Le lumineux travail intitulé *Freud écrivain*, de Walter Muschg, critique suisse, date de 1930. Cet essayiste remarquable considère que Freud grâce à la force de l'œuvre écrite tout au long de sa vie, a provoqué un des changements les plus importants de la conception de l'homme moderne, dont nous lui sommes encore redevables. La profondeur radicale de sa pensée, qui renverse les fondements épistémologiques de la conception du sujet contemporain, n'aurait pu s'imposer dans le monde occidental si elle n'avait pas été incarnée dans la puissance de son écriture. Muschg a été le premier critique

qui a insisté sur cette dualité fondatrice de l'œuvre freudienne, celle du chercheur et de l'écrivain. J'avais découvert à Montevideo, vers les années soixante, un livre de Muschg qui m'a accompagné pendant toute ma jeunesse : *Histoire tragique de la littérature*, une œuvre magnifique, axée sur Goethe et le romantisme allemand, mais qui essaye de parcourir les manifestations essentielles de la littérature mondiale.

J'ai beaucoup apprécié la lecture personnelle de Loïc Brancart, quand il a rapproché certaines figures romanesques de Dostoïevski et des figures issues de la métapsychologie freudienne, des *imagos* maternelles, marquées par l'ambivalence. Ou quand il rappelle, justement, cette opposition entre les figures infantiles d'Aliocha, peut-être l'incarnation de l'enfant mort du romancier, et d'Ilioucha, le fils malheureux d'un capitaine alcoolique, « enfant criminel » qui a tué son chien. Nous sommes ici entrés sans ce monde si important de la souffrance infantile, mais surtout de la cruauté de l'enfant. Freud est le premier « grand psychologue » qui considère la cruauté comme une pulsion qui anime la vie psychique de l'enfant. Elle fait partie du conflit, tragique, originaire, que Freud décèle dans la vie d'âme des hommes. Le grand romancier peut présenter les figures de l'enfant cruel, mais il ne peut pas penser la cruauté comme inhérente à la vie d'âme de tous les enfants. Sans doute Aliocha aussi la connaissait. Le romancier décrit de manière admirable le conflit pulsionnel de ses créatures, mais il ne peut pas représenter, comme le fait Freud, le conflit psychique fondement de l'humain. Nous sommes au plus près de travail commun du poète et du penseur, là où ils se rejoignent et se séparent. Ils vont ensemble dans la saisie de la vie psychique par le langage : qui pourrait nier que Shakespeare ou Dostoïevski ne pensent pas le conflit de l'âme ? La pensée modèle toujours l'expression, elle marque aussi la forme artistique. Les « apparitions » les plus primitives de l'art sont des manifestations de la pensée du sacré. La tragédie grecque, le théâtre de Shakespeare, le grand roman occidental, les romans fleuves de Dostoïevski, de Tolstoï ou de Proust, pensent et donnent forme au conflit psychique de l'humanité. Les formes artistiques entretiennent un dialogue profond et inévitable avec les « conceptions du monde », la *Weltanschauung* de l'époque où elles surgissent ; elles lui donnent forme, elles les construisent, comme le font aussi les recherches scientifiques contemporaines. Le théâtre de Shakespeare est marqué par l'inquiétude et le renouvellement de la pensée de la Renaissance, par l'abandon progressif et douloureux d'un univers théocentrique, ce qui était également promu avec force par les avancées fondamentales de la science de cette époque. *L'homme qui marche* de Giacometti ne pourrait se mettre en mouvement ailleurs que dans la profonde révolution des images, des rythmes et des représentations de la pensée de la modernité.

Freud a eu le courage de confronter sa pensée de l'âme humaine avec les écrivains. Il est séduit par l'immense force de perception psychologique de Dostoïevski, celui que Nietzsche, rien de moins, considérait comme son « seul psychologue ». On connaît les aveux de Freud concernant ce dernier : souvent il n'osait pas ouvrir un de ses livres, il craignait de retrouver ses propres idées déjà exprimées par le poète philosophe. Nietzsche, je crois, est le seul qui a posé cette question : pourquoi la tragédie, en tant que genre littéraire, a-t-elle disparue ? À ma connaissance, encore personne n'a pu lui répondre.

Je pense qu'on n'a pas mis suffisamment en valeur l'audace freudienne qui a inclus le geste d'écriture du romancier comme un des outils d'investigation de l'âme. Il avoue devoir écrire comme un romancier quand il essaye de « penser » et de transmettre ses découvertes des processus hystériques. Il admet, avec courage, que ses « histoires de maladies », des « cas », peuvent se lire comme des romans. La transgression des genres est ainsi nécessaire pour le développement de la nouvelle science. Le « Livre » de la psychanalyse, *L'Interprétation du rêve*, n'appartient pas, lui non plus, à aucun genre, scientifique ou littéraire, connu précédemment. Son « écriture » devient elle-même une modalité de sa recherche clinique et métapsychologique. Il est remarquable qu'un des moments les plus hauts de sa pensée, les écrits de métapsychologie de 1915, soit jalonné dans le temps par deux de ses plus beaux textes : « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », tout juste avant, et tout juste après par « Passagèreté », ou « Ce qui passe », titre qui reprend un vers célèbre de Goethe. Comme si chez lui, l'intensité de la pensée faisait appel au resplendissement littéraire de la beauté.

Freud s'indigne quand il ressent que le romancier russe, en tant que citoyen et qu'homme publique, ce grand créateur de formes artistiques, se rapproche du côté des nouveaux « inquisiteurs », ceux qui inspiraient les pogroms du fanatisme religieux orthodoxe contre le peuple juif. Juan Gelman se souvenait des récits de sa mère, quand elle évoquait son enfance, la fuite de la famille, qui laissait derrière elle la maison natale, dévorée par les flammes et réduite à des cendres.

Le passage que Freud consacre à un récit de Stefan Zweig, *Vingt quatre heures dans la vie d'une femme*, est assez énigmatique. Il y a bien sûr des analogies entre la passion du jeu du personnage de Zweig, et celle de la compulsion de répétition du jeu, qui hantait la vie de Dostoïevski : jouer jusqu'à tout perdre, jusqu'à anéantir ses « biens », le « bon ». On sait que souvent pour se mettre à écrire, il devait atteindre le « fond » de sa détresse : tout perdre au jeu, tout délier, tout dépenser, se vouer presque entièrement à la pulsion de mort, s'humilier ainsi devant sa femme lui montrant son extrême faiblesse, augmenter sa dette devant les créanciers (et sa soif de culpabilité) ne pas pouvoir rentrer en Russie. Sans doute que la lecture faite par Freud de son roman, en 1928, l'aide à préciser sa pensée sur la pulsion de mort. La crise d'épilepsie est une « attaque de mort », (*Todesanfall*), une identification du moi avec le père, autorisé par le surmoi : « Tu voulais tuer le père, écrit Freud, maintenant tu es le père, mais le père mort ».

La transition de la fin, du grand roman dostoïevskien vers l'analyse de la courte nouvelle de son ami viennois, elle aussi admirée par Freud en tant que petit joyau narratif, reste quand même assez surprenante. À côté de Zweig, Freud revient d'une autre façon « avec » les écrivains ; son plaisir esthétique n'est pas ici troublé par des idées régressives ou des prises de position trop éloignées des siennes. Il avait confié à Zweig lui même, qu'il admirait son extraordinaire réalisme psychique, sa capacité de presque reproduire la réalité de l'âme comme le fait l'épigraphe, quand il calque sur la feuille humide les signes en relief inscrits sur la pierre. L'archéologue fait ainsi parler les pierres (*saxa loquuntur*), Pontalis proposait à l'analyste d'essayer de faire parler l'*infans*, le muet du psychisme.

La scène des mains des joueurs est inoubliable. L'héroïne de la nouvelle, une veuve d'une quarantaine d'années, la dame anglaise, ne voit qu'elles. À travers les mains, leurs formes, leurs mouvements, excitées par la passion du jeu de la roulette, elle essaye de deviner les personnes. Freud ne fait pas seulement le rapprochement entre le jeu des adultes et le jeu des mains des adolescents masturbateurs. Il accompagne encore plus loin le fantasme de l'écrivain et du personnage. L'écrivain parvient à « présenter », sans se rendre compte, le motif inconscient originel de cette histoire, si fréquent chez les jeunes garçons : le désir d'être initié dans la vie sexuelle par sa propre mère. Elle joue ainsi le rôle du « sauveur » de l'adolescent, il craint que l'onanisme puisse le rendre fou ou même le faire mourir. La dame anglaise pouvait être la mère du jeune homme. Elle avait évité la tentation érotique qui venait des hommes adultes par fidélité à son mari mort. Mais elle ne peut pas se défendre d'une figure qui éveille en elle le souvenir de son propre fils, qui a à peu près le même âge que le jeune joueur qu'elle essayera de « sauver ».

La scène finale du récit est émouvante : la dame anglaise est maintenant une femme mûre, de soixante ans ; elle vient de se confier au narrateur, et pour la première fois, elle a été capable d'avouer son histoire. Elle se tait, et prie le narrateur de rester en silence. Il s'incline, et il baise sa main fanée, tremblante, comme une feuille d'automne. La main automnale de la dame anglaise résonne avec les mains érotiques des joueurs décrites auparavant. Elle devient la plus belle main du récit.

La scène des mains montre bien comment l'écrivain n'est pas seulement l'épigraphe de la vie psychique, il est extrêmement attentif au langage du corps, à l'expression de l'âme à travers la sensorialité corporelle. L'analyste a souvent tendance à laisser de côté les corps, et pourtant ils sont bien là dans la séance. Les phénoménologues ont insisté sur la prégnance du corps sur la parole. Non seulement parce qu'elle est émise, énoncée par l'appareil organique de la phonation, par la voix, mais aussi parce que la parole elle-même est une sorte d'émanation du corps, de la gorge et des cordes vocales qui la prononcent. La position des corps

dans la séance met en avant la voix, les paroles entendues ou prononcées. Mais ils sont agités par les affects, ils expriment l'angoisse, ou le *desassossego* pour employer le beau mot de Pessoa. C'est le corps tout entier qui parle et qui s'exprime. Ortega y Gasset considérait *el habla*, l'action de parler, le parler (si on se permet de substantifier le verbe), presque comme un « élément » toujours présent, comme l'air ou la lumière, quand il s'agit des humains. Le parler, la parlerie, serait un médium qui entoure l'humain, qui en fait partie. Les hommes et les femmes parlent, on distingue en général la voix d'un corps féminin ou d'un corps masculin. Les amis et les amoureux ne cessent pas de parler, de se parler, sauf quand ils se fâchent. On ne peut pas concevoir des paroles sans gestes, sans l'expression des visages (« la tête qu'il fait ! »), sans la tonalité affective exprimée par l'ensemble de ces éléments. La pensée de l'analyste est toujours marquée par la sensorialité de la parole en séance. Parfois même il ne peut ignorer sa sensualité. Il refuse d'entrer dans la familiarité de la conversation courante. Son attitude, sa voix, sa disponibilité affective comme son attention, souhaite rester « également flottante ». Ortega y Gasset différencie aussi le parler et le dire. Dire c'est orienter la parole avec une intentionnalité référentielle, qui s'adresse à l'analyste. Dans la séance analytique, c'est quand la parole se laisse aller du côté du parler, à parler sans raison apparente, à parler pour parler, qu'elle s'approche de l'inconscient refoulé, de l'*einfall* qui laisse surgir un rejeton, toujours déformé, de l'activité inconsciente. La parole analytique s'approche ainsi de ce Jakobson décrivait comme la fonction poétique du langage : la parole qui s'occupe d'elle-même, de son message, la parole qui parle de la parole. L'interprétation de l'analyste, elle aussi, peut aller dans les deux sens, celui du dire, ou de parler. Pour lui aussi, quand il se laisse « parler », quand il s'écoute dire quelque chose avant d'avoir réfléchi à ce qu'il dit, il se rapproche de son propre inconscient.

*Samedi après midi. Après la conférence de François Royer*

Nous revenons, avec le riche exposé de François Royer, au « pays natal », celui qui n'a pas de nom. C'est une belle remarque : je ne mentionne pas dans le chapitre que j'ai intitulé ainsi, le nom de mon pays natal. Peut-t-il être vraiment, « proprement » nommé ? S'agirait-il d'un vrai nom propre, mais dit en quelle langue ? Dans la langue qui s'est appropriée du nom et de la chose ? Vous avez repris le questionnement du grand poète Octavio Paz : « Mexique », nom du pays où il est né, est la traduction en espagnol, la langue du colonisateur, la langue tueuse d'indigènes. La langue des Étrangers, si étranges pour les autochtones, qui ont assassiné tellement des langues natives, s'« approprie » d'une expression d'une langue aztèque, le nahuatl. La langue poétique de Paz traduit ainsi le nom propre « désapproprié » : « le nombril du lac de lune ».

« Montevideo » : je le pense et l'écris maintenant, en essayant de recréer notre discussion du premier octobre, tâche presque impossible. Selon une des étymologies, c'est un vigie portugais, aux aguets sur le mat d'un navire qui s'approchait de l'estuaire où se situe actuellement cette ville, s'est exclamé : « *Monte vide eu* », « je vois un mont ». Ce serait ainsi la langue portugaise, celle des colonisateurs du grand Brésil, continent dans le continent, qui a nommé Montevideo.

Le travail de François Royer s'ouvre sur la question du nom et des origines, des langues régionales et des langues nationales, dominées et dominantes, natives et étrangères. Je ne crois pas qu'on puisse donner des réponses précises à ce questionnement ainsi ouvert. La langue qui parle dans le poème semble rechercher une langue primordiale, elle essaye de la traduire au fur et mesure qu'elle se déploie dans le rythme et la sonorité de sa forme, qui est toujours en même temps une pensée. C'est dans ce sens que j'ai utilisé, comme un petit instrument de travail plus qu'un véritable concept, l'expression « traductivité originaire ». Elle essaye de pointer peut-être l'origine perdue d'une langue qui se ravive et s'éclaircit quand elle avance dans la traduction d'elle-même. La caractéristique fondamentale de la langue poétique c'est celle de se préoccuper essentiellement d'elle-même, de sa puissance, de sa forme, de son origine, de son rythme, mais aussi de son énigme. Les poètes romantiques allemands l'avaient déjà découvert. Le célèbre fragment de Novalis « Parler pour parler » est dans ce sens précieux.

J'assistais récemment à un congrès de FEPAL qui a eu lieu en Colombie, dans Cartagena de Indias, la si belle ville où est né García Márquez, le père du « réalisme magique » du roman latino-américain. J'ai participé à un panel où l'on a évoqué l'utilisation de plusieurs langues dans la séance d'analyse. Des analystes de langue espagnole et portugaise intervenaient dans la discussion. Une analyste brésilienne évoquait le cas d'une patiente qui pendant une séquence de l'analyse utilisait sa langue maternelle que l'analyste ignorait. C'est parfois l'analyste qui parle en séance sa langue natale, que le patient ignore, se laissant emporter par une sorte d'*einfall* interprétative qui est tombée dans sa tête et dans la langue qu'il utilise habituellement dans les séances, sans traduction. Je ne peux pas reproduire les détails de la discussion. Mais ces circonstances m'ont fait repenser à la question de la traductibilité et du transfert, des interprétations. Peut-on s'entendre quand on parle des langues différentes ? On s'approche ainsi de la problématique de Babel, la confusion, l'égarement, le désordre des langues, ou de sa figure contraire, le miracle de la Pentecôte, la flamme dans laquelle toutes les langues semblent brûler dans une seule, entendue et comprise par tous. Ce miracle cache encore un meurtre de langue. « Parler en langues » signifie effacer la diversité des langues dans une langue unique. Une des caractéristiques intrinsèque à chaque langue est d'être traduisible. Toutes les langues peuvent être traduites. On peut affirmer aussi que les langues désirent se traduire. Les grands poètes sont souvent de grands traducteurs, il suffit de penser à Charles Baudelaire et à Yves Bonnefoy. Paul Valéry a vu juste, comme seuls peuvent « voir » les poètes : dans la traduction, signale-t-il, les langues, comme les amants, étreignent ce qu'ils ignorent.

L'« in-traductibilité » la plus dangereuse dans les séances a été conçue par Ferenczi comme la « confusion des langues » : l'analyste n'est pas capable de bien traduire la langue de l'infantile du patient. Si l'analyste l'entend comme celle de la passion érotique, il ne peut pas la traduire comme une manifestation de la tendresse infantile, il refoule cette dernière. L'analyste risque ainsi de commettre un meurtre de langue infantile.

Le phénomène de l'intra-traduction des langues, le travail d'auto-traduction des langues est permanent est constitutif de la tradition littéraire. On retraduit dans la même langue les grandes œuvres du passé qui se réactualisent ainsi dans la langue du présent. Mais la critique littéraire a aussi démontré l'existence d'une traduction synchronique dans les constructions littéraires les plus fécondes. Le *Dichter* est le meilleur « Ouisseur », « *Oïdor* », la grande ouïe de la langue. Dante est le créateur de l'italien moderne, la *Divine Comédie* réunit dans son souffle poétique immense, le meilleur de la tradition des trouvères du Moyen-Âge, la langue du *dolce stil nuovo*, celle de la *dolcezza du cor*, qui surgit à l'aube de la Renaissance, et la poésie antique représentée par le guide du voyage dans « l'autre monde » ou « trans-monde », Virgile. *Don Quichotte de la Manche* est la narration originaire du grand roman moderne qui rassemble en elle-même tous les genres romanesques contemporains à sa création : le roman de chevalerie, le roman pastoral, le roman picaresque, la langue la plus populaire de Sancho avec son trésor de dictons ancestraux, et la langue « héroïque », déjà morte mais ressuscitée, désuète et arborescente, magnifique, du « *Caballero andante* », du Chevalier qui marche. Le travail de traduction synchronique de tous les « parler » d'une communauté est le signe du « grand œuvre », qui deviendra « classique », souvent décrit à la fois comme « carnavalesque », par sa puissance de renversement, et comme « polyphonique » et « dialogique », par le rassemblement de plusieurs voix et le plurilinguisme d'un dialogue permanent (voir les travaux de Bakhtine sur Rabelais, sur Dostoïevski).

La langue native, plus que maternelle, est une « mère-langue », la matrice de la traductibilité originaire qui peut s'orienter vers la formation et le développement de n'importe quelle langue selon le premier environnement de l'*infans*. Un analogon de ce que l'on appelle aujourd'hui les « cellules mères ». La langue infantile est nécessairement meurtrie. Elle se confronte avec la langue de l'adulte, qui peut deviner et répondre au message premier de l'*infans* et qui l'aide (ou fait obstacle) à entrer ou accéder au langage. Certains d'entre eux restent souvent, comme des exilés, des apatrides, à la frontière. La disparité toujours conflictuelle, métisse, adulte/enfant, et le risque de la « confusion des langues », sont inévitables. J'ai essayé d'explorer l'« inquiétante étrangeté » de la langue de l'infantile dans *La mort enfant*. La langue poétique primordiale, est, comme le rêve, un processus qui engendre la parole hallucinante et visionnaire du poème. Qui parle le poème ? Qui prononce les *Denken bilder*, les pensées imageantes de Walter Benjamin ? André du Bouchet m'a ébloui avec

ce témoignage : « Je suis dans la langue, le muet... » C'est pour essayer de mieux l'entendre, de mieux « l'ouïr », que j'ai écrit *Un muet dans la langue*.

L'expression « l'infantile mélancolique » m'est venue en rédigeant un message aux participants de cette réunion. Cette expression est probablement une trace d'un travail récent, une préface à la correspondance d'Alejandra Pizarnik avec Léon Ostrov. Ses poèmes, ainsi que les lettres qu'elle écrit à son premier analyste, sont une lutte constante et sans merci avec la « douleur de vivre » (*el dolor de vivir*, Rubén Darío). Elle la connaît depuis son enfance, elle entre en poésie quand elle retrouve les frères d'angoisse des poètes. Elle écrit des poèmes pour transformer cette souffrance en parole. Elle se suicide à l'âge de trente six ans, déjà de retour à sa ville natale, Buenos Aires.

La scène décrite par l'écrivain uruguayen Francisco Espínola, que j'ai désignée comme « l'enfant aux rats », ouvre la question déjà évoquée de la cruauté infantile. L'enfant est exposé à une scène cruelle, le martyr de deux rats enfermés dans une cage. Certes, la domestique est impassible, les jets d'eau bouillonnante tombent calmement, impassibles, sur les petits animaux, jusqu'à leur mort. Elle s'excite quand la danse de mort des petites bêtes commence, elle l'accompagne avec sa voix haineuse, qui vocifère. L'enfant lui-même est martyrisé et attaqué, par identification aux animaux. À ses yeux, le martyr infligé est incompréhensible. C'est dans ce sens qu'il se confronte avec le mal absolu, qui se fait présent comme cela, devant lui, sans explication, sans justification. L'intrication pulsionnelle du sadisme et du masochisme traverse la scène, frappe l'enfant. Il rêve du harpiste qui enchante les enfants par sa musique, les fait danser jusqu'à l'épuisement, l'hémorragie et la dispersion de toute leur énergie, ils tombent morts et épuisés à ses pieds.

L'excitation sexuelle infantile, l'angoisse, se transforment en effroi. L'infanticide, comme vous l'avez souligné, apparaît ainsi clairement comme fond fantasmatique de la scène. Angoisse de mort ? Angoisse de castration ? Elles vont souvent ensemble. Dans l'effroi, l'enfant craint de se dissoudre, de perdre ses limites, il est frappé par la menace d'une dispersion panique de l'âme infantile. Il s'agit d'une scène mélancolique infantile : l'ombre de la mort est tombée sur l'enfant. La mort traverse la vie psychique de l'enfant. Le père est loin, il combat dans une guerre civile. La mère attend un deuxième enfant. Le conflit œdipien est là bien vivant.

J'ai voulu terminer ce texte par une autre scène, « à la souris », beaucoup plus tendre. Paco (Francisco) Espínola raconte qu'il aimait écrire dans un ancien café de son village natal, dans une petite pièce un peu isolée ; une petite souris venait lui tenir compagnie, elle trottaut autour de la petite table, il ne voulait pas qu'on la surprenne. « Mais maintenant, ajoute-t-il s'adressant au lecteur, j'aurais mal fait si je ne la présentais pas devant vous ». C'est peut-être la même souris qui, dans les dessins de Plantu, vient furtivement pour observer, étonnée, la cruauté du monde des hommes.

Je crois que la « douleur d'être en vie » qui s'empare de l'âme d'Alejandra Pizarnik est une forme de la mélancolie. Elle n'est pas déclenchée par un deuil repérable, elle paraît intrinsèque à la vie psychique de son âme. C'est à la fois le moteur de son activité psychique, elle fait tout pour s'en débarrasser et essayer de la comprendre, elle lit et elle écrit des poèmes pour essayer de la surmonter. Seuls les moments fugitifs où la parole poétique est capable de transformer l'expérience de cette douleur lui permettent de retrouver un plaisir d'exister et le désir de se sentir en vie. Mais la douleur reprend, le poème la ravive, parce qu'il veut interroger son énigme. Cette douleur, d'où vient-elle ? A-t-elle un sens ? La jeune Alejandra, qui a grandi dans l'entourage d'une famille juive qui avait fui l'Europe, dont plusieurs de ses membres sont morts dans les camps d'extermination nazis, écrivait ceci dans son *Journal intime* (elle avait dix-huit ans) : « J'ai hérité de mes ancêtres, l'anxiété de fuir. On dit que mon sang est européen. Je ressens que chaque globule procède d'un point différent. De chaque nation, de chaque province, de chaque île, golfe, accident, archipel, oasis. De chaque morceau de terre ou de mer on a usurpé quelque chose et c'est comme cela qu'on m'a construite, on m'a condamnée à la recherche éternelle d'un lieu d'origine ».

J'ai rapproché l'infantile mélancolique d'Alejandra de ce que Pontalis a appelé « l'intraitable » : cette douleur lancinante, cet « ostinato » interminable, comme un air de musique qui se répète sans cesse. Cette douleur

térébrante ne paraît pas répondre à une perte, mais à une attraction indestructible d'un fragment de présence maternelle, pourtant inatteignable, comme incrustée dans les tréfonds de son âme. Elle est une remémoration interminable, sans souvenirs, dont provient sa souffrance mais qui la maintient en vie.

*Dimanche matin. Après la conférence de Françoise Dejour.*

Je remercie vivement Françoise Dejour pour la belle traversée de certains de mes textes, suivant le chemin de l'exil. Il conduit à la fondation, au fondement. L'étranger, c'est l'enfant, il est là depuis l'origine, dès le commencement, avant même le coït géniteur. La figure de l'exil premier, originaire est peut-être celle de l'enfant qui ne peut pas être présent au commencement de son existence : il est pour toujours exilé de la scène primitive. D'où vient-il, l'étranger ? Le fantasme de la scène originaire ne cessera pas de l'inciter à y revenir, à être présent, à souhaiter la rejoindre.

Œdipe devient un étranger au pays natal. Il est le tyran de la cité, il a tous les pouvoirs, il est animé par la pulsion de savoir, une liberté qu'il ressent comme une contrainte. Il s'égaré à jamais dans une « dé-construction » de la scène originaire, il entre au palais de la *Heimat*, il est un parricide qui s'ignore, il enseme la ventre déjà fécondé par son père. Contre toute attente, la tragédie de Sophocle ne termine pas avec le départ en exil de l'aveugle au visage ensanglanté. Créon lui ordonne de rentrer au Palais, de revenir encore au *thalamos* où gît la reine morte. Le spectateur le voit ainsi disparaître quand il rentre à la terrible immédiateté, non figurable, non représentable, de l'intérieur profané.

L'exil se produira plus tard, on ne sait pas quand. *Œdipe à Colone* commence avec l'émouvante scène du vieillard aveugle conduit par sa fille Antigone. Celui qui vient de l'espace clos d'une chambre nuptiale et meurtrière, celui de la scène primitive originaire et funeste, désire trouver l'ouvert, une clairière, un lieu sacré, encore une frontière, entre les hommes et les dieux.

Au cours de nos débats, écoutant les conférenciers, les interventions si riches et si intéressantes des uns et des autres, un vers de René Char m'est revenu avec insistance : « Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux ». C'est cet espoir peut-être qui anime nos entretiens. Je crois qu'il est aussi très présent dans la séance d'analyse. Nous espérons, là aussi, nous attendons, dans cette scène si étrange, que les mots qui vont surgir de la bouche de celui qui est allongé, ou de celui qui est assis sur un fauteuil, puissent nous apprendre des choses, puissent dire et nous permettre d'entendre ce que nous ignorions encore.

Je pense qu'une tâche essentielle de l'analyste c'est de maintenir, de protéger, de laisser apparaître pour pouvoir la préserver, l'inquiétante étrangeté de l'expérience analytique, qui est peut-être sa spécificité la plus propre et intime. Vous avez choisi de clore votre exposé en citant un fragment de J.-B. Pontalis où il insiste sur cette qualité de la psychanalyse comme « épreuve » : sur le divan, on est livré à une expérience en acte de l'étrangement inquiétant. Au cours de ces entretiens nous avons fait de l'*Unheimlich* un objet de pensée, de recherche ; mais c'est seulement dans la pratique analytique qu'on peut l'éprouver, qu'elle devient une expérience vécue, une « vivance ». Nous sommes habitués aux tendances du patient qui refusent cette étrangeté, qui veulent à tout prix « familiariser » la séance, résister à se laisser aller, à la vivre comme une expérience singulière et unique. L'analyste essaye de ne pas l'abandonner, il s'emploie à ce que cette *stimmung*, cette tonalité, affective, sensible mais aussi intelligible, reste vivante. C'est la seule façon de permettre le déploiement de l'analyse, maintenir et entretenir par l'attitude analytique, ce qui lui est le plus propre, et en même temps radicalement étranger. L'épreuve de l'inquiétant, de l'étrange, l'« étrangement » disait Lacan, ouvre vers l'angoisse, nous confronte à l'immaîtrisable, à la sauvagerie primitive qui nous hante, les forces de l'inconscient. Le transfert ravive l'enfant étranger qui habite l'intime.

Le voyageur de Hofmannsthal (il s'agit d'un personnage fictif, et non de l'auteur lui-même), que vous avez bien voulu évoquer : c'est encore une variation du même motif, la relation dialectique entre « l'étranger » et le natal. Quand j'ai lu ce texte, je résidais déjà en France, j'ai été vraiment surpris de voir le personnage du poète viennois se promener par la campagne uruguayenne... Plus il avance dans les pays étrangers, plus il

s'approche de sa terre native, de la *Heimat*. Mais une fois que le voyageur revient en Allemagne, après dix-huit ans de voyage par de multiples régions, il se sent, chez lui, un étranger. Il se rend compte que quand il était *là-bas*, loin, dans le pays qu'il découvrait, et qu'il pensait soudain, touché par un détail quelconque, qu'il était *ici*, dans son village natal, il s'était trompé. En réalité, cet « ailleurs » qui l'avait soudainement atteint, n'était pas un « là-bas » ni un « ici », mais un lieu où il était à la fois « là-bas et ici », l'un dans l'autre. Dans ces « étranges » expériences, un signe, un visage inconnu, éveillaient en lui un sentiment très intense de « déjà vu » ou « déjà vécu », profondément de « chez soi », intime et familier. Il peut maintenant l'expliquer ainsi : c'était bien une évocation de son pays, mais de son pays intérieur, infantile, réveillé dans sa mémoire la plus intime, quelque chose d'insaisissable, qui venait comme un souffle, comme une présence ou une émanation des profondeurs de son âme.

De retour en Allemagne, déçu par l'atmosphère mercantile d'avant guerre, il rentre par hasard dans une exposition d'un peintre inconnu. Il est ébloui par un bleu incroyablement intense, un vert émeraude, des paysans qui mangent des pommes de terre... Il écrit à un ami, il lui dit qu'il a *vu* au point de perdre le sentiment de soi-même. Mais aussi qu'il s'est senti « régénéré du chaos, de la non vie » de l'extérieur. Le peintre s'appelait Van Gogh. Le voyageur laisse ainsi derrière lui l'aliénation de la vie des marchandises, il se rapatrie dans une terre nouvelle, le pays des arbres bleus et des champs jaunes du peintre. Il semble lui aussi, retrouver dans les tableaux, l'activité natale d'une langue originaire, d'un exil sans frontières.

L'« inquiétante étrangeté » est le terrain le plus propice pour la rencontre de la poésie et de la pensée. Heidegger a essayé de confisquer cette vaste région de l'esprit ; il a réussi en partie, surtout en France, à la présenter presque comme une découverte de sa lecture de Hölderlin. Je ne peux, dans ces entretiens, m'étendre sur ce sujet très important, et dévoiler le caractère essentiellement idéologique, politique, de la vision heideggérienne du grand poète. Hölderlin s'est intéressé très précocement à la pensée de la poésie. Comme Freud, il avait trouvé chez Sophocle une source pour penser poétiquement l'étrangeté de l'humain. Le lecteur de Heidegger n'apprendra pas en le lisant, que le jeune poète, à Tübingen, avec ses camarades d'études de théologie dans un séminaire presque carcéral, Hegel et Schelling, discutaient des soirées entières sur la nouvelle philosophie, sur la politique émancipatrice ; avec le premier, il a fondé ce qui sera connu plus tard comme la pensée dialectique. Un 14 juillet, tous les trois plantèrent un arbre de la liberté au bord du Neckar, pour célébrer la Révolution française. Hölderlin lut et traduit, de manière éclatante, l'*Œdipe* de Sophocle (encore un grand poète traducteur !) Dans un de ses derniers grands poèmes, « En bleu adorable », il évoque le roi Œdipe, « qui a un œil en trop », porteur des douleurs interminables et indicibles. L'œil en trop, non pas celui d'un cyclope, mais celui qui a vu le trop, l'excès, la crudité, la cruauté de l'immédiat, de la proximité charnelle. Il est pour Hölderlin le héros du « transport », du transfert tragique, qui l'emmène inéluctablement vers l'impensable, l'inceste, le parricide. Le « trop » est aussi un excès de l'interprétation : le meurtre est issu de la parole entraînant, de son retournement vers l'immédiat interdit. Jean-Luc Marion voyait dans « l'œil en trop », celui qui regarde l'image affolée d'Œdipe, l'affolement de la mesure, le plus propre de la folie tragique.

Je crois que les poètes « radicaux », ceux qui s'approchent de la racine de la *poiësis* et de la pensée, recherchent obstinément la langue originaire, celle qui s'approche le plus d'une traductibilité essentielle, non seulement entre les langues poétiques elles-mêmes, qui désirent toujours s'étreindre dans la traduction, mais aussi de cette frontière ou la pensée et la poésie travaillent à l'unisson, d'un seul élan. Il n'est peut-être pas un hasard que ce soit Empédocle, le poète philosophe d'Agrigente, qui a illuminé Freud, quand il cherchait à donner forme à sa pensée sur la pulsion de mort. La pensée originaire de la philosophie travaillait ostensiblement de pair avec la poésie. Le poète veut s'approcher avec la langue du poème des confins que le langage lui-même lui a exigé d'abandonner. Il veut lui aussi, donner la « parole à l'*infans* », parvenir à ce royaume perdu de *Avant d'être celui qui parle*, comme le dit Jean-Claude Rolland dans son beau livre. André du Bouchet est le muet dans sa langue, peut-être l'*infans* qui voyage dans le langage, où il est tombé comme on tombe dans l'amour, avec la même résonance, joyeuse et triste, de ce mot. Je l'ai imaginé comme le muet, parfois poète,

qui se cogne contre les mots, qui les palpe comme un aveugle, qui les caresse, qui les fait vibrer pour qu'ils puissent se mettre à chanter, entrer dans le chant, la musique de la poésie. Les peintres, les poètes les musiciens, sont peut-être des exilés dans le langage, qui essayent de se rapatrier dans la langue d'une traduction originaire, dans la frontière vivante qui sépare et réunit le sensible et l'intelligible, l'*infans* et l'enfant de la parole. Une langue de l'infantile, capable d'entrelacer la pensée et la poésie. Il faudrait que la langue de la psychanalyse reste toujours très proche de cette étrangeté qui nous ravive.

### *Postlude*

« L'événement, c'est la trace », disait J.-B. Pontalis. Mes commentaires sont, presque au sens propre un « postlude » : une sorte d'improvisation qui vient à la fin d'une composition. Je ne connaissais pas les textes des conférenciers quand je les ai écoutés. J'ai renoncé - et un peu refusé - d'entreprendre une récréation plus ou moins objective des débats qui ont suivi leurs exposés et mes commentaires improvisés, les interventions, multiples et entrecroisées, des assistants. Je n'ai pas voulu courir le risque, inévitable, de trahir la pensée des autres et la mienne en essayant de reproduire ce murmure précieux des voix qui animent souvent les réunions de l'APF. Je me suis livré à une récréation des séances de travail, un peu ludique et « fictionnelle », qui est devenu dans mon esprit une sorte de « récréation » partagée avec vous. J'ai joué le rôle d'être l'interlocuteur, encore *in vivo*, qui improvisait mes interventions, qui entendait aussi ce que je m'étais dit *in petto*, ou ce que l'esprit de l'escalier, toujours là, a bien voulu me communiquer à la fin des réunions. J'ai pu peut-être ainsi me rapprocher de l'événement, en développant sa trace. « Seules les traces font rêver », dit Char. Peut-être aussi, pour préserver dans le souvenir un peu de l'étrangeté amicale et joyeuse de la rencontre.

Puissent les vestiges de la réunion des premiers jours d'octobre que j'ai essayé d'évoquer, refléter un peu de l'amitié et de la joie que j'ai ressentie de travailler et de penser avec vous, de simplement vous parler et de vous écouter, et que je ressens encore, chers amis, quand je termine d'écrire ces lignes.



*L'APF invite à Lyon : Michel Gribinski*  
*Mercredi 23 novembre 2016*

# *Entrer dans la technique analytique par ses embarras*

*Michel Gribinski*

Une technique est un procédé pour la réalisation ou la maîtrise d'une tâche, une méthode d'action, quasi physique, sur un objet – objet actuel ou projeté dans le futur, ou projeté dans le passé ; objet d'après-coup, ou d'attente, objet imaginaire ou réel ; objet reconnu ou encore flou, encore inconnu et qui alors n'a d'existence que parce que la technique entend agir sur lui – méthode d'action physique, donc, *pour créer* cet objet ou le transformer. Il me semble d'ailleurs que la technique psychanalytique *doit* créer son objet, que si elle ne le crée pas, elle n'a pas d'existence. De sorte que la technique crée l'objet qui crée la technique. C'est au fond le seul embarras, et je ne vais parler de rien d'autre. Mais il faut d'abord être plus spécifique et dire, par conséquent, que la technique analytique est une méthode de transformation d'une production symptomatique de l'inconscient en une représentation, ou en une pensée consciente, ou en plusieurs représentations ou pensées, et c'est alors la production d'une scène nouvelle. La technique transforme un symptôme ancien en une scène nouvelle. L'objet qu'elle crée tient des deux, il est ancien et neuf, symptôme et scène – et créatif à son tour. Il entre dans la définition d'une technique qu'elle soit communicable, reproductible, et transmissible, mais la technique psychanalytique n'est pas assurée d'avoir les qualités nécessaires. Elle n'est pas assez stable pour ça, pas assez logique, elle ne s'apprend pas, sans doute parce que le transfert s'en est mêlé. Elle doit sans cesse être neuve.

Si la technique dépend du transfert, elle n'est alors pas loin de se réduire à quelque chose comme un « hapax circonstanciel », plus simplement une occasion d'action unique, un événement qui n'a lieu qu'une fois. En même temps on ne peut pas soutenir qu'il y aurait autant de techniques que de variables dues à l'analyste, au patient et aux implications transférentielles de chaque cure. Mais, quand les manières toutes faites ont pris le goût des denrées périmées, on a le sentiment en séance qu'il s'agit d'inventer une manière de faire, qu'on va créer quelque chose qui n'aura pas d'autre existence, d'autre usage que dans le seul temps de son événement.

D'où une question. Comment une technique peut-elle se satisfaire des représentations négatives qui permettent de la penser, se satisfaire de n'avoir pas d'effet rigoureusement prévisible ? Une discussion sur la technique renouvelle ainsi, toujours, de près ou de loin, la question saisissante que Freud pose très tôt à Breuer quand il lui écrit : « Comment donner dans l'étendue le tableau de quelque chose d'aussi corporel que notre théorie de l'hystérie<sup>1</sup> ? »

Freud en effet ne dit pas que leur théorie – à Breuer et à lui – est sexuelle (il le dira dans le titre des *Trois essais*) mais qu'elle est *corporelle* : la *théorie* de l'hystérie – l'objet de pensée – a la consistance de l'objet d'excitation, c'est-à-dire d'un corps féminin, elle est saisissante, excitante ou souffrante comme un corps, etc. Elle se moule sur son objet. La théorie habille le corps.

Question : sur quel objet se moule la *technique* ? De quel objet est-elle l'écho en creux, et l'écho anticipé ? J'y reviens dans un instant, mais je peux dire tout de suite que je pense là au fait que nous devons *deviner* l'inconscient<sup>2</sup> et le transfert. Pour paraphraser la question de Freud à Breuer, et préciser la mienne sous une forme plus complète, cela donnerait : « Comment communiquer de façon catégorique et généralisable quelque chose d'aussi douteux et singulier que le fait technique de bien deviner, de tomber juste ? » *Erraten* est pour la technique et son compte rendu l'équivalent du corporel pour l'écriture de la théorie analytique. *Erraten* veut

1. Lettre de Freud à Breuer du 29/6/1892, *GW* XVII, p. 5.

2. C'est présent chez Freud dès la correspondance avec Fliess, cf. notamment la lettre du 25/5/1895.

dire deviner au sens de tomber pile, mais la manière dont on tombe pile procède par à-peu-près, à la façon des investigations infantiles : l'enfant va droit au but par des chemins approximatifs. La technique relève à la fois de l'exactement et de l'à-peu-près. C'est un embarras supplémentaire.

Les enfants partagent tous une même histoire, positive, les grands traits d'une même histoire : celle de la dialectique entre leur curiosité et leur éducation. Pour les analystes, c'est moins clair, la dialectique est moins vive, leur curiosité s'est émoussée, leur éducation technique est entachée, ou brouillée – je reprends tout de suite ces qualificatifs qui induisent trop vite une critique. Disons que quelque chose fait écran à l'usage personnel de leur technique : c'est que chacun applique ce qu'il a perçu, cru percevoir, de la technique de son propre analyste. L'expérience s'inscrit définitivement. On fait comme son analyste, et il faut dix ans de contrôles pour se décider à faire comme soi – si toutefois il reste du soi. Pour se décider à faire plus ou moins comme soi. Ce « plus ou moins », cet « à-peu-près » sont importants : c'est la représentation d'une infidélité à laquelle on ne saurait se soustraire. Depuis Œdipe, depuis Moïse, depuis le sauvage de *Totem et tabou*, l'être humain a le devoir d'être infidèle. L'enfant ne peut grandir qu'en étant infidèle à l'un au moins de ses parents ; le psychanalyste ne peut pratiquer qu'en *inventant* la technique qu'on lui a apprise. Faire comme soi est une pratique de l'infidélité.

Et il est frappant que les analysés et les amis de Lacan qui ont fondé l'APF aient inventé leur propre « technique », en quelque sorte chacun pour soi. Ils ont produit (et non reproduit) des techniques différentes de celle de Lacan et, ce qui est plus intéressant, différentes entre elles, qui leur ont paru suffisamment créatives et vivantes et qui témoignaient, pour ainsi dire à leur insu, du caractère absolument personnel de ce *devoir d'infidélité*. La fidélité et l'inventivité s'opposent dans la technique – d'une opposition légitime, nécessaire, qui met la pensée en tension.

Les analysés et amis de Lacan qui ont fondé l'APF ne s'en sont pas tenus à la durée des séances, question qui reste heureusement non institutionnelle, ce qui permet que le principe de liberté indispensable à chacun soit respecté. L'invention d'une technique ne s'en est pas tenue qu'au problème de la durée des séances : les premiers analystes de l'APF ont eu aussi à inventer leur mode d'interprétation – ou leur style, mot qui était encore assez rare quand Smirnoff l'a utilisé dans un article<sup>3</sup> – un article : j'ai eu la chance, nous avons eu la chance d'« apprendre » l'analyse dans des articles, en étant sollicité par la recherche passionnée, l'improvisation, l'*inachèvement* qui constituaient la parole des membres fondateurs de l'APF – et lorsqu'ils s'avançaient là-dessus publiquement, cela devenait très intéressant. Vers 1973 ou 1974, c'était l'un – Daniel Widlöcher – qui affirmait en réunion scientifique qu'une interprétation devait être faite sous la forme d'une phrase syntaxiquement complète pour ne pas laisser place à la suggestion qu'auraient introduite des manques syntaxiques, des hésitations, des onomatopées improbables ou des points de suspension. Il a ensuite mis à l'épreuve sa déclaration *pour la modifier*, car, pour lui comme pour les autres, justement, la technique était *évolutive et mobile*, elle prêtait aux doutes et aux variables comme à la recherche et à la surprise. La déclaration de Widlöcher (qui avait fait l'effet que vous imaginez) et le fait qu'il soit revenu dessus ont laissé une trace modélisable, et pour moi durable.

Un autre pouvait parler longuement, en séance, pour amener une interprétation au grand jour. Un autre encore, en « désaccord parfait » avec le précédent<sup>4</sup> ramenait une question technique, comme celle du moment de l'intervention, à l'angoisse de l'analyste : l'analyste, disait-il, parle lorsqu'il est angoissé de se taire et se tait lorsqu'il est angoissé de parler – autant de déclarations qui faisaient circuler un air frais dans les réunions. Des divergences radicales entre les théoriciens de l'APF montraient, mieux qu'avec des mots, la route qu'une *technique de la liberté*, avait-on l'impression, offraient au patient et à l'analyste de prendre ensemble. Je magnifie sans doute, j'idéalise après-coup – certainement. Cela m'est égal : c'est aussi un témoignage, la

---

3. V. N. Smirnoff, « Du style dans l'interprétation », *Bulletin intérieur de l'Association psychanalytique de France*, n° 5, 1969.

4. Cf la postface de Jean-Claude Lavie au *Lacan, Ferenczi et Freud* de Wladimir Granoff, Gallimard, « Tracés », 2001.

reconnaissance d'une technique en mouvement, et mouvementée. Je dis que cela m'est égal d'idéaliser parce que ce que j'idéalise, c'est mon histoire reconstruite : ça n'a de valeur que pour moi, ça ne pose de problème qu'à moi. Le mouvement technique en question n'est pas entamé en lui-même par mon exercice d'admiration. (Plus je vieillis, plus je suis admiratif – de tout).

La théorie est devenue sexuelle après avoir été corporelle (mais « corporelle » je trouve ça très fort), on le répète suffisamment depuis les trois essais sur la *Sexualtheorie* – et c'est pourquoi elle subit le refoulement et est toujours à nouveau à inventer. Mais la technique ? Dans les deux champs – analyse et vie sexuelle –, une même question : la technique peut-elle être vue comme un procédé, éventuellement méthodique, qui vise la réalisation d'une activité particulière ? Autrement dit, peut-on transposer à l'enseignement technique ce qu'enseigne le *Casanova* de Fellini, quand ce n'est pas le programme électronique, les boutons, d'un lave-linge – programme court, normal, fragile, très sale, essorage, etc. ? Ou bien l'analyse – comme la vie sexuelle – veut-elle, pour se produire, la dissolution pure et simple de la notion même de technique ?

Est-ce cela que relève Strachey dans son introduction aux écrits techniques de Freud<sup>5</sup>, quand, avec sa clarté habituelle et une sorte de passion paisible, il dresse un historique du rapport de *réticence* de Freud à parler de la technique, en relation avec l'évolution de cette même technique. Pour le dire d'un mot, plus la technique s'affine et s'affirme et devient classique à nos yeux, moins Freud est tenté d'en parler – note Strachey, et il me semble que cette réticence singulière est centralement en rapport avec la nature sexuelle du procédé. « Allongez-vous et dites ce qui vous vient à l'esprit... » On ferait cette proposition à un ami, ou une amie, que ce serait sans équivoque, et la réponse aussi, quelle qu'elle soit. À l'époque, c'est donc une technique par provocation sexuelle et elle est marquée d'une force suggestive étonnante. Il a fallu à Freud un courage et une liberté qu'on n'a jamais eue, ni avant ni après, pour inventer puis pratiquer puis répandre cette technique, mélange fait d'un dispositif et d'une méthode – géniale par sa simplicité et le fait qu'elle a, au bout d'un parcours de quelques dizaines d'années, avec si peu de moyen, transformé la pensée laïque du monde. Au début – *Études sur l'hystérie* –, Freud donne un compte rendu très complet du procédé thérapeutique, et de son évolution à partir des découvertes de Breuer : c'est la technique dite de la « pression », qui inclut nombre d'éléments de suggestion (et rappelle la présence corporelle que j'évoquais plus haut). Cette technique avance rapidement vers celle qu'il appelle bientôt « psychanalytique ». Si on dresse la liste des écrits techniques (Strachey le fait p. 172 de ce volume XII de la *SE*), on se rend compte qu'après ça, après les *Études sur l'hystérie*, Freud ne publie *aucune* description générale de sa technique pendant plus de quinze ans (c'est très surprenant) – simplement deux comptes rendus schématiques en 1903 et 1904. Le peu que nous sachions de sa *méthode* (Strachey, c'est également intéressant, emploie indifféremment les deux mots : technique et méthode), nous le déduisons de *L'Interprétation du rêve* et, pratiquement, sous forme de remarques incidentes, comme lorsque Freud dit (*grosso modo*), que pour écouter le récit d'un rêve, il ne faut pas froncer les sourcils mais plutôt fermer les paupières – ou qu'il aborde ces questions avec Dora, et très tardivement avec l'Homme aux rats et le Petit Hans (1909).

Strachey insiste sur la réticence de Freud à traiter de technique : on sait par Jones que, en 1908, il jouait avec l'idée d'un traité général de technique. Mais alors s'est produit un retard ou une perturbation, et le traité qu'il avait commencé a été remis aux vacances d'été 1909. Quand l'été 1909 est arrivé, il y avait *l'Homme aux rats* à terminer, le voyage en Amérique à préparer, et le traité a été remis à plus tard, tandis que, ce même été, Freud dit à Jones, qu'il envisageait un « petit memorandum de règles et de maximes de techniques » qu'il ne distribuerait qu'*en privé*, à ses disciples et encore, seulement aux plus proches. Puis plus rien jusqu'à l'exposé sur les « Perspectives d'avenir de la psychanalyse », fait un mois de mars, un an après le congrès de Nuremberg (1910). C'est dans ce texte, qui effleure la technique, qu'il annonce que, dans un futur proche, il rédigera une « Méthodologie générale de psychanalyse ». Là encore, retard et il faut attendre un an et demi avant la parution des premiers textes sur la technique, fin 1911. Les quatre premiers sont publiés en quinze mois, puis encore

---

5. Cf. *SE* XII, p. 85-88.

une pause et les deux derniers mettent trois ans de plus : rédigés en juillet 1914, ils paraissent en novembre 1914 et janvier 1915. Si j'insiste sur les dates et l'histoire de ces écrits, c'est que, sans son histoire, la technique perd un peu de son âme : elle prend la pente d'un mode d'emploi.

Bien qu'ils paraissent en trois ans, ces écrits forment un tout pour Freud qui d'ailleurs donne le même titre aux quatre derniers, d'abord : « Recommandations (*Ratschläge*) aux médecins pratiquant l'analyse », puis « Recommandations ultérieures sur la technique de la psychanalyse », qui regroupent « Le début du traitement », « Remémoration, répétition et perlaboration », et « Observations sur l'amour de transfert ». Et on dirait pourtant que ces textes n'ont rien à voir entre eux. Freud indique en note qu'ils sont la poursuite des deux premiers, « Le maniement de l'interprétation des rêves » et « La dynamique du transfert », ce qui accroît le sentiment troublant de leur hétérogénéité. Et puis ne dirait-on pas qu'ils parlent de beaucoup de choses, mais assez peu de technique, voire qu'ils n'en parlent pas ? Ces six textes n'ont rien à faire avec une exposition systématique de la technique, et sont un bon exemple anticipé de ce que Freud écrira à Lou Andreas Salomé – elle qui fait trop de synthèse, qui veut trop comprendre, qui met trop d'ordre : que l'élaboration systématique d'une matière lui est impossible, et qu'il veut qu'on laisse les choses dans leur état non synthétique.

Le livre que Freud fait paraître en 1918 sous le titre *Sur la technique de la psychanalyse* regroupe ces six textes – et il faut relever que le livre que nous connaissons, qui porte presque le même titre, *La Technique psychanalytique*, installe, avec ses douze textes dont certains traitent de thérapie, une idée inexacte du rapport de Freud à la technique analytique. D'ailleurs, ce rapport, il faut sans doute attendre jusqu'en 1937 pour qu'il se précise.

Que se passe-t-il après 1915 ? Strachey y insiste avec son intelligence claire et ses intuitions, et il faut prendre son insistance au sérieux. Ses commentaires, dans l'ambiance d'une pensée analytique après guerre qui se rigidifie à grande vitesse et s'institutionnalise, retournent encore et toujours à Freud, au mouvement de la pensée de Freud. Tout cela est de plus soumis à Anna Freud, qui co-signa l'édition avec lui et qui est dépositaire de quelque chose de l'originalité de son père.

Donc ce qui se passe ensuite, c'est vingt ans de silence sur la technique, avec deux exceptions incidentes : une discussion de la technique active de Ferenczi en 1919, et quelques indications sur la technique de l'interprétation du rêve en 1923. Strachey dit en outre qu'on ne peut considérer comme des réflexions sur la technique les exposés des leçons 27 et 28 de l'*Introduction à la psychanalyse*, et que, jusqu'en 1937, on est laissé *comme avant les écrits techniques* avec ce qu'on *devine* d'une façon de faire dans les principaux cas cliniques, et en particulier le cas de l'Homme aux loups, rédigé en 1914.

Strachey écrit :

*La relative pauvreté (ou pénurie : paucity) des écrits de Freud sur la technique, comme ses hésitations et ses retards, suggère une répugnance de sa part à publier cette sorte de matériel. Et en vérité cela semble bien avoir été le cas, pour plusieurs raisons. Il n'aimait certainement pas l'idée que de futurs patients en sachent trop sur les détails de sa technique, et il était conscient que ce qu'il écrirait à ce sujet serait passionnément épluché. Mais cela mis à part, il était tout ce qu'il y a de plus sceptique quant à la valeur pour les débutants de ce qui pourrait se lire comme une « Assistance aux jeunes analystes » [une trousse de premiers secours]. [...] Dans « Sur le début du traitement », il écrit que les facteurs psychologiques en cause, y compris la personnalité de l'analyste, sont trop variables et complexes pour permettre l'énoncé de hard and fast rules [expression toute-faite qui veut dire « règles strictes », ou « règles absolues », où on entend que ce qui est impossible, c'est d'énoncer des règles définitivement figées.] Ces règles [poursuit Strachey] n'auraient de valeur que si leur terrain était correctement compris et digéré.*

Le texte en question (« Sur le début du traitement ») porte sur la thérapie plus que sur l'analyse, et Strachey termine en soulignant que c'est seulement lorsque le mécanisme de la thérapie est saisi que l'on peut se faire son propre jugement sur les effets et les mérites *probables* – je souligne le mot pour sa valeur d'à-peu-près –

que l'on peut former son propre jugement sur les effets et les mérites « probables » de « tout moyen technique particulier ».

Et c'est encore à souligner : les règles ne sont pour Strachey lisant Freud, et le lisant sous le regard vigilant d'Anna, que des « moyens techniques particuliers » – expression où je retrouve la question paradoxale d'une technique qui ne serait pas générale, mais faite de *nombreuses singularités*.

Freud, souligne Strachey, ne cessa d'insister sur le fait que la technique ne s'acquiert pas dans les livres, mais dans l'expérience clinique et avant tout dans celle de sa propre analyse. L'aporie ne serait pas loin : mon analyse ouvre à la saisie d'une technique qui ne s'appliquait qu'à mon analyse. Il y a sans doute ici à considérer le deuil que l'analyste fait de son analyse, de son analyste et... de lui-même quand, hardiment, il déplace et réinvente ce qu'il a perçu des contraintes et des libertés où sa cure analytique a pris naissance.

La technique, entre sexualité et deuil, est ainsi sous l'influence latente d'une élaboration secondaire des fameuses « choses dernières ». C'est une hypothèse en concordance avec l'omniprésence de ce que Freud appelle l'*Erraten*, l'omniprésence dans la pensée freudienne du fait de « deviner juste », de « tomber pile » car, quand on élabore, dans l'enfance et plus tard, ce qui a trait aux choses dernières, i. e. à la sexualité et à la mort, vient toujours un moment où on ne peut que deviner – il n'existe aucun autre moyen : car si le sexe, pour ne rien dire de la perte, se voit, *la sexualité ne se voit pas*, elle se devine. La technique analytique n'a affaire qu'à la façon dont les choses dernières échappent à la conscience et gouvernent l'inconscient. Comment l'*usage* de la technique pourrait-il en être indemne ?

Les analystes revendiquent tous l'héritage freudien : sentent-ils que la technique héritée est entachée d'indétermination ? Et si nous avions hérité d'un *embarras majeur* ?

La définition de la technique que j'ai proposée en commençant est raisonnablement construite sur celle du dictionnaire : assez banalement une *méthode* qui permet d'agir sur un objet pour le transformer, ce qui revient à le créer. La méthode des associations libres a créé, ou isolé, non l'inconscient, mais l'objet psychanalytique – et le fait, ou l'événement, psychanalytique – qui n'existait pas avant elle. C'est, pour une fois sans discussion, absolument pris dans une démarche scientifique : toute science invente sa propre méthode pour isoler son objet propre. Ce qui l'est encore, mais moins, c'est que la méthode des associations libres transforme la relation d'obligation qui lie chacun, et le psychanalyste le premier, aux formations de l'inconscient qui produisent ces objets ou ces événements.

Une définition différente, inventive, active, de la technique, apparaît dans un recueil de textes de Jean-François Lyotard (*L'inhumain*). Peut-on s'emparer de cette définition, la tirer à soi, et est-ce d'ailleurs utile ? Les anciens enfants que nous sommes savent depuis toujours qu'ils ont à s'emparer des idées qu'ils ont trouvées en arrivant, qu'elles n'appartiennent pas plus à ceux qui sont déjà là qu'à eux-mêmes. Et qu'une idée qu'on n'a pas essayé de ravir, sans jeu de mot, est une idée sans destin – pour le sujet, et en lui.

*La technique*, écrit Lyotard, *n'est pas une invention des hommes : plutôt l'inverse. Les anthropologues et les biologistes admettent que l'organisme vivant même simple – l'infusoire, la petite algue synthétisée au bord des flaques il y a quelques millions d'années par la lumière, est déjà un dispositif technique. Est technique n'importe quel système matériel qui filtre l'information utile à sa survie, la mémorise et la traite, et qui induit, à partir de l'instance régulatrice, des conduites, c'est-à-dire des interventions sur son environnement qui assurent au moins sa perpétuation. L'humain n'est pas différent par nature d'un tel objet. [Mais] il est [...] doté d'un système symbolique récursif, ce qui lui permet de prendre en référence, outre les informations elles-mêmes, la manière qu'il a de les traiter, c'est-à-dire lui-même. Il traite ses propres règles comme des informations (mots soulignés par moi)*<sup>6</sup>.

---

6. J.-F. Lyotard, *L'Inhumain : Causeries sur le temps*, Klincksieck, 2014, p. 22 sq.

L'analyste en séance ne traite-t-il pas récursivement ses propres règles comme des informations, pour faire vivre la cure, la faire durer contre ce qui s'y oppose, et qui résiste en effet à sa poursuite ? Lorsque nous pensons appliquer une technique selon certaines règles, nous sommes nous-mêmes produits par cette application, par le système qui considère ces règles comme des informations supplémentaires, qui les traite, et qui prend à juste titre l'analyste pour l'environnement de la cure, environnement sur lequel il convient d'agir pour que ça dure. C'est un peu abstrait, sauf si on garde présent à l'esprit que l'environnement dont il s'agit est transférentiel. En raccourci : la technique agit sur la capacité de l'analyste à être objet de transfert. La technique est un organisme vivant, ou elle a tout d'un organisme vivant (comme on dit par exemple que les mots sont des vivants, et comme le transfert peut se reproduire – en transfert de transfert) qui filtre et traite les informations transférentielles et donc traite certaines capacités de l'analyste. La technique est l'organisme, ou l'organe psychanalytique qui produit le psychanalyste, *et non l'inverse* – et on est reconnaissant envers Lyotard d'introduire ainsi un renversement de perspective qui permet de voir la technique analytique comme on en a peu l'habitude, de la voir à distance du statut d'outil maîtrisé, fidèle, précis, communicable – scientifique – mais, encore une fois, de la voir comme un outil paradoxal. Ce renversement de perspective est au fond d'une évidence très simple, à savoir que ce n'est pas l'analyste qui fait la technique, c'est la technique qui fait l'analyste. La technique, comme l'idée, comme le langage, est déjà là.

Pourtant il serait déréel et comme une pure vue de l'esprit de faire un choix exclusif entre ces deux états de la définition. Nous savons bien que nous avons affaire aux deux, c'est-à-dire à la fois affaire à l'outil sans cesse inventé par l'analyste, et au questionnement qui va avec son imperfection, et affaire à la dialectique qui fait de l'analyste le résultat de l'outil imparfait qu'il invente.

J'ai un parti-pris en faveur de la seconde éventualité, en faveur de la conception de la technique comme cela même qui fabrique l'analyste. Je me dis que la technique qui serait uniquement l'outil efficace et transmissible, l'outil qui conforte celui qui l'emploie, omettrait quelque chose d'essentiel à l'analyse. Je n'ai pas de certitude complète là-dessus, mais... je n'en suis pas loin. C'est en fait avec Jean-Claude Rolland qu'il conviendrait d'en discuter, bien plus qu'avec moi, puisqu'il a inventé une technique et l'a systématisée – je crois qu'il est le premier depuis Lacan, en France, à avoir conçu et mis en pratique une technique neuve, d'un autre ordre que celle que nous recréons sans cesse à nouveau dans l'intimité du travail quotidien (ou – autre perspective donc – qui nous recrée sans cesse à nouveau) : il a inventé une modification de *structure* radicale de la conduite de la cure – avec la technique de l'interprétation analogique<sup>7</sup>.

Mais qu'il s'agisse de l'application systématisée d'une technique définie et maîtrisée ou qu'il s'agisse du fait que nous souffrions de ne pas savoir en temps réel, avec la rigueur scientifique voulue, ce qui agit sur le patient, nous sommes dans les deux cas *affectés* en retour, nous ne sommes pas quittes : l'expérience de la technique nous a modifiés ; que nous la produisons ou qu'elle nous produise, elle nous a fait, si peu que ce soit, différents de ce que nous étions avant de l'appliquer ou, selon la perspective adoptée, avant d'être produits par elle ; l'interprétation ou la construction entendues au sens du cadre technique qui leur donne lieu agissent en retour sur qui les a formulées, du fait que ce sont des interprétations et des constructions issues du rapport de l'analyste à son inconscient – à moins qu'il ne recoure à un discours tout fait, ce qui est une défaillance de la technique qui se produit dans certaines circonstances, devant certaines difficultés ou de grandes inquiétudes, bref, quand l'analyste convoque une aide du *dehors*, un dehors de la séance.

Josef Ludin relève que les avancées théoriques de Freud n'ont pas modifié sa technique. Question : l'analyste fait-il aujourd'hui le même métier que Freud ? Je pense qu'il est changé par ses avancées théoriques, changé minimalement par des avancées imperceptibles, mais changé quand même – je parle de l'analyste ordinaire que nous sommes tous, sans exception aucune (je m'excuse auprès de nous tous !). Je parle des petits soldats de la grande Cause. Et je laisse de côté ceux d'entre nous qui – comme Ferenczi, Rank, Balint, Klein, Winnicott

---

7. Voir notamment J.-C. Rolland, *Quatre essais sur la vie de l'âme*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 2015.

ou Lacan ou les dissidents : Alexander, Radó, Karen Horney, et le courant intersubjectiviste, ont fait évoluer leur technique en fonction de leurs recherches et de leurs idéologies. Freud avait un statut de héros, il était « le premier qui », comme sont les vrais héros. Il était au-dessus des conséquences de sa pensée, et n'avait pas de souffrance devant la contradiction, il était doué de ce que Lyotard a appelé il y a trente ou quarante ans une « apathie théorique<sup>8</sup> », et il était du côté d'un destin, il inscrivait sa pensée théorique dans son propre destin. « J'ai un destin à accomplir, déclare-t-il dans une discussion théorique (sur les névroses actuelles) et je ne vois pas dans [tel argument] la preuve qui pourrait me faire changer ». Pour les analystes ordinaires qui viennent après, ce n'est pas ça.

Les analystes qui viennent après Freud n'ont pas de destin théorique à accomplir dont dépendrait la vie-même d'une science nouvelle : ce sont des post-théoriciens. Nos théories explicites ou non ne peuvent que se situer par rapport à l'invention de Freud. Il reste que c'est sans le savoir que nous faisons des avancées théoriques, sans oser le savoir, chaque fois que nous groupons deux notions selon un ordre différent de celui dans lequel nous les avons trouvées, pour peu que nous nous autorisions à *décider* que ce regroupement a des conséquences. Tout regroupement d'objets de pensée a des conséquences sur la pensée. C'est minuscule, c'est infusorial, ce n'est peut-être pas innovant, cela a pu déjà être fait avant ou ailleurs, et ce n'est pas immédiat, mais ce sont néanmoins des conséquences – sur la pensée.

Je crois que ce qui fait obstacle à cette décision – la décision qu'un regroupement a des conséquences sur la pensée – tient au *principe transgressif de la technique*, dans son contenu et dans son mode. À la fois la transgression liée au contenu : regrouper deux représentations qui ne le devraient pas : le modèle est incestueux, l'interdit de *rencontre* et l'interdit de penser, c'est pareil (cf *Totem et tabou*). Et transgression liée au mode, à la basse continue de la technique, qui est une technique de pensée, et c'est le *fait de deviner* : activité humaine fondamentale que l'analyse emploie et systématise ; chemin court, qui transgresse la raison et le raisonnement et qui donne à l'analyste le statut peu correct de *voyant*.

On serait en peine de dire si la théorie gêne la technique, ou si c'est l'inverse. Je fais allusion à la mise au concours d'un prix, par Freud, en 1922, où, lors du VII<sup>e</sup> congrès de psychanalyse, à Berlin, il propose comme thème : « Rapports de la technique analytique avec la théorie analytique ». Je cite : « Doit être examiné dans quelle mesure la technique a influencé la théorie, et jusqu'à quel point à l'heure actuelle l'une et l'autre se favorisent ou se gênent mutuellement<sup>9</sup>. » On sait que le concours n'a suscité aucune candidature. C'était, c'est toujours, un concours vertigineux. Et si encore technique et théorie se contentaient de se gêner mutuellement, cela pourrait aller : les obstacles sont des signes de réalité. Mais si technique et théorie se favorisent mutuellement, elles prennent l'allure d'un couple où chacun désirerait le désir de l'autre, dans un fantasme en abyme, indéfiniment extensif.

C'est donc aussi par rapport à cette question que le fait de deviner est important : il se situe *ailleurs*. Ni dans l'inconscient, ni dans le conscient, mais à la sortie de l'inconscient vers le conscient. *Sur le seuil de la conscience*. Ni dans une théorie déjà élaborée, ni dans une technique toute prête. Il ne participe ni à leur gêne réciproque éventuelle, ni à leur connivence absolue. C'est autre chose, et c'est en même temps l'expérience quotidienne que l'on fait d'autrui, car on ne se comprend qu'en se devinant – vous cherchez à deviner ce que je veux dire. C'est aussi une expérience sexuelle infantile, et sa prise en considération débouche sur une des capacités négatives, dont parlent le poète Keats et à sa suite l'analyste Adam Phillips : la capacité de s'égarer<sup>10</sup>. En effet, deviner, comporte la possibilité de se tromper de chemin, et de le révéler, ce qui révèle aussi après-coup le bon chemin.

---

8. J.-F. Lyotard, « L'apathie théorique », *Rudiments païens*, Paris, Christian Bourgois, 1977.

9. S. Freud, « Mise au concours d'un prix » [1922], *OCP XVI*, PUF, 1991, p. 253.

10. A. Phillips, *Trois capacités négatives*, Éditions de l'Olivier, « penser-rêver », 2009.

La capacité de s'égarer ouvre aux *alentours*, là où, pour William James, il convient de chercher ce qu'on ne trouve pas. C'est l'à-côté des choses et c'est quasiment le lieu-même de l'objet inconscient. Deviner, construire – dont Freud fait explicitement des équivalents dans « Constructions dans l'analyse », font se déployer des représentations de voisinage, d'alentours, des à-côtés : c'est ce déploiement même, signalé par ce que Freud appelle « un aussi », « ein auch » qui affirme la vérité de la construction – le patient dit : ça me fait *aussi* penser à -, tandis que, on le sait, son oui ou son non n'a pas de signification de ce point de vue.

C'est une topique de l'approximation que la technique offre ainsi à la réflexion. Et l'approximation, *cela ne s'apprend pas*.

Reik, dans son livre, *Le Psychologue surpris, Deviner et comprendre les processus inconscients*, écrit en introduction que, contrairement à bon nombre de ses collègues, il pense que « l'essentiel dans la technique analytique ne s'apprend pas. » Ce qui ne s'apprend pas, c'est ce dont on est le siège sans le savoir. La technique, écrit Reik, s'est développée en grande partie à partir de présupposés psychiques inconscients. Ça ne s'apprend pas puisqu'on le possède déjà, c'est « seulement » une question de décision, une fois que l'analyse a rendu conscient l'inconscient et qu'il ne reste plus que les présupposés psychiques.

La grande question de la technique est toujours d'*oser savoir* – comme le disait Kant à la suite d'Horace –, d'oser savoir que les présupposés ne sont pas les fautes morales et intellectuelles que l'on a tendance à en faire, mais qu'il faut les risquer, les mettre en difficulté, car ces présupposés sont – ou sont aussi – le nom de tout ce qu'on avait deviné et qui a été maintenu sur le seuil de la conscience, dans un entre-deux : non pas « refoulé », non pas dénié, mais mis sur la touche, de façon *inconclusive*.



*Journée de nantes*  
*Samedi 25 mars 2017*

# ***Introduction***

***Brigitte Eoche-Duval***

Merci à vous d'être venus, certains de loin, Paris, Lyon, Bordeaux, Rennes, d'autres de plus près, pour partager avec nous ce moment de travail psychanalytique autour de ce thème *Aimer ou détruire*.

Merci à Leopoldo Bleger, Président de l'Association psychanalytique de France, d'être ici parmi nous.

Et puis merci aux trois intervenants de cette journée, Jacques André, Jean-Michel Hirt et Olivia Todisco.

L'idée de ce thème *Aimer ou détruire* s'est imposée à nous l'an dernier, suscitée par l'impact traumatique des événements terroristes sur la scène même de l'analyse. Rares sont les patients qui n'en ont pas parlé, venant réactiver en eux les traces enfouies d'expériences douloureuses n'ayant pu trouver d'issue élaborative suffisante. Mais en même temps, cette scène du monde d'où surgissait la terreur face à tant de destructivité, pouvait leur permettre l'accès à un travail de figurabilité, de présentabilité, ouvrant ainsi la voie de la représentation à ce qui jusque-là était resté irréprésentable, impensable, source de symptômes et d'agirs destructeurs et auto-destructeurs.

Telle est, nous semble-t-il, la tâche analytique, permettant la transformation et la scénarisation de ces grandes quantités d'énergie que sont les motions pulsionnelles, qui veulent et font conflictuellement, et qui sont l'objet des dernières théorisations freudiennes et des recherches contemporaines, afin qu'elles puissent trouver à se requalifier et retrouver le chemin de l'humanisation et de la civilisation.

Tenter de penser et représenter l'irréprésentable, en soutenir le déplaisir et la cruauté, pour en gagner plus de liberté et de vie altruiste, est le fil conducteur des trois interventions de cette journée.

Que ce soit dans le rapport du collectif à l'individuel, avec l'intervention de Jacques André, « La terreur, de Charlie au Bataclan », ou dans le rapport à l'autre dans sa différence sexuée au sein même de la vie érotique amoureuse, à partir de cette énigmatique proposition freudienne d'avoir pour l'homme à se familiariser avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur, avec l'intervention de Jean-Michel Hirt, « Le savoir du bonheur ».

Le titre choisi porte la marque de ces forces de déliaison appelées pulsions de mort ou de destruction, dont les trois intervenants se ressaisiront en les reliant avec les forces d'Eros, préférant le « et » de l'union au « ou » de la séparation. Ils nous indiqueront que c'est sur la scène intime et universelle de la vie sexuelle amoureuse qu'il nous faut continuer à penser ces alliages conflictuels des forces érotiques et destructrices, en nous penchant sur ce qu'aimer veut dire. C'est dans un « Dialogue sur l'objet amoureux, Lou Andréas-Salomé/Sigmund Freud » qu'Olivia Todisco nous entraînera pour penser notre relation à l'objet d'amour, dans son rapport constitutif au narcissisme conçu comme plénitude originelle et au masochisme originnaire, dans sa proximité avec la passivité auto-érotique originelle, à la source de la sexualité féminine.

Chacune des interventions sera suivie d'une discussion ouverte par Jean-H. Guégan.

## *Les visages*

*Jacques André*

« L'esprit du 11 janvier »... la formule est volontiers reprise, sur le mode de l'invocation. Ce jour-là (11 janvier 2015), une foule presque immobile, assemblée trop puissante (ou fragile) pour marcher, occupait tout l'espace de la République à la Nation en passant par la Bastille. Foule étrangement sereine, là où la simple esquisse d'une panique aurait pu tourner à la catastrophe. De ce rassemblement, Freud a écrit ce qu'il y a psychanalytiquement à penser. Un tel élan collectif n'est possible que par l'intensité d'un moment identificatoire. Identifications des uns aux autres qui n'est rendu possible que par l'identification à un idéal (du moi) commun, ici la Liberté, dont la liberté d'expression est la représentation la plus concrète qui soit : libre de dire ou dessiner ce que je pense, ou condamné à mort. La Terreur, comme l'inconscient, est régie par la loi de Dracon, elle ne connaît que deux verdicts : l'acquittement ou la mort, avec une nette inclination pour la dernière extrémité. Le 7 janvier, l'assassinat simultané des journalistes de *Charlie* et des juifs de l'Hyper Cacher, ne manquait pas de symbolique, celle d'une synthèse de la barbarie.

Sous les nouveaux coups de boutoir de la Terreur, le Bataclan, Bruxelles, Nice que reste-t-il de cet « esprit » ? Pas grand-chose... Le 7 janvier des symboles ont été assassinés. Et la réponse symbolique et vivante n'a pas tardé, le 11 janvier tout le monde était place de la Liberté. Rien de tel après le 13 novembre, s'il y a eu une réaction collective, c'est celle de tous ces jeunes hommes et femmes prêts à s'engager dans l'armée. Non plus défendre la liberté, mais détruire la Destruction. Le 7 janvier était encore politique, le 13 novembre est apocalyptique. Chacun, quand il n'a pas perdu un proche, connaît au moins quelqu'un qui connaît quelqu'un... Écho personnel de cette anxiété généralisée : c'est un patient, le matin du 7 janvier, qui m'avait appris pour *Charlie*, mais plus étrangement le 13 novembre, alors qu'il était plus de 21 heures et que j'étais tranquillement posé chez moi, ce sont aussi deux patientes, via deux SMS au texte semblable, qui m'amènent à penser que quelque chose de grave se passe : « Où êtes-vous ? Vous êtes en sécurité ? » Ce voisinage de la mort rend celle-ci présente tout autrement que le 7 janvier, au point de l'ériger en figure centrale. Les morts du 7 janvier étaient singuliers, les auteurs de *Charlie*, ou identifiés, les juifs. Ceux du 13 novembre (ceux de Nice ensuite) sont anonymes et quantitatifs, ils sont 130.

Le travail de la symbolisation, de l'humanisation, a bien fait quelques tentatives. Paris d'abord. Notre Paris est leur Sodome. Écouter de la musique, parler, rire, boire un verre... autant d'abominations et de perversions. Mais on a vite senti que « Je suis Paris » n'aurait jamais la force de « Je suis Charlie ». La jeunesse ensuite. Le délire de l'Apocalypse combat l'idée qu'il puisse y avoir un lendemain à sa propre mort. Sa mort, sa propre mort, est la mort du monde. C'est bien la génération de demain qui a été visée, celle de l'espoir.

Tentatives de symbolisation certes, mais dont le pouvoir d'entraînement tourne au ralenti. Peut-être que la symbolisation la plus en phase avec l'obscurité de ce moment se nomme « état d'urgence ». Véritable oxymore qui réunit en une même expression la permanence (celle de l'état) et la précipitation (celle de l'urgence) et condense en un même point le droit et le non-droit. Nice est venu en quelque sorte parachever ce délitement du sens en poussant l'anonymat du crime jusqu'au « n'importe qui ». Une patiente, par ailleurs fortement éprouvée par la violence terroriste, a eu ce mot de désespoir, formulé à l'envers : « Nice je ne veux pas y penser, je préfère me demander quel maillot de bain je vais m'acheter pour cet été. »

Chaque jour que l'information fait apporter ses quelques centaines de morts. À ceux que démembrèrent les explosions de Daech, s'ajoutent les bombardés d'Alep, les civils-boucliers de Mossoul, les bateaux de migrants perdus corps et biens, etc. L'indifférence à laquelle nous condamnent ces désastres anonymes quotidiennement

répétés rappelle de façon paradoxale une étrangeté : la mort humaine est un fait de culture, elle est datée et ne se confond en aucune façon avec la vie de l'espèce. À l'image des autres primates, l'homme est resté indifférent pendant des millions d'années à la mort de ses congénères, les plus proches compris. La plus ancienne sépulture connue date d'hier, elle a 350 000 ans, un puits en Espagne regroupant plusieurs squelettes. Il est probable que la sexualité humaine, fait tout aussi culturel que la mort, a à peu près le même âge, qui est aussi celui des outils à taille multiple et de l'acquisition du langage articulé.

Comment rendre à la mort anonyme d'aujourd'hui son humanité, comment échapper à l'indifférence, comment défendre la culture contre la Destruction, comment rendre à la qualité, celle de la symbolisation, la mort devenue quantité ? L'un des gestes collectifs les plus vivants, les plus émouvants, après le Bataclan a été de passer d'un chiffre, 130, à une collection de portraits, texte et photo, restituant à chacun des disparus l'absolue singularité d'une vie. Ce que les journalistes du journal *Le Monde* ont réalisé alors, ils viennent de le refaire tout récemment pour les tués de Nice. Contre la Mort, les morts. Contre l'anonymat restituer un visage et une histoire. Le visage est moins une *partie* du corps qu'il n'est le représentant du *tout*. La preuve, on peut jouer à se faire disparaître-réapparaître, « coucou, me voilà », en dissimulant son seul visage. Aucune autre partie du corps ne lui est substituable. Chacun d'entre nous doit au visage d'être une *personne*, ce à quoi porte atteinte le voile intégral. À ce titre, le visage est moins un donné, une somme de traits plus ou moins heureusement agencés, qu'un résultat, celui d'une psychogenèse qui se construit au fil des relations précoces. Pour *se voir*, pour se dessiner un visage et prendre plaisir à le contempler - le visage est la zone érogène du narcissisme -, il faut d'abord apprendre du regard maternel que l'on est « la prunelle de ses yeux ». Le visage n'a d'existence que réflexive, il lui faut un miroir ou le regard d'un autre pour exister. On doit à Winnicott d'avoir saisi que le premier miroir, celui dans lequel advient le visage de l'enfant, est le visage de la mère : « la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. » Chacun d'entre nous fait à l'occasion l'expérience de la fragilité de cette construction : que l'autre regardant s'écarte du regard, la fenêtre de l'âme, pour fixer un détail : une tache, un bouton, la forme de la bouche ou du nez, et le *tout* tombe en *morceaux*, le visage se défait. On mesure à l'aune de ces légers incidents ce que peut être la violence répétée faite à celui dont le visage se dissout sous le regard d'un autre inquiet ou hostile, pour ne plus être qu'une *couleur*, quand la peau se charge sans reste de fixer l'identité.

C'est Primo Lévi, je crois, qui raconte que dans les camps on pouvait tuer pour la possession d'une cuiller. Si la cuiller est aussi précieuse, c'est qu'elle évite au visage de disparaître dans le bol de soupe et permet d'appartenir encore à l'espèce humaine. La mort d'un-seul contre la mort de masse, la sépulture contre la fosse commune, l'identité contre l'anonymat, c'est le thème du film de László Nemes, *Le fils de Saul*. Film irréalisable, comment « raconter, montrer » les *Sonderkommando*, et pourtant réalisé. Si ce film est une réussite, il le doit notamment à un choix essentiel, celui d'avoir laissé hors-champ ou au moins floutés les amas de cadavres, alors que la caméra ne retient que les visages. Je ne me souviens pas d'un seul autre film ayant tenu à ce point un tel parti-pris, celui d'un cadrage de bout en bout du seul visage des acteurs.

Revenons à Empédocle et à l'affrontement de l'amour et de la discorde, dont Freud fait le précurseur de sa deuxième topique. Que peut la psychanalyse, hors le traitement de l'impact traumatique individuel à l'intérieur de la situation pratique ? Elle peut ce qu'elle sait faire : réfléchir, essayer de penser la folie collective comme elle analyse la folie privée. La terreur djihadiste convoque une multiplicité de facteurs dont l'intelligence relève pour l'essentiel d'autres approches que psychanalytiques. Prenons par exemple le débat : « radicalisation de l'islam ou islamisation de la radicalité ? », qu'il nous intéresse ne signifie pas pour autant que nous ayons quelque légitimité à y prendre part. Aurait-on plus de pertinence à dissenter sur les individus, à établir des différences entre les assassins de Nice et d'Orlando, qui semblent avoir entre eux quelques traits communs, et ceux de *Charlie*, du Bataclan ou de Bruxelles, qui présentent des destins relativement similaires ? À tous leur point le plus commun est d'avoir beaucoup tué et d'être morts, mais aussi d'avoir laissé bien peu d'indices de ce qu'a été leur personnalité psychique, si ce n'est que ces « radicaux » semblent singulièrement manquer de racines.

C'est encore, me semble-t-il, en s'inscrivant dans la tradition freudienne, notamment celle qui traite les religions, sinon comme des formations de l'inconscient, au moins comme des symbolisations qui en dérivent, que la psychanalyse a peut-être quelques mots prudents à dire, quand bien même l'entrée religieuse dans la question terroriste est bien loin d'être la seule possible et qu'à l'isoler on court le risque de l'abstraction. Entre Freud et nous les temps ont changé : qui d'entre nous aujourd'hui co-signerait les dernières pages de *L'avenir d'une illusion*, partageant l'espoir d'une victoire du dieu Logos ? L'avenir n'est-il pas plutôt aux religions, et pas aux moins délirantes d'entre-elles ?

Du Kinkaku-Ji de Kyoto aux Starvkirke de Norvège en passant par Angkor-Vat, Sultanhamet, Delphes, Gizeh, le Machu-Picchu et la cathédrale de Chartres, 80 % du patrimoine architectural mondial est d'inspiration religieuse. La contribution des religions à l'œuvre de culture n'est pas faite que de bois et de pierre, elle a nourri à profusion la musique, l'image et le texte. Peut-on dissocier tout ce que la destructivité contemporaine doit à la violence religieuse du tarissement de cette contribution ? On pourra certes toujours évoquer ici et là l'apport au lien social, mais pour le reste... Je serais pour ma part bien en peine de donner un exemple récent d'une invention culturelle redevable à la pensée religieuse, comme si celle-ci avait épuisé sa capacité à produire de nouvelles formes.

Pour le psychanalyste que je suis, dont l'athéisme ne doit rien à celui de Freud, « dieu » est un matériel comme un autre, c'est-à-dire analysable comme le reste, pour peu que l'analyse y invite. Dans ces cas-là, sans exception, la déliaison de « dieu » nous ramène toujours aux toutes-puissances infantiles. La chose somme toute n'est pas si fréquente, dans mon expérience c'est parce que le doute s'est déjà installé que « dieu » devient interprétable. À l'image de ce jeune patient, encore recouvert des derniers oripeaux de son catholicisme familial, qui mit un jour en perspective la faiblesse de son père et la force de la divinité : « Si Dieu bande, je suis perdu. » Plus couramment, « dieu » reste une figure psychique marginale et toujours singulière, par-delà la référence à une religion établie. Le « dieu » du footballeur qui se signe en entrant sur le terrain marque des buts, de la même façon chacun voit « dieu » à la porte de sa prière du jour, quand il le voit. Paul Veyne, qui a beaucoup fréquenté les dieux de l'Antiquité, souligne à quel point c'est une erreur d'associer « dieu » à la seule pensée de la mort. L'usage domestique et quotidien de « dieu » et de ses « saints » afin de combattre les petites misères et rêver de fortune l'emporte largement sur le souci de la vie éternelle.

Comment ne pas nourrir malgré tout l'espoir du Logos, notre seul dieu, qui ferait par exemple connaître aux enfants de l'école républicaine que chaque religion a une histoire, en général une longue histoire, qu'elle naît, se développe et un jour s'éteint, destin auquel aucune des religions aujourd'hui en vogue n'échappera. Pour que tel ou tel dieu existe, il suffit d'y croire, et les systèmes de croyance sont indissociables des cultures qui les engendrent et les transmettent. Zeus a longtemps régné sur l'Olympe, il est mort, faute de croyants. C'est un doux euphémisme de penser que le succès d'un tel enseignement n'est pas garanti... il l'est sans doute d'autant moins que les religions actuelles, les plus préoccupantes d'entre elles, ont largué toutes les amarres avec le principe de réalité et méritent plus que jamais la désignation freudienne : « délires de masse ». Au diable le traitement religieux et superstitieux des petits soucis, l'heure religieuse est à la Mort, la mort de tous, version apocalypse.

La réflexion de Freud des années 30 est contemporaine d'un débat politique entre deux sombres perspectives, d'un côté le « *time is money* » du libéralisme, de l'autre la montée des totalitarismes brun et rouge. La réflexion d'aujourd'hui n'est pas moins sombre, mais les ténèbres ont changé de nature. Catastrophisme climatique et explosion démographique opposent moins les hommes entre eux qu'ils n'interrogent le devenir de l'espèce humaine et la promesse d'inévitables mouvements migratoires commandés par la survie. Ils sont venus ajouter leur incertitude aux désordres sociaux et guerriers plus familiers, et à ceux qui le sont moins : la mondialisation du terrorisme. Si la question politique demeure, elle a pris la forme d'une inquiétude générale pour l'avenir de la démocratie et de l'état de droit, ces luxes psychiques de la vie politique qui sont aussi la condition d'existence de la psychanalyse, inquiétude face aux deux grandes réponses du moment : national-populisme

et folie religieuse. La tension en Europe entre l'aspiration d'Éros à l'union toujours la plus large et le narcissisme des petites différences, cette tension est devenue notre quotidien politique.

Si ces questions ne pouvaient être celles de Freud, il est néanmoins remarquable de voir l'évolution de celui-ci entre 1910 et 1930 sur la psychogenèse de la religion. La première forme qu'il dessine est œdipienne et névrotique, *Totem et tabou* en propose la version la plus accomplie, mais on peut en suivre le fil jusqu'à *L'homme Moïse*. S'interpellant lui-même, devenant son propre adversaire, Freud souligne avec lucidité le déplacement opéré : « Vous soutenez que c'est le rapport père-fils qui est tout, Dieu est le père exalté, la désirance pour le père est la racine du besoin religieux. Depuis, semble-t-il, vous avez découvert ce facteur que sont l'impuissance et le désaide humains, auquel est attribué en général le rôle principal dans la formation de la religion, et voici que vous transposez en termes d'état de détresse tout ce qui était antérieurement complexe paternel. »<sup>1</sup> Freud aura beau tenter de bricoler une conciliation entre ces deux points de vue, le fossé entre ces deux « fragments d'infantilisme » est creusé. Selon que l'on fasse de « l'inventeur » de la religion un fils dans la *Sehnsucht* d'un père qu'il a idéalisé, après l'avoir tué/assimilé, ou l'enfant (et plus seulement le fils) criant à l'aide pour faire taire une tension interne consécutive à la perte de l'objet, on est conduit vers deux ensembles théoriques bien distincts. Sur une face le renoncement pulsionnel, la conscience de culpabilité, le rituel comme symptôme fondent la communauté névrotique des solutions individuelle ou collective au conflit psychique. Sur l'autre face, le désir présenté comme accompli, la réalité effective déniée, le narcissisme illimité, le tout sur fond d'état de détresse, fondent la communauté délirante entre religion et *amentia*.

Il n'est guère douteux, à l'heure du califat, sorte d'antichambre du royaume de Dieu sur terre, que la psychanalyse au Nom du Père symbolique ne nous est pas d'une grande aide pour entendre les fureurs du monde. On aura sans doute plus de chance avec le narcissisme illimité, tant le délire de l'apocalypse, version Bataclan, se confond avec le rêve psychotique d'une identité entre sa propre fin et la mort du monde. L'un des pièges, on le sait, serait de simplement glisser de la folie collective à la psychopathologie individuelle. Le djihadiste est sûrement psychotique de temps en temps, mais pas toujours. La symbolisation religieuse, aussi folle soit-elle, est en elle-même un traitement psychique, elle protège plus souvent de la dépression ou de la psychose qu'elle n'y conduit.

D'un côté l'apocalypse, qui annule le futur, de l'autre le déni de l'histoire (l'histoire est peut-être toujours œdipienne), qui efface le passé. Les hommes de Daech n'ont pas détruit tout Palmyre. Ils en ont même beaucoup aimé le superbe théâtre où ils ont mis en scène leurs égorgements en série. Ils ont détruit le temple de Bêl et la tour funéraire, accordant ainsi inconsciemment à la concurrence une part de croyance. Qu'il puisse y avoir une histoire des religions menace leur équilibre politique, et sans doute aussi leur équilibre psychique, déjà très instable. Une vie psychique dérivée, même symbolisée, à partir de l'état de détresse ignore le temps ; ou ne le reconnaît que pour le dénier. Au *rien* de la détresse, psyché répond « naturellement » par le *tout tout de suite* de l'accomplissement de désir et la clôture de Narcisse sur lui-même.

Freud conclut *Le malaise dans la culture* en s'interrogeant sur le combat d'Éros, le rassembleur, contre les puissances de destruction. Un an plus tard, lors de la réédition, il ajoute cette question : « Qui peut présumer du succès et de l'issue ? » Entre ces deux dates (fin 1929 et début 1931), les nazis sont entrés en masse au Reichstag, ils y mettront le feu deux ans plus tard, réduisant en cendres ce qu'il restait encore de démocratie allemande. On n'en est pas là, sans être sûr d'être beaucoup plus avancé. L'avenir est pavé de quelques états de détresse plus ou moins prévisibles, il nous reste toujours l'espoir de la sagesse populaire, celle dont le théâtre de Calderón se fait l'écho : « *No siempre lo peor es cierto* ».

---

1. Freud S. (1927), *L'avenir d'une illusion*, PUF, 1995, pp. 22-23.

# *Lou Andréas-Salomé/Sigmund Freud*

## *Dialogue sur l'objet amoureux*

*Olivia Todisco*

J'ai été étonnée quand j'ai appris le titre de cette journée car s'imposait d'emblée à moi aimer **et** détruire. J'ai donc tout de suite pensé à l'amour. Et, en vrac, ces questions concernant Freud : comment concilier l'auto-érotisme et ce qu'il nomme dans *La vie sexuelle* des tendances normales de la sexualité : sado-masochisme, exhibitionnisme, voyeurisme, fétichisme, homosexualité avec l'amour pour un objet ? l'angoisse liée au désir (à la vie pulsionnelle), autre titre de l'un de ses textes n'excède-telle pas l'amour pour un seul ? Chez les hommes, L'amour et le désir ne se séparent-ils pas inmanquablement ? Que penser du portrait de la femme dans sa dernière conférence sur la féminité, où l'on peut lire l'envie du pénis à la fois comme le moteur de ses accomplissements à venir et comme ce qui viendrait la figer, une fois l'enfant (mâle) obtenu ? Ne faudrait-il pas replacer ses propositions dans leur contexte historique ? Pourquoi les pages les plus senties et les plus belles de Freud sont-elles sur la perte et la séparation ? Enfin, mais c'est lié, le ver de l'idéalisation ne vient-il pas souvent, si ce n'est toujours, pourrir le fruit de l'amour ?

La surestimation sexuelle de l'objet amoureux, à la fois nécessaire **et** destructrice, sera le centre de mon exposé, mais en faisant entendre deux voix : celle du maître et celle d'une interlocutrice chère à son cœur : Lou Andréas-Salomé.

Pour entrer dans le dialogue, très nourri, entre Lou Andréas-Salomé et Freud, je m'appuierai entre autre, sur l'article de Lou Andréas-Salomé : « Le narcissisme comme double direction » (paru en 1921), dans lequel, exposant sa théorie du narcissisme, elle en arrive, tout naturellement, à l'objet amoureux. Mais, tout d'abord, un mot sur le contexte historique freudien dans lequel cet article, paru dans *L'amour du narcissisme*, prend place.

L'on sait que Freud fut hanté toute sa vie par la question des pulsions : y a-t-il une différence de nature entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi, ces dernières, lors du cheminement de sa pensée, prenant le nom de pulsions d'auto-conservation ? Y a-t-il, y aurait il une force tout entière venant de soi et concentrée sur soi, y compris érotiquement, opposée à une force qui nous pousse vers l'autre (Eros) ? L'on sait, pour aller vite, qu'il s'en tiendra à l'hypothèse, scandaleuse, exposée dans *L'au delà du principe de plaisir* d'un alliage de la vie et de la mort au sein des deux groupes de pulsions ; qui prendront pour nom dans ce nouveau et dernier dualisme pulsionnel : pulsions de vie (Eros) et pulsions de mort.

Dans ce livre, *L'au-delà*, il définit l'alliage au sein des pulsions d'auto-conservation en reprenant de Schopenhauer l'idée que la vie est le chemin compliqué, de plus en plus compliqué à travers les générations, qui nous sépare de et nous empêche de glisser vers la mort ; et c'est ce chemin compliqué : le vouloir vivre ou survivre, qui représente les phénomènes vitaux à l'intérieur du parcours d'un être vivant, qui étant né de la matière inanimée, n'aurait pour seul but (passif) que d'y retourner. Ajoutons à ce caractère mortophyle si je puis dire du moi, la pulsion d'agression, voire de destruction de l'autre et/ou de soi.

Et toujours à propos de l'alliage des pulsions, il montrera de façon saisissante dans son article : « Le problème économique du masochisme » (1924), comment l'agression et la mort sont présentes au sein même de l'érotisme. Je cite d'emblée cet article car j'en viendrai par la suite au dialogue Freud/Lou à propos du masochisme. Voici comment Freud condense sa théorie de l'alliage des pulsions dans *Angoisse et vie pulsionnelle* (1933) je le cite : « nous pensons qu'avec le sadisme et le masochisme, nous sommes en présence de deux excellents

exemples du mélange des deux sortes de pulsions, de l'Eros avec l'agressivité et nous faisons maintenant l'hypothèse que ce rapport est exemplaire, que toutes les motions pulsionnelles que nous pouvons étudier consistent en de tels alliages ». Restera à nous demander avec lui, si nous pouvons assimiler l'agressivité présente dans l'érotisme, fut-il sado-masochique et empreint de cruauté à la volonté de destruction de l'autre, des autres, d'un moi assoiffé de puissance et ivre de sa prétendue supériorité.

Cette longue introduction, qui retrace le chemin de la pensée de Freud à propos des pulsions est destinée à mieux situer l'endroit métapsychologique où nous nous trouvons quand Lou Andréas-Salomé propose sa théorie du narcissisme comme double direction ; il s'agit d'une période intermédiaire, qui se situe entre *Pulsions et destin des pulsions* et *l'Au-delà du principe de plaisir* ; période pendant laquelle Freud, en publiant *Pour introduire le narcissisme*, passe par la phase dite « moniste » de sa pensée. Un monisme pulsionnel. Voici comment il résume sa théorie à nouveau dans *Angoisse et vie pulsionnelle* : « on apprenait à comprendre (sous-entendu dans *Pour introduire le narcissisme*) que le moi est toujours le réservoir principal de la libido, d'où émanent les investissements libidinaux des objets et où ils retournent, pendant que la majeure partie de cette libido demeure constamment dans le moi. De la libido du moi est ainsi sans cesse transformée en libido d'objet et de la libido d'objet en libido du moi. Mais alors toutes deux ne peuvent être différentes par nature. Il n'y a pas de sens de séparer l'énergie de l'une de l'énergie de l'autre. » (fin de citation).

Comme on le note, Freud a ajouté à sa réflexion antérieure un nouvel élément : les pulsions sexuelles prennent également le moi pour objet sexuel (s'aimer soi-même érotiquement). À signaler tout de même qu'il fait part de cette phase moniste au moment même où il s'apprête à affirmer son nouveau et dernier dualisme, celui des pulsions de vie et des pulsions de mort.

Au moment où elle écrit *Le narcissisme comme double direction*, Lou est donc tributaire de cette théorie du moi : un réservoir de libido d'où émanent les investissements libidinaux des objets et où ils retournent, c'est-à-dire d'un moi certes toujours mis en déroute par la sexualité mais de manière moins radicale, voire tragique qu'avant et après dans la pensée Freudienne. Freud abandonnera d'ailleurs par la suite le terme de libido d'objet au profit de celui, plus générique, de pulsions sexuelles, ces dernières étant constitutives, pour reprendre le titre de l'un de ses livres, d'*Une vie sexuelle* dominée par le fantasme et assurant, par ailleurs, la conservation de l'espèce. De manière moins radicale car à cette époque, pour Freud comme pour Lou, la libido est essentiellement narcissique, qu'elle serve (en se sublimant) les intérêts égoïstes et agressifs du moi, qu'elle le prenne (le moi) pour objet sexuel, ou qu'elle se détache de lui, de soi, pour investir un objet d'amour.

Bien que ces dimensions soient présentes pour Lou, c'est sur un autre aspect du narcissisme qu'elle va se concentrer, autre surtout que celui de l'auto-affirmation et de l'agression car la haine, dit-elle quelque part, ne l'intéresse pas. Voici comment elle le définit, toujours dans *Le narcissisme comme double direction* : « ce qui m'intéresse, c'est l'autre aspect du narcissisme, l'aspect restant dans l'ombre pour la conscience du moi, celui de l'identification intuitive avec Tout (T majuscule), de la réunification avec Tout, comme but fondamental de la libido ». Et elle ajoute qu'elle voudrait faire ressortir ce but fondamental de la libido **originaire** : la réunification avec Tout, dans trois domaines, qui valent la peine d'être cités, même si seul l'un des trois nous concerne ici : les investissements d'objets, les systèmes de valeur, et la conversion narcissique en création artistique. Vaste programme qu'elle défend dans *L'amour du narcissisme*, en opposant à la bouillie originaire génératrice de détresse de Freud l'idée d'une plénitude originelle. Car pour elle, il s'agit d'un temps en dehors des coupures, des séparations, un temps où le nourrisson aurait la sensation, au travers de son corps auto-érotique, d'être passivement relié à la mère, mais peut-être devrais-je dire au sein, aux éléments : air, lumière, chaleur, *in fine* au cosmos (ce dernier mot est de Lou). Certes, il s'agit d'une fiction, de la fiction de Lou Andréas-Salomé à propos du narcissisme originaire, mais pourquoi ne pas nous y attarder, d'autant plus qu'elle n'est pas sans inclure des éléments freudiens.

Et c'est à partir de cette fiction d'un moi primitif capable de s'identifier au Tout, de se réunir avec Tout et dont nous serions nostalgiques à jamais, qu'elle construit sa théorie du moi comme perte et supplément. Je suis obligée

de m'y attarder, ses théories sur l'objet amoureux étant solidaires de celle du moi comme perte et supplément. Une idée surprenante, car si nous sommes habitués à penser le moi comme supplément, c'est-à-dire comme gain d'une identité : qui je suis, quelque soit par ailleurs sa nature méconnaissante et refoulante, sans doute vaudrait-il mieux d'ailleurs parler de « je » comme elle le fait elle-même par moments, nous n'avons pas coutume de le penser comme perte. Perte confuse, les processus conscients de l'enfant n'étant pas parvenus à terme, perte confuse, donc et douloureuse de la conviction que l'on est tout, que toute chose est nous et que comme le dit Lou dans son livre *Ma vie*, rien n'est impossible. Elle était sa théorie sur deux observations cliniques. L'une concerne un petit garçon qu'elle a reçu en thérapie, l'autre a trait à elle-même, enfant, aux prises avec son image. Dans le cas du petit garçon, qui se nomme lui-même au début du traitement « petit garçon », signifiant que l'on peut entendre du côté de « l'omnisignification », elle s'attache à l'émergence de ses différents « moi » et aux sentiments de refus, de douleur et de perte qui accompagnent leurs apparitions. Voici quelques uns des moi du petit garçon : le moi méchant, le moi triste, le moi sadique et amoureux de sa mère. Mais alors que Lou Andréas-Salomé n'ignore ni le conflit ni la division : elle est freudienne et interprète ces manifestations également en ces termes, elle fait l'hypothèse que c'est l'émergence même de ces différents moi qui est douloureuse, parce qu'elle signe le début d'une individuation, donc de la perte de l'union avec Tout. Cette individuation préfigurant l'individuation finale qui s'effectuera, comme on le sait, avec la naissance du « je ».

L'on comprendra mieux sa pensée et sa théorie positive (le mot est d'elle) de la libido du moi originaire, qu'elle oppose implicitement à la théorie « négative » de Freud et il est vrai que Freud est plus pessimiste que Lou quant au narcissisme originaire et sans doute quant au narcissisme tout court, en se reportant à l'expérience qu'elle fit, enfant, face au miroir. Je la lis : « La découverte nouvelle et soudaine de mon reflet fut comme une exclusion de tout le reste ; et non pas à cause de quelque chose dans mon apparence extérieure, que, par exemple, j'aurais imaginé plus belle, mais le fait lui-même d'être quelque chose qui se détache, quelque chose de circonscrit. Cela m'assaillait comme la perte d'un abri, d'une patrie, où tout et chaque chose m'avait contenue, m'avait offert en soi une place ».

L'on entend ici encore plus distinctement comment **la définition**, pour trompeuse qu'elle puisse s'avérer, entraîne le sentiment de la constitution du moi comme perte, limite ou encore adieu à l'infinité des possibles. Mais quel texte théorique pourrait rivaliser avec le visage primitif du narcissisme qu'offre le poème intitulé *Narcisse*, de Rainer Maria Rilke ? Lou, son amante puis sa compagne intellectuelle jusqu'à son dernier souffle m'en a ouvert les portes.

Aussi je vous en lis quelques strophes :

Ainsi donc, cela sort de moi et cela se  
dilue dans l'air et dans les sensibles bosquets,  
cela, léger, m'échappe et cesse d'être à moi  
et brille, de ne rencontrer aucun refus

De moi sans trêve cela se détache,  
je ne veux pas partir, j'attends, je tarde,  
mais la hâte est dans toutes nos limites,  
elles se ruent et déjà sont la-bas.

Même dans le sommeil. Rien assez ne nous lie.  
Milieu docile en moi, noyau trop faible  
pour maintenir sa chair. Fuite et envol  
de tous les points de toute ma surface.

Comme je l'ai annoncé, sa théorisation du moi comme perte et supplément et plus largement sa réflexion sur la libido du moi originaire l'amèneront dans cet article mais aussi dans *Du type féminin*, à envisager la libido narcissique dans ses rapports avec l'objet amoureux.

Sa définition de l'amour, si elle ne l'explicitait pas par la suite, passerait volontiers pour cynique : « Comme dans j'aimais l'amour de Saint-Augustin, les objets d'amour apparaissent fondamentalement comme de simples occasions pour y décharger un excédent d'amour qui se rapportent à nous-mêmes, et qui, pour ainsi dire, n'a pas trouvé où se loger ».

Elle ne fait pourtant qu'abonder dans le sens de Freud dans *Pour introduire le narcissisme*, qui, à la difficile question de savoir comment l'on passe de l'amour de soi à l'amour de l'autre, répond par la notion de quantité : le trop de libido émanant de et se concentrant sur le moi. Et, prisonniers qu'ils sont tous deux (Freud et Lou), d'un remaniement théorique moniste qui abrase la conflictualité des deux groupes de pulsions au profit d'une vision plus unifiée d'un moi essentiellement amoureux de lui-même, ils expliquent tous deux (encore une fois avant le tournant de 1920) le détachement de la libido narcissique vers l'autre, l'objet amoureux, par l'excédent pulsionnel. C'est le « trop » du pulsionnel qui serait responsable du déplacement de l'amour de soi vers l'autre ; **Mais** là où Lou Andréas-Salomé apporte sa première pierre, c'est qu'elle considère que la libido narcissique originaire excède tout autant les limites du moi, voire qu'elle s'oppose à ses limites ; rappelons-nous de sa théorie de l'instauration du moi comme perte. L'amour pour un autre offre alors à ses yeux une solution imparfaite, disons tout de suite différemment imparfaite que pour Freud, car il ne peut « éponger » que temporairement le « trop » d'amour de soi.

En effet, bien que Freud et Lou s'accordent pour considérer que le sujet ne peut ressentir la libido que lorsqu'elle se détache de lui pour aller vers un autre, sauf en de rares circonstances l'on ne ressent pas l'amour que l'on a pour soi-même, leur accord n'est pas complet, loin s'en faut. Car autant Freud garde en filigrane ses théorisations précédentes, auxquelles il superpose la moniste actuelle, autant Lou adhère à la théorie d'un narcissisme accru, jusqu'à en faire le pivot de sa pensée. Ces différences sont particulièrement sensibles en ce qui concerne la surestimation sexuelle (et psychique) de l'objet amoureux : nous y arrivons. Bien qu'à long terme, elle se révèle néfaste pour l'un comme pour l'autre, chez Freud, elle est d'origine sexuelle objectale (transfert des objets d'amour premiers), alors que chez Lou, elle ressortit de la libido narcissique originaire. Ou encore, pour le dire autrement, chez Freud, les pulsions sexuelles, l'amour, l'on sait que ces termes ne se recouvrent pas entièrement chez lui, restent des gêneurs fondamentaux pour le moi, alors que pour Lou, c'est le moi et son trop de libido narcissique qui sont des gêneurs pour l'amour. Son idée est que la surestimation sexuelle, du fait qu'elle s'enracine dans des aspirations originaires, fait de l'objet amoureux, je la cite : « le représentant absolument digne et adéquat de ce qui, bien qu'englobant encore tout, s'applique et s'intègre finalement aussi mal dans l'objet amoureux qu'en soi » (fin de citation). Qu'en soi, parce ce que bien que nous l'ignorions la plupart du temps (il s'agit d'un phénomène inconscient et donc refoulé) nous ne pouvons qu'être blessés par nos limitations au regard de notre grandeur narcissique originelle.

Quant à l'objet amoureux, il sera, on l'aura deviné, inévitablement déceptif, je vais m'attarder sur Lou, puisqu'il doit représenter, comme symbole, une plénitude autrement inexprimable. C'est dire qu'il lui faut à la fois donner l'illusion d'être Tout, et l'illusion qu'en nous unissant à lui, nous pouvons à nouveau accéder à la fusion originelle.

Mais ici, le terme important est *symbole*, un terme qu'elle emprunte à Ferenczi, car il est la pierre angulaire de sa théorie du narcissisme, qu'elle s'applique à l'objet amoureux, à la création artistique, à la philosophie ou aux réalisations culturelles. Un concept qui fait entrer le corps et l'auto-érotisme en jeu, un corps auto-érotique, même si c'est de façon de plus en plus abstraite. Je fais un bref détour par Ferenczi, sans lequel nous ne pourrions comprendre ce qu'elle entend par symbole, ni comment elle le pense dans la vie amoureuse.

Voici un court passage de *Sur l'ontogénèse des symboles* :

« Tant que l'urgence de la vie ne les force pas à prendre en compte la réalité, les enfants ne s'inquiètent à l'origine que de la satisfaction de leurs pulsions ; c'est-à-dire que leur intérêt se porte sur les parties de leurs corps autour desquelles cette satisfaction a lieu, sur les objets (au sens commun) susceptibles de la provoquer et sur les actes qui permettent de la réaliser. Ce qui les intéresse tout particulièrement, ce sont les parties du corps excitables sexuellement : les zones érogènes, comme par exemple la bouche, l'anus et le pénis ou le clitoris. Ainsi en va-t-il de la sexualisation du monde. À ce stade, les petits garçons désignent tous les objets longs ou anguleux par la manière puérile dont ils ont pris l'habitude de nommer leur organe génital et dans chaque trou, ils voient volontiers un anus, dans chaque liquide de l'urine et dans chaque matière molle du caca. Lorsqu'on a montré pour la première fois le cours du Danube à un petit garçon d'un an et demi, il s'est écrié : « c'est comme beaucoup de salive ! »

Mais cette équivalence n'est toutefois pas encore un symbole, car ce n'est qu'à partir du moment, où à cause de l'éducation, un membre de l'équation, le plus important (c'est-à-dire le pénis) est refoulé, que l'autre gagne en affectif et devient le symbole du refoulé. À l'origine, le pénis et l'arbre sont consciemment assimilés ; et c'est seulement avec le refoulement de l'intérêt pour le pénis que celui pour l'arbre ou le clocher s'accroît mystérieusement : ils sont devenus des symboles du pénis. Fin de citation.

Pour Lou, de la même façon, en amour, l'objet n'aurait d'autre réalité que symbolique, prisonnier qu'il est d'une libido, qui, même détachée de soi, ne quitte jamais le pays dont elle est originaire ; et ce qui nous ravit selon elle dans les contours de l'aimé, est le fait qu'il porte les costumes de ce pays. Arrière pays qui s'étend et où régnait une unité encore indistincte entre le sujet (mot évidemment très impropre), et l'objet : objet mère certes, mais aussi couleurs, odeurs, lumières, sons, bref le monde dans lequel baigne le nourrisson. Et c'est précisément cette unité indistincte ou plutôt ce désir d'unité (toujours actif mais refoulé), qui est transféré dans une image extérieure ; image que nous considérerions aussi peu comme une simple individualité, que nous nous contentons libidinalement de la notre. À propos de ces contours, flous, de l'être aimé, me sont venus à l'esprit les tableaux de peintres pointillistes, comme Signac ou Cross, dont l'art semble précisément d'effacer le trop de définition du réel ; et signalons au passage qu'à travers leur réflexion respective sur l'objet amoureux, s'affirme entre Freud et Lou une autre ligne de partage ; elle concerne les processus de la création et l'art, Freud s'attachant me semble-t-il davantage aux contenus de l'œuvre, j'en veux pour preuve son Léonard ou son Moïse, Lou davantage à l'émergence de la forme, comme son essai sur Rilke ou son chapitre sur la création dans *l'Amour du narcissisme* en témoignent.

Cette digression car Lou a parlé de l'objet amoureux en terme d'image. Mais revenons à sa théorie. Tout d'abord, explicitons qu'elle entend par le contraire « d'une simple individualité » le fait de sortir l'objet de son individualité et de sa réalité pour lui attribuer, comme nous l'avons vu avec Ferenczi une valeur de symbole. Puis que nous nous sommes déplacés dans le temps, sa réflexion portant désormais sur un moi devenu adulte et toujours en quête d'un objet à aimer. Nous venons de l'entendre, elle lie, dans sa construction, l'idéalisation du moi et l'idéalisation de l'objet, deux processus parallèles auxquels notre moi se verrait contraint par l'impossibilité où il se trouve de sauvegarder, telles quelles, ses identifications infantiles.

Notre moi procéderait donc au fil du temps :

– en ce qui le concerne, par des voies d'identification de plus en plus indirectes, ce qu'elle nomme la poussée symbolisante : par exemple passer du père à Dieu (c'est-à-dire s'identifier à Dieu plutôt qu'au père). Une poussée vers le haut qui maintiendrait notre ancienne idylle avec le monde, mais sur un mode sublimé, spiritualisé. Je la cite, car sa formulation est très imagée : « notre vieil auto-érotisme, répandu dans notre enfance sur notre petit corps tout entier, parvient dans des efforts de sublimation, à quitter peu à peu les membres pour monter à la tête ».

Notons en passant que Lou reprend « le point de germination de l'idéal » de Freud dans *Pour introduire le narcissisme*, mais en y incluant sa composante originaire.

– Et en ce qui concerne l'objet remplaçant c'est-à-dire l'objet amoureux, le moi se verrait obligé de procéder par exagération ou accroissement (injustifié) de sa valeur.

Un objet amoureux, qui, comme je l'ai esquissé, n'a pas tout à fait le statut d'un *autre*, parce que l'amour qui lui est accordé s'avère n'être qu'un prêt, un détachement de notre propre grandeur narcissique, parce qu'il lui faut symboliser la totalité (réminiscence du Tout et de la réunification avec Tout originaires), enfin parce qu'ayant été élu comme unique, comme nous le sommes nous-mêmes à nos yeux, il est une valeur.

Par valeur, Lou Andréas-Salomé entend la nécessité où nous sommes, pour vivre (elle est, comme Nietzsche, autre compagnon de route, pour l'affirmation de la vie), pour vivre, donc, et pour retrouver des traces de la fusion originare, d'élire des objets, auxquels nous attribuons une valeur, équivalent du phallus dans la théorie Lacanienne ? qu'il s'agisse d'objets amoureux, intellectuels ou artistiques. Voici comment elle la définit, sachant que j'ai clarifié son écriture, parfois alambiquée :

« Dans l'excédent de valeur, l'objet redevient en quelque sorte la totalité, la remplace dans l'esprit de celui qui aime ; car le quantum libidinal narcissique qui y survit corrompt avec succès son jugement, pourtant de plus en plus adapté à la réalité. Ainsi, en fin du processus de surestimation symbolisante, la valeur est venue se substituer à la totalité ; ou encore la valeur est devenue le symbole de la totalité. »

Ces opérations étant assez complexes, j'ai choisi pour les illustrer l'amour de Swann pour Odette. Une Odette qui, au prime abord, lui paraît très quelconque mais qui devient l'incarnation même de la femme désirable (voici la valeur) dès qu'il l'associe à un tableau de Botticelli : Odette avait pris ce soir-là, par hasard, la même pose qu'Esther dans ledit tableau. En appliquant la théorie de Lou, l'on peut imaginer qu'Odette perd sa réalité ordinaire en fonction d'un processus d'idéalisation qui recherche en elle les traces de la totalité et ce par déplacements successifs : Swann est passé de la femme au tableau, sans doute du tableau à la culture, de la culture au monde et aux objets du monde etc ; un processus d'idéalisation symbolisante qui corrompt son jugement pour donner à sa surestimation un caractère de vérité... jusqu'à ce que le processus s'épuise. Odette redevient alors une femme qui n'est pas son genre.

Cet exemple pour que l'on saisisse mieux :

- d'une part comment l'investissement libidinal retourne, revient sur soi, quand la surestimation de l'objet a épuisé son processus ; ceci valant pour Freud comme pour Lou ;
- d'autre part combien l'accroissement de la valeur de l'objet, c'est-à-dire sa surestimation importent plus que l'objet lui-même.

Me voici maintenant à même de dégager les deux premières différences, voire divergences de théorisations entre Freud et Lou Andréas-Salomé :

- chez Freud, comme je l'ai dit plus haut, la surestimation sexuelle est d'origine objectale et l'objet ne change pas de nature : il s'agit du transfert des premiers objets d'amour vers une série d'objets substitutifs à même de les représenter ;
- alors que chez Lou, la surestimation sexuelle est d'origine narcissique et l'objet change de nature puisqu'il acquiert un statut de symbole.

Deuxième point : alors que Freud déplore la surestimation de l'objet amoureux entre autres parce qu'il en résulte un appauvrissement du moi, Lou s'en réjouit dans un premier temps comme d'un élément apte à nourrir notre narcissisme ; et, nous allons y venir, selon elle, seule la libido de type masculin ne saurait souffrir un amoindrissement de son ego.

De ce point de vue, je pense qu'elle se trompe, les hommes comme les femmes souffrent du rétrécissement, voire de l'anéantissement de leur moi dans l'état amoureux, il n'est que de penser à l'obsession amoureuse.

Mais revenons à Lou et à ce qu'elle dit des surestimations sexuelles dans Du type féminin, car de fil en aiguille, si je puis dire, nous en arriverons à son dernier apport dans le dialogue avec Freud. Un apport de taille puisqu'il concerne le masochisme originaire.

Je la cite : « Pour se rendre compte que précisément, par ses surestimations sexuelles, par son retrait du moi, notre narcissisme s'enrichit et s'amplifie, il faut peut-être le considérer là où il n'a pas « poussé » aussi loin dans le domaine du moi en se virilisant... là où il est le plus éloigné de l'agressivité consciente du moi ».

Et de caractériser « la libido de la femme » par le retournement, à l'âge adulte de l'activité en passivité (passage du clitoris au vagin), une passivité et c'est là sa deuxième contribution, qui renouerait avec notre passivité auto-érotique originelle, mais je devrais dire avec notre passivité auto-érotique masochique originaire ; car Lou lie la face invisible du narcissisme, celle qui plonge ses racines dans l'originaire, au masochisme. (oui, nous sommes redescendus ou remontés en des temps très reculés). Juste un mot : il faut entendre ici la libido de la femme et des hommes se laissant aller à leur féminité.

Attention, nous sommes ici au cœur de sa réflexion sur le masochisme, mais elle sait être élogieuse vis-à-vis de la virilité, par exemple lorsqu'elle compare Rilke à Rodin, Rodin possédant son œuvre comme il possède les femmes, Rilke se laissant dramatiquement possédé par elle (l'œuvre).

Je la cite à nouveau à propos du masochisme, sa caractérisation alliant d'emblée masochisme originaire et secondaire : « La volupté d'aller plus loin que soi-même, de ne pas être un obstacle à soi-même en tant que moi dans les retrouvailles heureuses avec l'état originaire, encore étranger au moi, s'intensifie le cas échéant sur le mode masochiste, approuvant à la fois la douleur physique et l'humiliation. »

J'ai choisi ce passage car l'on pourrait y entendre une confusion entre les deux, mais elle n'est que d'apparence : dans sa construction, le masochisme secondaire, du fait qu'il trempe ses racines dans le masochisme originaire, alors assimilé à un état de passivité auto-érotique et qui donne aux zones érogènes toute leur latitude, en est en fait la réminiscence.

L'on comprendra mieux si l'on se reporte aux remarques qu'elle fit à Freud, dans leur *Correspondance*, à propos du fantasme de fustigation (remarques dont il la remercie). Dans une intuition forte, elle lui propose l'idée que dans le fantasme masochiste, la main qui bat se confond, est dans une union indistincte avec le corps qui est battu. Elle instaure ainsi une continuité entre masochisme originaire et masochisme secondaire, ce dernier se caractérisant par l'association du fantasme et de la jouissance, grâce à un appareil psychique constitué et en capacité de le produire (opposé bien sur à celui du moi primitif).

L'on sait le développement remarquable que Freud donnera à l'intuition de Lou dans « Un enfant est battu » ; article dans lequel, sans reprendre telle quelle sa proposition, il s'en inspire pour édifier une théorie où sadisme et masochisme deviennent les deux pôles d'une même pulsion, le sujet occupant les deux scènes du fantasme, à l'image du rêve où l'on occupe toutes les places.

Ces croisements et entrecroisements entre Freud et Lou soulèvent deux questions :

– la première est la mienne, même si Lou l'amorce en refusant de considérer le sadisme comme premier dans l'histoire de la sexualité (elle a alors comme repère *Pulsions et destins des pulsions*). Et elle porte sur le fait que si l'on n'adopte pas son point de vue, l'on peine à donner un contenu érotique au masochisme originaire. Confronté à cette question dans *Le problème économique du masochisme*, dans lequel il intègre le point de vue de Lou sur le masochisme comme premier, Freud y répond par la pulsion de mort (sa réponse la plus convaincante mais demeurant abstraite quant à la jouissance) et les différents costumes que le masochisme revêt ; je les rappelle : angoisse d'être dévoré par le père, désir d'être battu par le père, angoisse de castration, caractéristiques de la féminité : subir le coït et accoucher. Reste qu'il se situe en un temps, qui pour reculé qu'il soit, implique l'existence d'un moi constitué, puisque seul le moi, suivant ses propres affirmations, peut éprouver de l'angoisse. Par ailleurs la jouissance se marie bien mal avec l'idée d'une détresse originaire et l'attente dans laquelle se trouverait le nourrisson de la fameuse action spécifique. En conséquence, Lou a

peut-être trouvé l'articulation entre masochisme primaire et secondaire, cela il est vrai, en faisant coïncider passivité auto-érotique originelle et masochisme originaire.

– La seconde question émane de Lou et elle la renvoie explicitement à Freud dans *L'amour du narcissisme* sous cette forme : comment notre moi peut-il consentir au masochisme ? C'est en cet endroit que leurs chemins se séparent le plus nettement. Pour Freud, je viens de l'esquisser, c'est fondamentalement en raison de la pulsion de mort et du besoin de culpabilité du moi (il est vrai que je prends en compte les développements ultérieurs de son œuvre).

Pour Lou, la réponse tient toute entière dans sa théorie du narcissisme comme double direction ; c'est-à-dire d'un narcissisme procédant à la fois de l'auto-affirmation et de l'immersion dans ce qui est encore non délimité via le masochisme originaire.

Pour conclure, je ne m'étendrai pas sur la destructivité en germe dans la surestimation sexuelle de l'objet amoureux, j'espère qu'on l'aura devinée. Est-il nécessaire d'insister sur ce que Lou Andréas-Salomé nomme elle-même problème et performance de la surestimation ? Est-il besoin de dire que le risque que la surestimation fait courir à l'objet est qu'il s'affale lamentablement sous le poids de ses symboles ? Ce qui l'amène d'ailleurs, qu'il s'agisse de l'objet d'art ou de l'objet amoureux à prôner un alliage de la surestimation, condition sine qua non du transport et de l'objectivité ; c'est-à-dire un mélange d'idéalisation *et* d'acceptation de l'objet dans toute sa réalité, seul gage de durée. En ce qui concerne Freud, il est vrai que je l'ai laissé un peu plus dans l'ombre, persuadée que j'étais que mes amis et collègues feraient entendre sa voix. Pour aller très vite et en m'appuyant *Sur le rabaissement généralisé de la vie amoureuse*, les dangers de l'idéalisation s'avèrent différents : chez les hommes, perte du désir pour un objet trop idéalisé et dont le respect qu'il inspire empêche d'explorer les diverses voies de la jouissance ; impuissance psychique quand la fréquentation de la représentation de l'inceste avec la mère et la sœur a été insuffisamment assidue ; chez les femmes, recherche de situations, mais s'agit-il bien de situations, qui rétablissent l'objet amoureux dans une inaccessibilité œdipienne. Enfin, ne faudrait-il pas nourrir moins de mépris (c'est son mot) pour la sexualité ? Oui, je sais, cette question est en tension chez lui, mais le courant du renoncement pulsionnel me semble suffisamment bien représenté chez les psychanalystes, pour que je prenne un autre parti. À propos de mépris pour la sexualité, il semble que notre époque, dont on nous rebat les oreilles de la prétendue licence, mais la marchandisation du sexe **n'est pas** la liberté sexuelle, en soit bien lotie. Une époque où l'on ne parle que de cul, d'histoires de cul et où même le terme coucher, honni après les années 70 revient en vigueur, y compris chez les psychanalystes ; je rappellerai seulement l'un des slogans de ces années-là, qui me semble approprié à cette journée : « faites l'amour, pas la guerre ». Faire l'amour. Alors, après toutes ces attaques contre la durée, n'y aurait-il aucune chance pour l'amour ? À l'instar de Lou et de ses embrasements indistincts, à l'égal de Freud et de sa pulsion qui en veut plus, toujours plus, je pense qu'il nous faut défendre la force d'aimer.

## *Le savoir du bonheur*

*Jean-Michel Hirt*

Aimer ou détruire, un piège nous serait-il tendu par cet énoncé ? Le *ou* semble rhétorique tant il paraît difficile de discerner ici un choix possible. Me reviennent des souvenirs de littérature de gare, bonne à lire pour l'ignorance qu'elle dispense, celle d'un auteur comme Delly et ses titres fracassants, *Esclave ou reine*, par exemple, avec bien sûr en position centrale une femme que le désir de l'homme va abaisser ou élever, aimer ou détruire, yoyo sentimental, arlequinades ou rengaine des faubourgs. Mais gardons à l'esprit que l'ignorance est considérée par Freud dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* comme le contraire de... l'erreur. Là, dans les gares du désir, les transports amoureux et leurs écarts sont garantis par « la morale sexuelle civilisée ».

Mais du côté de l'écriture qui court tous les risques, du côté de Bataille ou de Nabokov pour en tenir l'empan au XX<sup>e</sup> siècle, force est de considérer l'amour couplé à la destruction en la personne de Lolita, (à prononcer « Lo-lii-ta »), ou de Madame Edwarda telles qu'elles s'offrent à nous. Ce n'est plus d'un *ou* qu'il s'agit, mais d'un *et*, d'une intrication pulsionnelle qui évoque la dynamique passionnelle telle qu'elle culmine avec le mythe de Tristan et Iseult, lui qui ne cesse de faire entendre l'écho de la différence abolie entre les amants, et ceci jusque dans l'enfer sadien où le meurtre est à l'horizon de l'amour. Les mots de liaison *et* comme *ou* peuvent même disparaître, aimer équivaut à détruire, l'art de l'image en mouvement, le cinéma, en donne des preuves éclatantes, tel *L'empire des sens* de Nagisa Oshima.

De façon plus philosophique – et la psychanalyse a bien des comptes à régler avec la philosophie – aimer ou détruire peut s'entendre comme l'opposition entre sens et non-sens, voire la négation haineuse du sens. Vers où se tourner alors si comme tant d'analysants le disent : aimer ne sait, détruire ne veut ? Non vers ces histoires de cas arrangées au gré des ambitions de l'analyste, encore moins vers une doxa psychanalytique tout juste bonne à faire religion de l'Eros. Un seul recours, l'écriture de Freud dans sa tension envers ce qu'elle ne peut s'empêcher d'évoquer, d'approcher, non pas la vérité de l'amour, splendide illusion philosophique, mais là-bas au large, là où l'absence de sens règne sans partage, cette nudité du sexuel si difficile à conjindre avec le sentiment amoureux, soit la construction précaire d'un accord qui est voué à inventer sa durée.

Venons-en à cette énonciation si provocante du texte freudien extraite « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse » (1912). Le titre précise « de la vie amoureuse », *Liebesleben*, pas de la vie sexuelle, mais cette vie où le sentiment amoureux est souvent humilié par l'angoisse. Ce passage vient à la suite de l'interrogation de Freud sur l'impuissance psychique chez, dit-il, les « hommes de notre culture ». Mon propos cherche à s'inscrire dans cette brèche ouverte par Freud, ce que désigne le coït noué à l'amour dans le discours analytique qu'il inaugure, et le rebond de ce qu'il avance jusque dans ses conséquences inadmissibles : comment l'amour sexuel, avec les étrangetés de sa pratique, parvient-il à se substituer à l'impuissance d'aimer ? Comment passer de l'impuissance à l'impossible ?

Freud, avec cette lucidité subversive, *überdeutlich*, qui le rend irréductible à toute société se réclamant de lui, écrit : « Cela semble peu agréable et qui plus est paradoxal, mais il faut pourtant dire que celui qui dans sa vie amoureuse est appelé à devenir vraiment libre et de ce fait aussi heureux doit avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur. » (*O.C. XI*, p. 136). Dire le pire sur le vrai, est-ce à cet embranchement que la philosophie se sépare radicalement de la psychanalyse, si le déplaisir de sa vérité personne ne supporte de l'entendre et que le savoir dont elle est porteuse passe par l'absence de son objet ? Mais aussi quel obstacle se dresse devant nous, là où l'on se plaisait, avant la chute de la citation, à imaginer encore une réponse possible à la plus pressante des demandes :

être libre et donc heureux en amour ! Au lieu de cela, un os nous est jeté à ronger, et quel os : l'inceste, avec en prime l'invitation à se familiariser avec sa représentation pour surmonter le respect envers la femme. Que signifie ici le respect ? L'expression « tenir son ennemi en respect », soit à bonne distance, nous aiderait-elle à concevoir ce qui est en jeu dans ce respect dont il serait opportun de se délivrer dans l'amour pour en jouir ? Autrement dit dépasser la terreur qu'une femme inspire en raison de son pouvoir sexuel, un effroi qui se drapait communément dans le respect d'une bienséance civilisée. Quel savoir *impossible* du bonheur Freud nous présente ici en étroite dépendance avec sa représentation du féminin, ce que Granoff dans son article « Quitter Freud » (*L'Inactuel*, n° 3, 1995, p. 22) a pu qualifier comme « l'insoutenable position où Freud a mis la féminité sexuelle » ? Deux ans plus tard, en 1914, Lou Andreas-Salomé témoigne dans son article « Du type féminin » de ce qu'elle a perçu, en tant que femme, à ce sujet : « Freud a rendu la prohibition de l'inceste responsable de ce que, à la fin de l'enfance, « tendresse » et « sensualité » abandonnent si fréquemment leur ancienne unité pour se dégrader, sans bonheur et même en rendant malade, dans les sentiments respectueux et la grossièreté sensuelle. » (p.82). Dégradation dont tant de couples héritent dans l'impossibilité de faire coïncider en un seul objet, l'objet du fantasme, l'objet de la pulsion et l'objet de l'amour. Lou témoigne ainsi de ce qu'elle est bien engagée sur cette ligne de crête freudienne, celle de la *déliation*, au sens où Granoff en commençant son séminaire en 1973 écrivait au début de ce qui allait devenir son ouvrage fondamental, *Filiations* : « Nous ne chercherons pas à créer des liaisons nouvelles, nous viserons plutôt les liaisons établies, car ce qui peut être défait d'une liaison établie ouvre la chance d'une liaison nouvelle. » (p. 15).

C'est dans cet état d'esprit, devenir un « agent de déliaison », que j'ai pu écrire naguère un essai intitulé *L'insolence de l'amour* où j'interrogeais la liaison établie entre la sensualité et la tendresse, à laquelle la vulgate analytique veut trop souvent contraindre Freud à se tenir quand elle commente le texte que je viens de citer. Là où Lou va délier la prohibition de l'inceste en y discernant « le croquemitaine » – c'est son expression – qui interrompt l'« idylle enfantine » entre la sensualité et la tendresse, je discernais avec la cruauté un troisième terme apte à opérer cette déliaison théorique exigée par le rôle de l'inceste dans la vie amoureuse. La cruauté comme une dimension amoureuse, dès que nouée aux deux autres, à même d'empêcher que chavire la barque des amours, qu'elle verse dans le maelström de la tendresse ou les rapides de la sensualité.

La cruauté n'a pas bonne presse dans ce que Lacan épinglait comme le « disque-ourcourant », et bien que la cruauté s'affiche à longueur de séries télévisées et de jeux vidéos, elle reste inacceptable, à ceci près qu'elle est aussi un aspect inexpugnable du psychisme, que Freud repère dès les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, relevant « les liens les plus intimes » entre « cruauté et pulsion sexuelle ». Dans ce texte, il évoque l'acte sexuel comme une agression tendant à l'union la plus étroite et relève que l'association « formée durant l'enfance entre les pulsions cruelles et les pulsions érotiques » risque de s'avérer « indissoluble dans l'existence ultérieure ». De son côté, avec sa perspicacité clinique et l'amitié particulière qui lie Lou Salomé à l'inventeur de la psychanalyse, celle-ci souligne dans son *Journal d'une année*, le 11 mai 1913, « cette monstrueuse singularité, cette chose effrayante qui caractérise mystérieusement la cruauté : qu'elle ne s'adresse qu'à l'aimé et augmente avec l'amour. »

Aujourd'hui s'agit-il de prendre à nouveaux frais la mesure, ou plutôt la démesure, de l'injonction freudienne, de son éventuelle *cruauté* : se familiariser avec la représentation de l'inceste dans la perspective de l'amour entre un homme et une femme ? Trois remarques dès lors : la plus évidente tient à ce que c'est non de l'acte incestueux qu'il est question, mais de sa représentation, donc d'une présence en langue ; mais une telle représentation a été frappée par le refoulement et il est assez cruel de demander à ce qui est interdit de séjour pour la psyché de se représenter, surtout quand la culture y fait obstacle. C'est justement de cela que la littérature comme le cinéma font leur miel en permettant la levée partielle des inhibitions individuelles, sinon de l'interdit culturel, et en offrant le spectacle des « crimes de l'amour ». Les fantasmes condamnés trouvent une issue partielle dans les jeux de la mise en mots et en images.

La deuxième remarque a trait à la constatation que c'est l'interdit de l'inceste qui est en lui-même cruel : il vient rappeler l'incomplétude de nos amours, notre incapacité à renouer avec ce qui est devenu dangereusement inquiétant. « Or cet inquiétant, écrit Freud dans son article, "Das Unheimliche" est ce qui donne accès à l'ancien pays natal de l'enfant des hommes, à ce lieu-là dans lequel chacun a séjourné jadis et d'abord. "L'amour est le mal du pays" (*Liebe ist Heimweh*), comme dit la plaisanterie » (*O.C. XV*, pp.179-180).

La troisième remarque ne peut que complexifier encore l'imbroglie amoureux-incestueux, en rappelant que la différence des sexes et la bisexualité psychique s'en trouvent parties prenantes. Que signifie en effet « avoir surmonté le respect pour la femme » pour un homme hétérosexuel ? *Quid* de cette question pour un homosexuel ? Quel sera son éventuel corollaire – et comment le dire ? – pour une femme ? Lou, comme nous le verrons plus loin, va renchéris sur la difficulté à le penser avec *l'assomption* de « la veuve du père ».

Reste que l'interdit de l'inceste apparaît dans la citation freudienne en position charnière quant aux heurts, bons ou mauvais, de l'amour : autour de lui pivotent aimer comme détruire – tous les deux marqués par les suites données chez chacun à cet interdit.

Mais alors que peut signifier l'injonction freudienne, la familiarité, le surmontement présentés comme des conquêtes psychiques ? Certes, nous pouvons supposer que la castration aidant, l'interdit de l'inceste peut devenir le ressort imaginaire d'un désir capable de rejoindre, pour l'homme, la maman et la putain, jusqu'à détruire sa maman en l'aimant comme une putain. Dans ce cas, un homme parviendrait à mettre l'interdit dans sa poche pour en faire la cause de son désir. Ou plus ordinairement, à en tirer le fétiche dévoué à la cause de son désir. Le fétiche, cette admirable trouvaille du sexuel infantile, peut venir pallier les contraintes suscitées par l'interdit de l'inceste. À défaut de se familiariser avec le sexe de la mère, le fétiche du pénis maternel peut venir en boucher ce qui en devient le trou et du même coup permettre de boucher – un trou peut en cacher un autre – le trou creusé par l'interdit de l'inceste dans la sexualité humaine. En effet, depuis la mise à mort du géniteur souverainement incestueux de la horde, un trou a été pratiqué dans la sexualité illimitée des hommes : l'interdit de l'inceste a été institué, le tabou de la virginité érigé en monument au père mort.

C'est ici que la lecture spéculative de Freud par Lou Andreas-Salomé peut venir à notre rescousse, notamment les réflexions qu'elle développe dans son article magistral : « Ce n'est pas la femme qui a tué le père ». Voici sa conclusion : « Mais quant à la femme : si le mariage doit être pour elle davantage qu'un préjugé bourgeois ou un concubinage qui dure par hasard, elle doit aimer encore dans l'homme l'enfant du *père*, l'enfant de celui en qui elle continue de reposer comme dans le fond originnaire de leur ultime communauté qui seule rend aussi vraiment frère et sœur et ne marie pas seulement. Ainsi certes il ne manquerait plus rien pour que l'inceste fût accompli de toute part ! Et c'est par là que les deux époux connaissent la consécration et l'attachement véritable dans le tiers, dans le père : car même la vénération la plus authentique, voire la divinisation du féminin n'est qu'une vénération transférée – elle passe par la veuve du père. » (*L'amour du narcissisme*, p.195). Voici donc la réponse que celle que Freud appelait affectueusement la « compreneuse » apporte à l'« exigence » freudienne de la liberté dans la vie amoureuse. Elle que son amant, le poète Rilke, qualifiait de « buisson ardent », elle qui n'hésitait pas à s'estimer très « compétente » pour parler du bonheur a tenu à faire savoir combien l'amour sexuel entre un homme et une femme a pour *hors-champ* le meurtre du père. Un peu plus haut dans son texte, Lou met l'accent sur une éventuelle déssexualisation, un risque « d'abrasion et de nivellement réciproque », écrit-elle, dès qu'on tente d'échapper à la « singularité » de chaque sexe, et non de permettre, poursuit-elle, « à cette singularité de s'élargir et de s'approfondir dans la plus grande latitude possible jusqu'aux confins de la nature de l'autre, pour le comprendre intuitivement à partir de là. » (*ibid.*, p. 195).

Se familiariser avec la représentation de l'inceste afin de surmonter le respect pour la femme serait-ce pour l'homme, en prenant appui sur le meurtre du père et la différence des sexes quant à cet acte, la voie « peu agréable », « paradoxale », voire cruelle, favorisant la rencontre de l'autre sexe, celle menant à un rapport sexuel où ni le fétiche ni l'interdit ne viennent boucher l'ouverture à l'*évidence* du féminin ? Fort de ce que Lou nomme « l'expérience féminine à la fête de l'amour » (*ibid.*, p.85), il devient possible de discerner que

la reconnaissance du sexe autre est couplée au hors-champ du meurtre du père, donnant au fils la possibilité d'un accomplissement amoureux avec sa « sœur », la fille « veuve du père » et j'ajouterais : rivale de sa mère. À cette « veuve » clandestine est réservée en retour l'élévation et l'anéantissement capables, selon Lou, « dans la révolte spirituelle et corporelle de l'érotique », de changer « l'éternellement imparfait en événement éternel » (ibid., p. 88). À la différence de Sade chez qui, au point d'être rejeté dans le hors-champ du cadre, l'amour culmine dans le meurtre, avec Lou le meurtre n'apparaît pas comme ce que le cadre amoureux a rejeté hors de lui, mais comme ce qui fait retour dans le cadre, si l'« accomplissement amoureux » est recherché. De la démesure de l'amour sexuel, Lou avec Freud rend compte, en s'imaginant, sans défaillir, complice d'un meurtre que la femme n'a pas commis, mais dont elle jouit si elle accepte de le reconnaître et de l'éprouver dans son corps et sa langue. Ce corps devenu le lieu où elle exprime en langues cet « accomplissement amoureux », celui de deux corps rendus lettres d'amour. Les femmes mystiques du christianisme sauront à leurs façons si excessives faire entendre ces chants d'amour, témoignages inouïs de leurs délices à s'anéantir au pied de l'amant supplicié.

Envisagée par une femme, à la faveur de l'ombre du meurtre dans le champ de l'amour, une scène que la peinture a somptueusement représenté sous les traits de Judith ou de Salomé faisant perdre la tête à différents héros de la virilité, la théorie psychanalytique produit un savoir sur l'amour – une érotique due à une vacillation du sujet grâce à son objet –, là où la philosophie tourne court en échouant à nouer le sens et le sexe. Seul l'insensé du meurtre originaire donne accès à la nécessité de détruire pour aimer et permet d'articuler le courant cruel de la libido aux courants tendre et sensuel. Au flux du jouir dont le meurtre recouvre les corps, succède le reflux où se découvre un savoir. Dans le recueil de poèmes *Les matinaux*, René Char fait tenir mon propos en une phrase : « Enfin, si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux. »

***Conseil, Institut, Comités  
et liste des membres de l'APF***

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* Leopoldo BLEGER  
*Vice-Présidents* Christophe DEJOURS – Adriana HELFT  
*Secrétaire général* Philippe VALON  
*Secrétaire scientifique* André BEETSCHEN  
*Trésorier* Pascale TOTAIN  
*Président sortant* Jacques ANDRÉ

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* André BEETSCHEN  
Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN  
Miguel de AZAMBUJA, Éric FLAME, Marita WASSER

## **COMITÉ DE PUBLICATION DE ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE**

Placé sous la responsabilité de Patrick MEROT, il est composé de Laurence APFELBAUM, Dominique BLIN, Sophie BOUCHET, Solange CARTON, Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN, Françoise NEAU.

## **DOCUMENTS & DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à Adriana HELFT avec Yvette DOREY, Caroline GIROS ISRAËL, François HARTMANN, Catherine RODIÈRE REIN.

Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO.

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ  
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER  
Catherine CHABERT, Dominique CLERC, Christophe DEJOURS,  
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL  
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI, Jean-Michel HIRT  
Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE,  
Jacques LE DEM, Jean-Michel LÉVY, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT,  
Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY, Jean-Claude ROLLAND  
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET  
Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER  
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

### **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* Claude BARAZER

Jacques ANDRÉ, Claude BARAZER, Catherine CHABERT, Jean-Philippe DUBOIS,  
Michel GRIBINSKI, Laurence KAHN, Patrick MEROT, Dominique SUCHET,  
Olivia TODISCO

### **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* Paule LURCEL

*Membres ex officio* Leopoldo BLEGER, André BEETSCHEN

*Membre représentant du Collège des Titulaires* Dominique SUCHET

Hervé BALONDRADE

Jean-Louis FOUASSIER, Francine PASCAL de MONT-MARIN, Yvette DOREY

## MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra – 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques – 75014 Paris	01 49 59 26 84

## ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE – J.-B. PONTALIS – Guy ROSOLATO

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	01 45 43 87 69
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur – 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George – 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine – 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette – 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie – 75012 Paris	06 81 37 18 17
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau – 69006 Lyon	04 78 89 11 50
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière – 75011 Paris	
Dr Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau – 92160 Antony	01 46 83 01 77
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière – 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière – 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone – 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo – 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Hervé BALONDRAGE	17, rue Vergniaud – 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière – 69002 Lyon	04 78 42 46 10
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre – 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars – 75007 Paris	01 43 35 46 03
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay – 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau – 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli – 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	44, bd Beaumarchais – 75011 Paris	01 43 14 23 72
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule – 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	12, chemin du Verger – 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
	6, rue Marcel-Gabriel Rivière – 69002 Lyon	06 08 71 67 80
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	17, rue de la République – 69006 Lyon	04 78 28 28 47
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier – 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé – 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance – 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	00 44 20 7622 0226
Dr Anne ROBERT PARISET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur – 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs – 75018 Paris	01 42 57 03 24

## MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière – 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie – 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE WINTER	10, av. Général M. Bizot – 75012 Paris	01 46 28 43 53
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d’Arc – 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops – 75013 Paris	01 45 85 01 10
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau – 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc – 33200 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse – 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie – 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes – 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l’Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand – 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE*  
*24, place Dauphine, 75001 Paris*  
*tél. : 01 43 29 85 11*  
*courriel : [lapf@wanadoo.fr](mailto:lapf@wanadoo.fr)*  
*site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.org](http://associationpsychanalytiquedefrance.org)*

